



BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

1re SÉRIE IN-8°



FÉNELON.

LES FLEURS DE L'ÉLOQUENCE

Recueil en prose des plus beaux morceaux de la Littérature Française depuis Joinville jusqu'à nos jours.

PAR

Mr L'ABBÉ RENAUD



Combat de Taureaux

Ad. Mame & Cie

ÉDITEURS

A TOURS.

LES FLEURS

DE

L'ÉLOQUENCE

OU

RECUEIL EN PROSE

DES PLUS BEAUX MORCEAUX DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

DEPUIS JOINVILLE JUSQU'A NOS JOURS

AVEC UNE COURTE NOTICE SUR CHAQUE AUTEUR

OUVRAGE DESTINÉ A TOUTES LES MAISONS D'ÉDUCATION

PAR

M. L'ABBÉ RENAULT

Professeur de rhétorique au Petit Séminaire de Tours.

HUITIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXIV



PRÉFACE

« Ce n'est point dans les grammaires et dans les dictionnaires qu'il faut étudier une langue vivante, a dit un critique. Les grammaires et les dictionnaires, dont je ne prétends pas nier l'utilité, sont à une langue ce qu'est un herbier à la nature. La plante est là, authentique, entière, et reconnaissable à un certain point. Mais où est sa couleur, son port, sa grâce, le souffle qui la balançait, le parfum qu'elle abandonnait au vent, l'eau qui répétait sa beauté, tout cet ensemble d'objets pour qui la nature la faisait vivre et qui vivaient pour elle? La langue française est répandue dans les classiques, comme les plantes sont répandues dans les vallées, au bord des lacs et sur les montagnes; c'est là qu'il faut aller la cueillir, la respirer, s'en pénétrer, c'est là qu'on la retrouvera vivante. »

La justesse de ces réflexions nous a toujours vivement frappé. Nous croyons aussi que les

grammaires et les dictionnaires sont utiles pour l'intelligence d'une langue, mais qu'on ne la possèdera jamais parfaitement si l'on n'étudie en même temps les auteurs qui l'ont écrite avec le plus de pureté et d'élégance. Nous applaudissons donc aux travaux des hommes intelligents qui, dévoués à l'éducation de la jeunesse, ont recueilli et mis entre ses mains les plus belles pages de nos meilleurs écrivains. Ces extraits, peu étendus, ne peuvent, il est vrai, donner qu'une idée fort incomplète de nos monuments littéraires; mais ils inspirent de l'estime pour les beaux modèles. Ce sont des fleurs détachées de leurs tiges; elles ont perdu les agréments qui résultaient de la position des lieux, mais elles conservent encore leur coloris et leur parfum; et les jeunes gens peuvent les étudier avec beaucoup de fruit, car souvent ils n'ont ni le temps ni les moyens de puiser aux sources mêmes; le plus souvent ils ne le pourraient sans compromettre gravement leurs intérêts religieux et moraux.

Un grand nombre de recueils ont déjà reçu l'approbation du public; ceux de MM. Noël et de la Place, etc., sont connus honorablement; loin de nous la pensée de déprécier leurs travaux! ils nous ont procuré d'agréables délassements. Nous oserons dire toutefois que l'ordre

qu'ils ont suivi laisse quelque chose à désirer : les mêmes auteurs reparaissent plusieurs fois à des intervalles plus ou moins éloignés, comme modèles de narrations, de descriptions, de définitions, sans qu'on puisse les apprécier exactement. Ne vaudrait-il pas mieux placer à la suite les uns des autres les morceaux du même auteur, et chaque auteur suivant l'ordre chronologique? On pourrait suivre ainsi pas à pas le développement de la langue française; on reconnaîtrait son enfance naïve dans Joinville, Froissard; sa maturité pleine de vigueur dans les auteurs du siècle de Louis XIV, etc.

Tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce nouveau recueil. Pour le rendre plus complet, nous avons donné de courtes notices empruntées le plus souvent à nos meilleurs critiques. Elles feront connaître sommairement chaque auteur, le genre de son talent, les qualités de son style, ses sentiments sur la religion, sa moralité. Malheureusement il y en a très-peu qu'on puisse lire en entier. Les plus retenus se permettent quelquefois des peintures dangereuses, des détails de mœurs capables de produire sur le cœur de funestes impressions, et les jeunes élèves qui désirent conserver le précieux trésor de la vertu doivent se faire une loi inviolable de ne jamais ouvrir un livre sans

avoir consulté un maître sage et expérimenté. Les limites que nous nous sommes imposées ne nous ont pas permis d'étendre beaucoup nos citations; nous voulions avant tout un livre peu coûteux, qu'on pût adopter dans les établissements religieux et placer dans la bibliothèque de la jeunesse. Nous avons donné une large part aux auteurs contemporains; car, quoique nous ne soyons pas admirateurs exclusifs des modernes, nous pensons qu'ils ont bien des pages empreintes de la véritable éloquence; et puis il importe surtout de connaître des hommes qui vivent au milieu de nous et qui occupent tous les jours l'attention publique.

LES FLEURS

DE

L'ÉLOQUENCE



JOINVILLE

JOINVILLE (Jean, sire de), sénéchal de Champagne, a composé la Vie du roi saint Louis. Son récit, dit M. Villemain, est, dans l'ordre des temps, le premier monument de génie en langue française : j'entends par génie un haut degré d'originalité dans le langage, une physionomie particulière et expressive, quelque chose enfin qui a été fait par un homme, et qui n'aurait pas été fait par un autre. On ne saurait trouver plus naïf témoin des faits. On dirait que les objets sont nés dans le monde le jour où il les a vus ; il les décrit avec une merveilleuse précision de langage, sans rien altérer. Le texte original, longtemps perdu, a été retrouvé, bien qu'on y puisse supposer de fréquentes altérations.

SAINT LOUIS

A nom de Dieu le tout-puissant, je Jehan, sire de Joinville, séneschal de Champagne, fais escrire la vie de notre sainct roy Louys, et ce que je vis et ouïs par l'espace de six ans que je fus en sa compagnie au pèlerinage d'outre-mer, et depuis que nous fusmes revenus ; et avant que je vous raconte ses grands faiz et sa chevalerie, je vous conterai ce que j'ai vu et ouï de ses sainctes paroles et de ses bons enseignements, pour qu'ils se

trouvent ici dans un ordre convenable, afin d'édifier ceux qui les entendront.

Ce sainct homme aima Dieu de tout son cœur, et ses œuvres s'ensuivirent. L'amour qu'il avoit pour son peuple parut dans ce qu'il dit à son filz aisné, en une grande maladie qu'il eut à Fontainebleau : « Biau filz, lui dit-il, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royeaume ; car vraiment j'aimerois mieux qu'un Écossais vinst d'Écosse et gouvernât le peuple bien et loyalement, que tu le gouvernasses mal à point. » Il aima tant la vérité, qu'il ne voulut pas refuser même aux Sarrazins ce qu'il leur avoit promis, comme le verrez ci-après.

Il fut modéré dans ses paroles ; car onques de ma vie ne l'ouïs dire de mal de personne, ni ne l'ouïs nommer le diable, lequel est bien espandu par le royeaume, ce que je croy qui ne plaist mie à Dieu.

Il me demanda un jour si je voulois estre honoré dans ce siècle et avoir paradis après ma mort. Je lui dis : Oui : et il reprit : « Gardez-vous donc de ne faire, de ne dire, à votre escient, aucune chose que ne puissiez avouer, si tout le monde le savoit, et dire : « J'ai fait cela, j'ai fait cela. »

Il m'appela une fois et me dit : « Je n'ose vous parler, à cause de l'esprit subtil dont vous estes doué, de chose qui touche Dieu ; et pour cela j'ai appelé ces frères qui sont ici, car je vous veux faire une demande. » La demande fut celle-ci : « Séneschal, dit-il, qu'est-ce que Dieu ? »

Et je lui répondis : « Sire, c'est si bonne chose que meilleure ne peut estre. — Vraiment, reprit le roi, c'est fort bien respondu ; car cette response que vous avez faite est escrite en ce livre que je tiens en main. Or je

vous demande, dit-il, lequel vous aimeriez mieux, ou d'estre lépreux, ou d'avoir fait un péché mortel? » Et moi qui onques ne lui mentis, je respondis que j'aimerois mieux en avoir fait trente que d'estre lépreux. Et quand les frères furent partis, il m'appela tout seul, me fit asseoir à ses pieds, et me dit : « Comment m'avez-vous dit cela? » Et je lui dis qu'encore je lui disois, et il reprit : « Vous parlez sans réflexion, comme un étourdi; car il n'y a si vilaine lèpre comme celle d'estre en péché mortel, parce que l'asme qui y est est semblable au diable d'enfer. C'est pourquoi nulle lèpre ne peut estre si laide. Il est bien vrai que quand l'homme meurt il est guéri de la lèpre du corps; mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait pas ni n'est certain qu'il ait tel repentir que Dieu lui ait pardonné. Aussi grande peur doit-il avoir que cette lèpre lui dure autant que Dieu sera en paradis. Ainsi je vous prie, ajouta-t-il, tant que je puis, que vous ayez à cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, que tout mal de lèpre et toute aultre maladie adviennent à votre corps, plutost que le péché mortel advienne à votre asme. »

Il me demanda si je lavois les pieds aux pauvres le jour du grand jeudi (jeudi saint). « Sire, lui dis-je, ſy j'y eu malheur, jamais les pieds de ces vilains ne laverai-je.

— Vraiment, reprit-il, c'est mal parlé; car vous ne devez pas avoir en dedain ce que Dieu a fait pour notre enseignement. Aussi je vous prie, pour l'amour de Dieu et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à laver les pieds des pauvres. »

Le roi disait que foi et croyance étoient une chose où nous devons estre fermes, encore que nous n'en fussions certains que par ouï-dire. Là dessus, il me demanda

comment mon père avoit nom ; et je lui répondis qu'il avoit nom Simon ; et il me dit : « Comment le savez-vous ? » et je lui respondis que je croyois en estre certain, et le croyois fermement, parce que ma mère me l'avoit témoigné. « Donc, reprit-il, devez-vous croire fermement tous les articles de la foi, desquels nous témoignent les apôtres, ainsi que vous l'entendez chanter le dimanche au *Credo.* » Le roi gouverna son pays bien et loyalement et selon Dieu, comme vous verrez ci-après ; mainte fois il advint qu'en été il alloit s'asseoir au bois de Vincennes après la messe, et s'appuyoit à un chêne, et nous faisoit asseoir autour de lui, et tous ceux qui avoient affaire venoient lui parler, sans empeschement d'huissier ni d'autres. Alors il leur demandoit de sa bouche : « Y a-t-il quelqu'un qui ait partie ? » Et ceux qui avoient partie se levoient ; et il leur disoit : « Taisez-vous tous, et on vous expédiera l'un après l'autre. » Et alors il appeloit monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Villette, et disoit à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie. » Et quand il voyoit quelque chose à amender dans le discours de ceux qui parloient pour autrui, lui-même il l'amendoit de sa bouche.

Je le vis quelquefois, en esté, venir pour expédier ses gens au jardin de Paris, vestu d'une cotte de camelot, d'un surtout de tiretaine sans manches, d'un manteau de taffetas noir autour du col, moult bien peigné et sans coiffe, et un chapel de paon blanc sur la tête : il faisoit estendre un tapis pour nous faire asseoir autour de lui, et tous ceux qui avoient affaire à lui se tenoient debout devant lui, et alors il les faisoit expédier de la manière que je vous ai dit qu'il faisoit au bois de Vincennes.

FROISSARD

Froissard (Jean) naquit à Valenciennes en 1333. Génie vif, esprit inquiet et incapable de se fixer à aucune occupation ni à aucun lieu, il allait de ville en ville, de château en château, s'enquérant des faits remarquables et des anecdotes intéressantes, et les consignant dans sa chronique. C'est ainsi qu'il a composé l'histoire presque universelle des États de l'Europe, depuis l'année 1322 jusqu'à la fin du XIVe siècle. Il ne faut pas chercher dans cet ouvrage des instructions sûres, des détails précis sur les événements et sur leurs causes, sur les impôts, sur le commerce. Froissard n'est pas un historien, tout son génie est de conter, mais il conte admirablement; il réussit surtout dans la peinture des hommes, dans la description des batailles, des fêtes. Il raconte les événements comme s'il en avait été témoin; jamais il ne suspend son récit, mais il change le narrateur: tantôt c'est lui, tantôt c'est un personnage. Quant aux menus faits et aux anecdotes qui gêneraient sa morale, il en charge parfois un interlocuteur, et la vivacité de l'entretien ajoute une nuance au récit et pique l'attention du lecteur. Cet admirable chroniqueur est mort en Flandre en 1401.

DÉVOUEMENT DES SIX BOURGEOIS DE CALAIS

Jean de Vienne vint alors au marché et fit sonner la cloche pour assembler toutes manières de gens en la halle. Au son de la choche vinrent hommes et femmes; car moult désiroient à ouïr nouvelle, ainsi que gens estreints de famine que plus n'en pouvoient porter. Quand ils furent tous venus et assemblés en la halle, hommes et femmes, messire Jean leur démontra moult doucement les paroles toutes telles que ci devant sont récitées, et leur dit bien que autrement ne pouvoit estre, et eurent sur ce avis

et brève réponse. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier, et à pleurer tellement et si amèrement, qu'il n'est si dur cœur au monde, s'il les eust vus ou ouïs eux démener, qui n'en eust pitié ; et n'eurent, pour l'heure, pouvoir de répondre ni de parler. Et mesmement, messire Jean de Vienne en avoit telle pitié qu'il larmoyoit moult tendrement.

Un espace après, se leva au pied le plus riche bourgeois de la ville que on appeloit sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi : « Seigneurs, grand'pitié et grand meschef seroit de laisser mourir un tel peuple, par famine ou autrement, quand on y peut trouver un moyen ; et ce seroit grand aumosne et grand'grâce envers Notre-Seigneur. Je, moy ai si grand'espérance d'avoir grâce et pardon envers Notre-Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuille estre le premier, et me mettrai volontiers en pure chemise, à nud chef et la corde au col, en la mercy du roy d'Angleterre. » Quand sire Eustache eut dit cette parole, chacun l'alla adorer de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds, pleurant tendrement ; étoit grand'pitié de là estre, et eux ouïr, écouter et regarder.

Secondement, un autre très-honneste bourgeois, et de grand'affaire, et qui avoit deux belles damoiselles, se leva et dit tout ainsi qu'il feroit compagnie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre ; et appeloit-on celui-ci sire Jean d'Aere.

Après s'éleva le tiers, qui s'appeloit sire Jacques de Vissant, qui étoit riche homme de meuble et d'héritage, et dit qu'il feroit à ses deux cousins compagnie ; aussi fit Pierre de Vissant, son frère ; et puis le cinquième, et puis le sixième ; et se dévestirent là ces six bourgeois, tous nus

en leurs braies (hauts-de-chausses), et leurs chemises, en la ville de Calais, et mirent cordes en leur col, ainsi que l'ordre le portoit, et prirent les clefs de la ville et du chastel; et chacun en tenoit une poignée.

Quand ils furent ainsi appareillés, messire Jean de Vienne monta sur une petite haquenée, car à grand malaise pouvoit-il aller à pied, se mit au-devant et prit le chemin de la porte; qui lors vit hommes et femmes, et les enfants d'iceux pleurer et tordre leurs mains, et crier à haute voix très-amèrement, il n'est si dur cœur au monde qui n'en eust pitié. Ainsi vinrent eux jusqu'à la porte, convoyés en plaintes, en cris et en pleurs. Messire de Vienne fit ouvrir les portes tout arrière, et se fit fermer dehors avec les six bourgeois entre la porte et les barrières, et vint à messire Gautier, qui l'attendoit là et dit : « Messire Gautier de Mauny, je vous délivre, comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre peuple de cette ville, ces six bourgeois, et vous jure que ce sont et étoient aujourd'hui les plus honorables et notables de corps, de chevance et d'ancestrerie de la ville de Calais, et portent avec eux les clefs de ladite ville et du chastel. Je vous prie, gentil sire, que vous veuillez prier pour eux au roi d'Angleterre que ces bonnes et braves gens ne soient mis morts. — Je ne sais, répondit le sire de Mauny, que messire le roy en voudra faire, mais je vous ai en promesse que j'en ferai mon pouvoir.» A donc fut la barrière ouverte, et s'en allèrent les six bourgeois en cet estat que je vous dis, avec messire Gautier, qui les amena tout bellement devers le palais du roy, et messire de Vienne rentra en sa ville de Calais.

Le roi Édouard étoit à cette heure en sa chambre avec

grand'compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Il entendit que les gens de Calais venoient en l'estat qu'il avoit devisé et ordonné, et se mit hors et s'en vint en la place devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand'foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, et mesmement la reine d'Angleterre suivoit le roy son seigneur. Vinrent alors Messire Gautier, et les six bourgeois près de lui qui le suivoient; et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roy, et lui dit : « Sire, voici la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance. » Le roy se tint tout coy, et les regardit moult cruellement; car moult haïssoit les habitants de Calais, pour les grands dommages et contraires que au temps passé sur mer lui avoient faits.

Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux devant le roy, et dirent ainsi en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roy, voyez-nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands; nous vous apportons les clefs de la ville et du chastel de Calais, et les vous rendons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous voyez en votre pure volonté, pour sauver le demeurant du peuple de Calais qui a souffert moult de grieftés. Veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haulte noblesse. » Certes, il n'y eut en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme qui se pust abstenir de pleurer; car c'est grand'pitié de voir hommes de bien cheoir et estre en tel estat et danger. Le roy les regarda très-ireusement; car il avoit le cœur si dur et si épris de grand courroux, qu'il ne put parler; et quand il parla, il commanda qu'on leur coupast tout de suite les testes.

Tous les barons et chevaliers qui là étoient, en pleu-

rant, prioient si fortement que faire pouvoient, au roy qu'il en voulut avoir pitié et mercy; mais il n'y vouloit entendre. A donc parla messire Gautier de Mauny, et dit : « Ha! gentil sire, veuillez réfrener votre courage : vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse; or ne veuillez donc faire chose par quoi elle seroit amoindrie, ni que on puisse parler sur vous en nulle vilenie. Si vous n'avez pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand'cruauté, si vous estes si dur que vous fassiez mourir ces honnestes bourgeois, qui de leur propre volonté se sont mis en votre mercy pour les autres sauver. » A ce point grinça le roy des dents, et dit : « Messire Gautier, taisez-vous; il n'en sera autrement : que on fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, que il convient ceux-ci mourir aussi. »

A donc fit la noble reine d'Angleterre grand'humilité, et pleuroit si tendrement de pitié que elle ne pouvoit se soutenir. Elle se jeta à genoux par devant le roy son seigneur, et dit aussi : « Ha! gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si, comme vous le savez, je ne vous ai rien requis ni demandé; or vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de sainte Marie, et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. »

Le roy attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement; elle lui amollia le cœur, car ne put le courroucer, au point où elle étoit. Il dit : « Ha! Dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que icy. Vous me priez si bellement que je ne vous ose refuser, et maugré que je le fasse avec peine, tenez, je vous les donne, et en

faites à votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands mercys. » Lors se leva la reine, et fit lever les six bourgeois et leur ôter les cordes d'autour leur col, et les emmena avec elle, et les fit revestir et donner à disner à tout aise, et puis donna à chacun six nobles, et les fit conduire hors de l'ost (armée) à sauveté.

RABELAIS

RABELAIS (François) naquit en 1483, près de Chinon, en Touraine. Son éducation première fut très-négligée, et il contracta des habitudes de licence et de joyeuse vie qui eurent un funeste résultat. Il prit, quitta et reprit souvent l'habit religieux, qu'il déshonora par sa conduite et par ses écrits. Jamais on ne lui pardonnera d'avoir trempé sa plume dans la fange de la débauche, d'avoir attaqué par des railleries sacriléges la religion et ses ministres. Mais à côté des pages les plus licencieuses on en trouve d'autres empreintes de la raison la plus éclairée, de l'éloquence la plus vive. Son *Gargantua* a exercé une grande influence sur notre littérature. La Fontaine a emprunté à Rabelais sa langue, qu'il a rendue inimitable; il en a reçu l'art de conter, qu'il n'a pas perfectionné. Molière a repris là comme son bien le secret des caractères et du dialogue; mais, nous ne saurions trop le répéter, toutes ces perles sont souillées de fange et de fumier. Nous citerons une lettre de Gargantua à son fils; elle nous donnera une idée du style de Rabelais et du système d'éducation qui lui paraissait le meilleur.

LETTRE DE GARGANTUA A SON FILS

« Par quoy, mon fils, je t'ammoneste qu'employes ta jeunesse à bien proufiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vive et vocale instruction, l'autre par louables exemples te peut endoctriner. J'entens et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque, comme le veut Quintilian; secondement la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en

mémoire présente, à quoi t'aydera la cosmographie de ceux qui en ont escrits. Les arts liberaux, géométrie, aritmétique et musique, je t'en donnay quelque goût quand tu estois encore petit en l'aage de cinq à six ans; poursuis le reste, et d'astrologie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astronomie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanitez. Du droit civil je veux que tu saches par cueur les beaux textes et me les confères avecques philosophie.

« Et quant à la cognoissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière et fontaine dont tu ne cognoisses les poissons; tous les oysauls de l'air; tous les arbres, arbustes et fruictiers des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midy, rien ne te soit inconnu...

« Mais parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en âme malévole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité, être à luy adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché; aye suspects les abus du monde, ne mets ton cueur à vanité; car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy-mesme. Révère tes précepteurs, fuy les compagnies des gens esquels tu ne veux point ressembler, et les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu cognoistras que tu auras tout le savoir par de là acquis, retourne vers moi, afin que je te voye et donne ma bénédiction devant que mourir. »

BRANTOME

Bourdeilles (Pierre de), seigneur de Brantôme, naquit en Périgord l'an 1527. Il a laissé plusieurs écrits pleins de charme et de naturel. Partout ses récits sont un tableau vif et animé de son siècle, dont il avait connu tous les grands personnages. Mais en peignant les mœurs de l'époque, il a gravement outragé la morale.

Brantôme mourut en 1614.

SUPPLICE DE MARIE STUART

Le dix-septième de février l'an mil cinq cent huitante-sept, les commissaires de la reine d'Angleterre, par elle envoyez, arrivèrent sur les deux ou trois heures après midi au lieu où Marie étoit prisonnière. Étant en la présence de son gardien ou geôlier, ils font la lecture de leur commission touchant l'exécution de leur prisonnière, lui déclarant que le lendemain matin ils y procèderoient, l'admonestant de s'apprêter entre sept et huit.

Elle, sans s'étonner, les remercia de leurs bonnes nouvelles, disant qu'elles ne pouvoient être meilleures pour elle, pour voir maintenant la fin de ses misères, et que dès longtemps elle s'étoit apprestée et résolue à mourir, depuis sa détention en Angleterre... Elle dit à un des commissaires un peu plus courtois, ce lui sembloit, que les autres, que s'il lui vouloit faire ce bon office à sa conscience, de lui faire venir son aumônier pour la confesser, que ce lui seroit une obligation qui surpas-

seroit toute autre; car, pour son corps, elle ne croyoit pas qu'ils fussent si inhumains qu'ils ne lui donnassent droit de sépulture. Alors il lui répliqua qu'il ne s'y falloit point attendre, de façon qu'elle fut contrainte d'écrire sa confession, qui fut telle : « J'ai été combattue aujourd'hui de ma religion, et de recevoir la consolation des hérétiques. Vous entendrez par Bouryon et autres, que j'ai fait fidèlement protestation de ma foi, en laquelle je veux mourir. J'ai recours de vous avoir pour faire ma confession et recevoir mon sacrement; ce qui m'a été cruellement refusé, aussi bien que le transport de mon corps, et de pouvoir tester librement, ou n'en écrire que par leurs mains; à faute de cela, je confesse la grièveté de mes péchés en général, comme j'avois délibéré de faire à vous en particulier, vous priant au nom de Dieu que vous priiez et veilliez cette nuit avec moi pour la satisfaction de mes péchés, et m'envoyez votre absolution et le pardon de toutes les offenses que j'ai faites. J'essaierai de vous voir en leur présence comme ils m'ont accordé, et s'il m'est permis, devant tous je vous demanderai pardon; avisez-moy des plus propres prières pour cette nuit et pour demain matin, car le temps est court, et je n'ai loisir d'écrire... Avisez-moy de tout ce que penserez de bon pour mon salut par écrit; après cela je pourvoirai au salut de mon âme. »

Avant toutes choses, elle ne perdit point de temps, et si peu qu'il lui restoit, bien long pourtant et suffisant pour ébranler une constance des plus assurées, mais en elle on n'y connut aucune crainte de la mort, mais beaucoup de contentement de sortir des misères mondaines, l'employa à écrire à notre roy, à la reine mère, qu'elle honoroit beaucoup, à M. et Mme de Guise, et aux autres

particulières, lettres très-piteuses, mais toutes tendantes à leur faire connoistre que, jusqu'à la dernière heure, elle n'avoit perdu la mémoire d'eux, et le contentement qu'elle recevoit de se voir délivrée de tant de maux desquels il y avoit vingt ans qu'elle étoit accablée, et leur envoya à tous des présents qui étoient de la valeur et prix que le pouvoit consentir une pauvre reine captive et mal fortunée.

Après envoya querir sa maison, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et fit ouvrir les coffres, et regarda combien elle pouvoit avoir d'argent, leur départit à chacun selon son moyen et le service qu'elle avoit tiré d'eux, et à ses femmes leur partagea tout ce qu'il lui pouvoit rester des bagues et accoutrements.

Or il étoit déjà nuit, et se retira en son oratoire, où elle pria Dieu plus de deux heures les genoux nus contre terre, car les femmes s'en aperçurent; puis elle s'en revint à la chambre, et leur dit : « Je crois qu'il vaut beaucoup mieux, mes amies, que je mange quelque chose, et que je me couche après, afin que demain je ne fasse rien indigne de moy, et que le cœur ne me faille... » Ce qu'elle fit, et, prenant une rostie au vin seulement, s'en alla coucher, et dormit fort peu, et employa la plus grande partie de la nuit en prières et en oraisons.

Elle se leva deux heures devant le jour et s'habilla le plus proprement qu'elle put, et mieux que de coutume, et prit une robe de velours noir, qui étoit tout ce qu'elle s'était réservé de ses accoutrements.

« Voilà un mouchoir, que j'ai réservé aussi, qui sera pour me bander les yeux quand je viendrai là, que je vous donne, ma mie (parlant à une de ses femmes), car je veux recevoir ce dernier office de vous.

Après, elle se retira en son oratoire, leur ayant dit derechef adieu, et en les baisant elle leur dit tout plein de particularitez pour dire au roy, à la reine et à ses parents; non chose qui tendist à la vengeance, mais au contraire plutost : et fit là ses pasques par le moyen d'une hostie consacrée, que le bon pape Pie V lui avoit envoyée pour s'en servir à la nécessité, et qu'elle avoit toujours fort curieusement et saintement gardée et conservée.

Après avoir dit toutes les oraisons, qui furent bien longues, car il étoit déjà grand matin, elle s'en vint dans sa chambre et s'assit auprès du feu, parlant toujours à ses femmes, et les consolant au lieu que les autres la devoient consoler, leur disant que ce n'étoit rien des félicités de ce monde, et qu'elle en devoit bien servir d'exemple aux plus grands de la terre jusqu'aux plus petits; qu'elle, qui avoit été la reine des royaumes de France et d'Écosse, de l'un par nature, et de l'autre par fortune, après avoir triomphé pesle-mesle dans les honneurs et grandeurs, la voilà réduite entre les mains du bourreau, innocente toutefois, ce qui la consoloit pourtant mesmement : le plus beau de leur prétexte étoit pris pour la faire mourir sur la religion catholique, bonne, sainte, qu'elle n'abandonneroit jamais jusqu'au dernier soupir.

Ainsi qu'elle achevoit ces paroles, l'on vint heurter fort rudement à la porte; ses femmes, se doutant qu'on la venoit querir, voulurent faire résistance d'ouvrir; mais elle leur dit : « Mes amies, cela ne sert de rien, ouvrez. »

Il entra premièrement un compagnon avec un bâton blanc en sa main; lequel autrement sans s'adresser à

persone, dit en se pourmenant par deux fois : « Me voici venu! me voici venu! » La reine, se doutant de l'heure de l'exécution, prit à la main une petite croix d'ivoire.

Puis après vinrent les commissaires susdits, et étant entrez, la reine leur dit : « Eh bien, messieurs, vous m'êtes venus querir; je suis prête et très-résolue de mourir, et trouve que la reine, ma bonne sœur, fait beaucoup pour moy; et tous vous autres particulièrement, qui en avez fait cette recherche; allons donc. » Eux, voyant cette constance accompagnée d'une si grande douceur et extresme beauté, s'en étonnèrent fort; car jamais on ne la vit plus belle, ayant une couleur aux joues qui l'embellissoit...

Le lieu de l'exécution étoit dans la salle, au milieu de laquelle on avoit dressé un échafaud... Elle entra donc dans cette salle avec majesté et grace. Ainsi qu'elle fut auprès de l'échafaud, elle appela son maistre d'hostel, et lui dit : « Aidez-moi à monter, » et lui réitéra tout ce qu'elle lui avoit dit en sa chambre pour dire à son fils; puis, étant sur l'échafaud, elle demanda son aumônier, priant les officiers qui étoient là de permettre qu'il vinst; ce qui lui fut refusé tout à plat, lui disant le comte d'Izenty, qu'il la plaignoit grandement ainsi adonnée aux superstitions du temps passé, et qu'il falloit porter la croix du Christ en son cœur et non à la main; à quoi elle fit réponse qu'il étoit malaisé de porter tel et si bel objet en la main, sans que le cœur n'en fust touché de quelque émotion et souvenance; que la chose la plus séante à toutes les personnes chrétiennes c'étoit de porter la vraie marque de sa rédemption, lorsque la mort les menaçoit...

Sa Majesté commença alors à faire des protestations que jamais elle n'avoit attenté ni à l'État, ni à la vie de la reine, sa bonne sœur, comme tous captifs sont obligés, mais qu'elle voyoit bien que la cause de sa mort étoit la religion, dont elle s'estimoit très-heureuse de terminer sa vie pour ce sujet... On lui amena un ministre pour l'exhorter; mais elle lui dit en anglais : « Ha! mon ami, donnez-vous patience! » lui déclarant qu'elle ne vouloit communiquer avec lui, ni avoir aucun propos avec ceux de sa secte...

Ce néanmoins, voyant qu'il continuoit ses prières en son baragouin, elle ne laissa de dire les siennes en latin, élevant sa voix par-dessus celle du ministre, et puis redit qu'elle s'estimoit beaucoup heureuse de répandre la dernière goutte de son sang pour sa religion; qu'elle espéroit tant en Celui qui étoit représenté par la croix qu'elle tenoit en sa main, et devant les pieds duquel elle se prosternoit, que cette mort temporelle soufferte pour son nom lui seroit le passage, le commencement et l'entrée de la vie éternelle avec les anges et les âmes bienheureuses qui recevroient d'elle son sang, et le représenteroient devant Dieu en abolition de toutes ses offenses, les priant de lui être intercesseurs pour obtenir son pardon.

Telles étoient ses prières étant à genoux sur l'échafaud, lesquelles elle faisoit d'un cœur fort ardent, y ajoutant plusieurs autres pour le pape, les rois de France et d'Espagne, et même pour la reine d'Angleterre, priant Dieu la vouloir illuminer de son esprit...

Cela fait, elle appela ses femmes pour lui aider à oster son voile noir, sa coeffe et ses autres ornements; et ainsi que le bourreau y vouloit toucher, elle lui dit : « Ha! mon ami, ne me touche!... » Elle-mesme s'accommoda

le plus diligemment qu'elle pouvoit, disant qu'elle n'étoit pas accoutumée à se dépouiller devant le monde, ni en si grande compagnie (on dit qu'il pouvoit bien y avoir quatre à cinq cents personnes), ni se servir de tel valet de chambre.

Ce bourreau se mit à genoux, et lui demanda pardon. A quoi elle dit qu'elle lui pardonnoit, et à tous ceux qui étoient auteurs de sa mort, d'aussi bon cœur qu'elle croyoit ses péchés lui estre pardonnés de Dieu.

Puis elle dit à sa femme, à qui elle avoit donné auparavant le mouchoir, qu'elle lui portast ledit mouchoir.

Elle portoit une croix d'or où il y avoit du bois de la vraie croix, avec l'image de Notre-Seigneur, qu'elle vouloit bailler à une de ses damoiselles; mais le bourreau l'en empescha...

Ainsi, s'étant toute apprestée, après avoir baisé toutes ses damoiselles, elle leur donna congé de se retirer avec sa bénédiction. L'une d'elles lui ayant bandé les yeux de son mouchoir, incontinent elle se jeta à genoux de grand courage, sans donner la moindre démonstration ou signe d'aucune crainte de la mort. Sa constance étoit telle, que toute l'assistance, mesme ses ennemis furent émus, et il n'y eut pas quatre personnes qui se purent garder de pleurer, tant ils trouvèrent ce spectacle étrange : se condamnant eux-mesmes en leur conscience d'une telle injustice.

Et parce que le bourreau et le ministre de Satan l'importunoient, lui voulant tuer l'ame avec le corps, et la troublant en ses prières, en haussant sa voix pour la surmonter, elle dit en latin le psaume : *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum*, lequel elle récita tout au long.

Ayant achevé, se mit sa tête sur le billot; et comme elle répétoit derechef : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum,* le bourreau lui donna un grand coup de hache, dont il lui enfonça sa coeffe dans la teste, laquelle il n'emporta qu'au troisième coup, pour rendre le martyre plus grand et plus illustre.

Je tiens ces détails, dit Brantôme en finissant ce récit, de deux damoiselles françoises, fidelles à leur maistresse, qui eussent fait pleurer les plus barbares à les ouïr faire si piteuse histoire, qu'elles rendoient du tout lamentable, et par leurs pleurs, et par leurs douces, dolentes et belles paroles.

MONTAIGNE

MONTAIGNE ou MONTAGNE (Michel de) naquit en Périgord, dans le château de ce nom, en 1533. Il apprit le latin avant le français, et, grâce à ses heureuses dispositions, il termina ses études à treize ans. Après avoir fait de longs voyages, il se retira dans la solitude et ne prit aucune part aux guerres civiles qui désolaient la France. Il expose dans ses *Essais*, avec une naïveté, une bonhomie admirables, ses pensées et ses impressions de chaque jour. Il ne suit aucun ordre, aucun plan, et n'a d'autre guide que les caprices de son imagination. L'esprit de doute et d'incrédulité, la licence répandue dans son ouvrage, lui ont attiré de graves et justes reproches. Quant au mérite littéraire, il est au-dessus de tout éloge. Voyez l'article VILLEMAIN à la fin du volume.

Montaigne mourut en 1592.

LES LIVRES

Les livres ont beaucoup de qualitez agréables à ceux qui les savent choisir ; mais aucun bien sans peine : c'est un plaisir qui n'est pas net pur, non plus que les autres ; il a ses incommodités et bien paisantes (*pesantes*). L'âme s'y exerce ; mais le corps demeure cependant sans action, s'atterre et s'attriste.

Le commerce des livres est bien plus seur et plus à nous qu'aucun autre : il a, pour sa part, la constance et la facilité de son service ; il me console en la vieillesse et en la solitude ; il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse, et me desfait à toute heure des compaignies qui me faschent ; il émousse les poinctures de la douleur,

si elle n'est du tout extresme et maistresse. Pour me distraire d'une imagination importune, il n'est que de recourir aux livres ; ils me détournent facilement à eux et me la dérobent, ne se mutinent point pour voir que je ne les recherche qu'au deffaut de ces autres commodités plus réelles, vives et naturelles : ils me reçoivent toujours de mesme visage. Il a bel aller au pied, dit-on, qui mène son cheval par la bride. Le malade n'est pas à plaindre qui a la guarison en sa manche. En usage et expérience de cette sentence, qui est très-véritable, consiste tout le fruict que je tire des livres.

J'ay veu faire des livres de choses ny jamais estudiées ny entendues : l'auteur commettant à divers de ses amis sçavants la recherche de cette-ci et de cette autre matière à le bastir : se contentant pour sa part d'en avoir projetté le dessein et lié par son industrie ce fagot de provisions incognues : au moins est sien l'encre et le papier. Cela c'est acheter ou emprunter un livre, non pas le faire ; c'est apprendre aux hommes, non qu'on sçait faire un livre, mais (ce de quoy ils pouvoient estre en doute) qu'on ne le sçait pas faire...

Il y devroit avoir quelque coerction (*contrainte*) des loix contre les écrivains ineptes et ridicules, comme il y a contre les vagabonds et fainéants. On banniroit des mains de notre peuple et moi et cent autres. Ce n'est pas mocquerie, l'escrivaillerie semble estre quelque symptôme d'un siècle desbordé. Quand escrivismes nous tant que depuis que nous sommes en trouble ? Quand les Romains, tant que lors de leur ruyne ?...

Les anciens, sans s'esmouvoir et sans se piquer, se font assez sentir ; ils ont de quoi rire partout ; il ne faut pas qu'ils se chatouillent : ceux-ci ont le besoing de

secours estranger à mesure qu'ils ont moins d'esprit : il leur faut plus de corps : ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes.

A l'égard de Cicéron, je suis du jugement commun ; il m'a toujours semblé que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son âme. Il estoit bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gausseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup.

Quant à l'éloquence, elle est du tout hors de comparaison ; je crois que jamais homme ne l'égalera.

Quant aux ouvrages qui ne peuvent servir chez lui à mon desseing, ce sont ceux qui traitent de la philosophie spécialement morale. Mais, à confesser hardiment la vérité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'imprudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse, et toute autre pareille façon. Ses préfaces, définitions, partitions et étymologies, consument la plupart de son ouvrage. Ce qu'il y a de vif et de mouelle est étouffé par ses longueries d'aprest. Je veux qu'on commence par le dernier poinct, j'entens assez que c'est que mort et volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Je cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée, qui m'instruisent à en soutenir l'effort. Ni les subtilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture des paroles et d'argumentations n'y servent. Je veux des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doubte ; les siens languissent autour du pot. Je ne veux pas qu'on s'emploie à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois : Or, oyez, à la mode de nos hérauts. Il ne me faut point d'allèchement, ni de saulse ;

je mange bien la viande toute crue : au lieu de m'esguiser l'appétit par ces préparations et avant-jeux, on me le lasse et affadit.

A l'égard de Tacite, c'est plutost un jugement que déduction d'histoire; il y a plus de préceptes que de contes; ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et à apprendre; c'est une pépinière de discours et éthiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent quelque rang au maniement du monde. Il plaide toujours par raisons solides et vigoureuses, d'une façon poinctue et subtile, suivant le style affecté du siècle; ils aimoient tant à s'enfler, qu'où ils ne trouvoient de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escrire de Sénèque. Il me semble plus charnu, Sénèque plus aigu; son service est plus propre à un estat troublé et malade, comme est le nostre présent : vous diriez souvent qu'il nous peinct et qu'il nous pinse.

Si ses escrits (*Tacite*) rapportent aucune chose de ses conditions, c'était un grand personnage droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et généreuse.

J'aime les historiens, ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer à la bonne foy toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier pour la cognoissance de la vérité. Ceux d'entre deux nous gastent tous; ils veulent nous mascher leurs morceaux; ils se donnent loy de juger, et, par conséquent, d'incliner l'histoire à leur fantaisie; car, depuis que le jugement

perd d'un costé, on ne se peut garder de contourner et tordre la narration à ce biais.

Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec les anciens. Les escrivains indiscrets de nostre siècle, qui, parmi leurs ouvrages de néant, dont vont semant des lieux entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

Il advint l'autre jour de tomber sur un tel passage; j'avois traisné languissant après des paroles françoises, si exsangues, si décharnées et si vuides de matières et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises; au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce haute, riche et eslevée jusqu'aux nues; si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust été excusable; c'étoit un précipice si droict et si coupé, que des six premières paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde. De là je découvris la fondrière d'où je venois si basse et si profonde, que je n'eus oncques depuis le cœur de m'y ravaler.

L'AMITIÉ

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles se meslent et confondent l'une et l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent, et se retrouve

plus la cousture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimois[1], je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : Parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moi. Il y a au delà de tout mon discours et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexprimable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui en faisoient en notre affection plus d'efforts que ne porte la raison des rapports, je crois par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms, et à nostre première rencontre, qui feut par hasard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre, ayant si peu à durer et ayant si tard commencé (car nous étions tous deux hommes faicts, et lui plus de quelque année), nostre amitié n'avoit point à perdre de temps, et n'avoit à se régler au patron des amitiez molles et régulières auxquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération ; ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille ; je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre ny

[1] Cet ami est le célèbre la Boétie.

qui feust sien ou mien... Si je compare le reste de ma vie, quoyque avecques la grace de Dieu je l'aye passée doulce, aysée, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction paisante, pleine de tranquillité d'esprit; si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compaignie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est que nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traisner languissant, et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout, il me semble que je lui desrobe sa part; il n'est action ou imagination où je ne le treuve à dire, comme si eust-il bien faict à moy; car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, ainsi faisoit-il au debvoir de l'amitié.

INCONVÉNIENTS DES GRANDS CHANGEMENTS DANS L'ÉTAT

Rien ne presse un Estat que l'innovation; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. Quand quelque pièce se desmanche, on peut l'estayer; on peult s'opposer à ce que l'altération et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloingne trop de nos commencements et principes : mais d'entreprendre à refondre une si grande masse, et à changer les fondements d'un si grand bastiment, c'est à faire à ceux qui pour descrasser effacent, qui veulent amender les defaults particuliers par une confusion universelle, et guarir les maladies par la mort, *non tam commutanda-*

rum quam evertendarum rerum cupidi[1]. Le monde est inepte à se guarir ; il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en desfaire, sans regarder à quel prix. Nous voyons par mille exemples qu'il se guarit ordinairement à ses despens. La descharge du mal présent n'est pas guarison, s'il n'y a en général amendement de condition : la fin du chirurgien n'est pas de faire mourir la mauvaise chair ; ce n'est que l'achemінement de sa cure : il regarde au delà, d'y faire renaistre la naturelle, et rendre la partie à son deu estre. Quiconque propose seulement d'emporter ce qui le masche, il demeure court ; car le bien ne succède pas nécessairement au mal ; un autre mal luy peult succéder, et pire : comme il adveint aux tueurs de César, qui jectèrent la chose publique à tel poinct qu'ils eurent à se repentir de s'en estre meslez. A plusieurs depuis, jusques à nos siècles, il est advenu de mesme : les François mes contemporanées sçavent bien qu'en dire. Toutes grandes mutations esbranlent l'Estat et le désordonnent.

Qui viseroit droict à la guarison et en consulteroit avant toute œuvre, se refroidiroit volontiers d'y mettre la main. Pacuvius Calavius corrigea le vice de ce procéder par un exemple insigne. Ses concitoyens estoient mutinez contre leurs magistrats : luy, personnage de grande auctorité en la ville de Capoue, trouva un jour moyen d'enfermer le sénat dans le palais ; et, convoquant le peuple en la place, leur dict que le jour estoit venu, auquel, en pleine liberté, ils pouvoient prendre vengeance des tyrans qui les avoient si longtemps

[1] Cicéron

oppressez, lesquels il tenoit à sa merci seuls et désarmez : feut d'avis qu'au sort on les tirast hors, l'un aprez l'aultre, et de chascun on ordonnast particulièrement, faisant sur le champ exécuter ce qui en seroit décrété : pourvu aussi que, tout d'un train, ils advisassent d'establir quelque homme de bien en la place du condamné, afin qu'elle ne demeurast vuide d'officiers. Ils n'eurent pas plustost ouï le nom d'un sénateur, qu'il s'esleva un cri de mescontentement universel à l'encontre de luy : « Je veois bien, dict Pacuvius, il fault desmettre cettuy cy ; c'est un meschant : ayons en un bon en change. » Ce feut un prompt silence ; tout le monde se trouvant bien empesché au chois. Au premier plus effronté qui dict le sien, voylà un consentement de voix encore plus grand à refuser celuy-là : cent imperfections et justes causes de le rebuter. Ces humeurs contradictoires s'estant eschauffées, il adveint encores pis du second sénateur et du tiers ; autant de discorde à l'eslection que de convenance à la desmission. S'estant inutilement lassez à ce trouble, ils commencent, qui deçà, qui delà, à se desrobber peu à peu de l'assemblée, rapportant chascun cette résolution en son âme « que le plus vieil et mieux cogneu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté. »

MOLIÈRE

Molière (Jean-Baptiste Poquelin de) naquit le 15 janvier 1622. Il étudia quelque temps chez les jésuites, et exerça, après la mort de son père, la charge de valet de chambre tapissier du roi Louis XIV. Bientôt il abandonna son emploi pour se livrer au théâtre, et prit le nom de Molière. Selon le témoignage de Rousseau, Molière est le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous soient connus; mais la morale est trop souvent blessée dans ses pièces, et son théâtre peut être considéré comme une école de vices et de mauvaises mœurs. L'avarice est agréablement ridiculisée dans le premier passage que nous citons.

Molière mourut en 1673.

L'AVARE

L'avare Harpagon doit donner à dîner : il appelle ses domestiques, dame Claude, maître Jacques, la Merluche, Brindavoine ; et en présence de Valère, flatteur intéressé, il leur donne ses ordres.

HARPAGON

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude, commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main (elle tient un balai). Je vous commets au soin de nettoyer partout, et, surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et je le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Châtiment politique!

HARPAGON, à dame Claude.

Allez (elle sort).

Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsqu'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE

Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

HARPAGON

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

LA MERLUCHE

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON, à la Merluche.

Paix! rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde.

(A Brindavoine, en lui montrant comme il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint pour cacher la tache d'huile.)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

Oh çà! maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

C'est à tous deux.

MAÎTRE JACQUES

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Grande merveille!

HARPAGON

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! toujours de l'argent! il me semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire: de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet[1], de l'argent!

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE

Oui.

MAÎTRE JACQUES, à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret et de prendre mon office

[1] Leur ressource en toute occasion.

de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans[1] d'être le factotum.

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Ah ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES

Combien de gens serez-vous à table ?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES

Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes..., potages..., entrées...

HARPAGON

Que diable ! voilà pour traiter une ville tout entière.

MAÎTRE JACQUES

Rôt...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques.

Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

[1] Ici.

MAÎTRE JACQUES

Entremets...

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore !

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON

Ah ! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie jamais entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE

Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

HARPAGON

(A maître Jacques.) Oui, entends-tu ? (A Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je veux les faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas ; et pour votre souper vous n'avez qu'à me laisser faire, je règlerai tout cela comme il faut.

HARPAGON

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gros, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES

Attendez, ceci s'adresse au cocher.

(Maître Jacques remet sa casaque.)

Vous dites ?...

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES

Vos chevaux, monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES

Et pour ne rien faire, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES

Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse? Ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES

Soit ; j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON

Paix !

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs, et je vois que ce qu'il en fait, que ces contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire la cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON

Point du tout ; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien : celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton ; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces : vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais

on ne parle de vous que sous le nom d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES

Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

DON JUAN

M. Dimanche, créancier de don Juan, est poliment éconduit par ce dernier

LA VIOLETTE

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE

Bon! voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier! De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent? Et que ne lui disais-tu que monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE

Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN

Non; au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

Ah! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir! et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne : mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à la Violette et à Ragotin.

Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, à monsieur Dimanche.

Comment! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN

Allons vite, un siége pour monsieur Dimanche.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN

Point, point; je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN

Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN

Non, non : je sais ce que je vous dois; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur...

DON JUAN

Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN

Mettez-vous là, vous dis-je.

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN

Parbleu, monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

MONSIEUR DIMANCHE

Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE

Je voudrais bien...

DON JUAN

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

MONSIEUR DIMANCHE

Fort bien, monsieur, Dieu merci.

DON JUAN

C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE

Elle est votre servante, monsieur. Je venais...

DON JUAN

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DIMANCHE

Le mieux du monde.

DON JUAN

La jolie petite fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous...

DON JUAN

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

MONSIEUR DIMANCHE

Toujours de même, monsieur. Je...

DON JUAN

Et votre petit chien *Brusquet,* gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

MONSIEUR DIMANCHE

Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

DON JUAN

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE

Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez donc là, monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN

Parbleu, je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN

Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi..

DON JUAN

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

DON JUAN

Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

MONSIEUR DIMANCHE

Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant.

Allons vite, un flambeau pour conduire monsieur Dimanche; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

MONSIEUR DIMANCHE, se levant aussi.

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle ôte les siéges promptement.)

DON JUAN

Comment! je veux qu'on vous escorte, et je m'inté-

resse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE

Ah! monsieur...

DON JUAN

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE

Si...

DON JUAN

Voulez-vous que je vous reconduise?

MONSIEUR DIMANCHE

Ah! monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

DON JUAN

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie, encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(Il sort.)

PASCAL

PASCAL (Blaise), né à Clermont en 1623. « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds*, avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut, par abstraction, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. » (Chateaubriand.) Ce grand homme eut le malheur de se laisser séduire par les jansénistes, et, pour défendre l'hérésie, il publia des écrits d'autant plus dangereux, qu'ils réunissaient tous les charmes de l'élégance et de la malice. Il mourut à Port-Royal en 1662, avant d'avoir pu terminer le grand ouvrage qu'il méditait sur la religion. Les fragments qu'on a conservés sous le titre de *Pensées,* quoique sans liaison et sans ordre, sont encore un chef-d'œuvre de raison et de style. Quelques éditeurs ont voulu commenter et développer les *Pensées*. Folle entreprise ! On croit voir, dit Chateaubriand, les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

AVEUGLEMENT DES INCRÉDULES

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon

qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet. Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne et m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle : je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanités, que nos maux sont infinis; et qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant. Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvaient l'anéantir en n'y pensant point; elle subsiste malgré eux, elle s'avance; et la mort qui doit l'ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai pas de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre que des misères sans res-

sources? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutissent comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant ou dans les mains

d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexions et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable.

Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes. Mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et, en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables.

MADAME DE SÉVIGNÉ

SÉVIGNÉ (Marie de Rabutin, dame de Chantal et marquise de) naquit le 15 février 1627. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par son oncle, le bon abbé de Coulanges, et reçut une instruction solide. Elle lisait beaucoup et lisait bien. Cela donne, disait-elle, de pâles couleurs à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures. Elle lisait Bossuet, Montaigne, Pascal, Quintilien, saint Jean Chrysostome, Tacite et Virgile, non pas travesti, mais *dans toute la majesté du latin et de l'italien.* Quand il pleuvait, elle lisait des *in-folio* en douze jours. Pendant les carêmes elle se faisait une joie d'aller *en Bourdaloue.* Mme de Sévigné est principalement connue par ses lettres. Elles sont de toutes les heures; à la ville, à la campagne, en voyage, on les lit partout. N'est-ce pas un livre précieux que celui qui vous amuse et vous instruit presque sans demander aucune attention? Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions. Dans son style plein d'imagination elle crée presque une langue nouvelle; elle jette à tout moment de ces expressions que l'esprit ne fait pas, et qu'une âme sensible seule peut trouver; elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. On a dit que Mme de Sévigné soignait curieusement ses lettres, et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors, dont elle recherchait le suffrage. Cela est faux. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume et le plus de choses qu'elle peut; et quand l'heure presse, à peine si elle relit. « En vérité, dit-elle, il faut un peu entre amis laisser trotter les plumes comme elles veulent; la mienne a toujours la bride sur le cou; » et c'est ainsi que, sans le vouloir ni s'en douter, elle s'est placée au premier rang des écrivains de notre langue. Elle mourut le 18 avril 1696. (Laharpe, Thomas, Sainte-Beuve.)

MORT DE VATEL

Le roi arriva jeudi au soir; la promenade, la collation, dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à sou-

hait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners auxquels on ne s'était point attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : « Je suis perdu d'honneur ; voici une affaire que je ne supporterai pas. » Il dit à Gourville : « La tête me tourne ; il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres. » Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais à la vingt-cinquième, lui revenait toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit : « Vatel, tout va bien: rien n'était plus beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables. — Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez point, tout va bien. » Minuit vient ; le feu d'artifice ne réussit point ; il fut couvert d'un nuage ; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout ; il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée. Il lui demande : « Est-ce là tout ? — Oui, monsieur. » Il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps, les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffait ; il crut qu'il n'y aurait point d'autre marée. Il trouva Gourville ; il lui dit : « Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. » Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte et se la passe au travers du cœur : mais ce ne fut qu'au troisième coup (car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels) qu'il tomba mort. La marée, cependant, arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on

enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort, on loua et blâma son courage.

MORT DE TURENNE

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : « Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison, je ne veux pas du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il

était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure : M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil : tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand on eut repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres, ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple, tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville ; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extra-

ordinaire? Il arriva à Saint-Denis ce soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel...

Ne croyez point que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve, qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire; elle est consacrée à l'immortalité.

J'étais l'autre jour chez M. de la Rochefoucauld avec Mme de Lavardin, Mme de Lafayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint; la conversation s'engagea sur les diverses qualités de ce véritable héros; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme; tout le monde en était plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

LETTRE A M. DE COULANGES

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir Picard; et comme il est frère du laquais de Mme de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que Mme la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les états de Bretagne : vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les états, et, en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir à Picard. Elle meurt donc d'ennui; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur Mlles de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller; voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins; je n'avais point d'ouvriers; j'envoie dans cette prairie, que les poëtes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient, pour venir nettoyer ici; vous n'y voyez encore goutte; et, en leur place, j'envoie mes gens faner. Savez-vous ce que c'est, faner?

Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi, la colère m'a monté à la tête ; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite ; qu'il n'avait ni cœur ni affection ; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots ; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche ; où l'on ne reprend point les choses de si loin ; enfin je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.

LETTRE A Mme DE GRIGNAN

Aux Rochers.

Ah ! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry, et que mon cœur fut dans une terrible presse : mais il faut passer légèrement

sur de tels souvenirs. Il y a de certaines pensées qui égratignent la tête. Parlons un peu de M. Nicole, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grâce, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais, je recommence ce traité; je voudrais bien en faire un bouillon et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin ce traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle et nouvelle; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan; si j'étais votre garde pendant votre couche, ce serait notre fait. Mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la messe pour vous; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas.

Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent les charpentes de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel

effet de la Providence, que fait la cupidité ; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feraient pas pour cent mille écus. « O trop heureux ceux qui plantent des choux ! quand ils ont un pied à terre, l'autre n'en est pas loin. » Je tiens ceci d'un bon auteur. Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres quand il ne pleut pas à verse ; mais le temps nous désole et fait qu'on souhaiterait un sylphe pour nous porter à Paris. Mme de la Fayette me mande que puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'Auger, elle est persuadée que rien n'est plus vrai et que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyait d'abord que ce fût une folie de Coulanges, et cela se pouvait très-bien penser ; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Souvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge de son père. Voilà M. de la Feuillade bien établi ; je ne croyais pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents, et pince comme vous ; cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus ? Songez que je suis dans un désert ; jamais je n'ai vu moins de monde que cette année. La Troche, que j'attendais, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup ; et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs. Adieu, ma chère enfant ; je suis à vous, sans aucune exagération ni fin de lettre, *hasta la muerte* inclusivement ; j'embrasse M. de Claudiopolis, et le colonel Adhémar, et le beau chevalier. Pour M. de Grignan, il a son fait à part.

BOSSUET

Bossuet (Jacques-Bénigne), le plus éloquent et le plus sublime des orateurs, naquit à Dijon en 1627. Son génie le place au premier rang des hommes qui ont le plus honoré l'esprit humain. Orateur, philosophe, historien, politique, il embrasse tous les genres, et presque tous ses ouvrages sont des chefs-d'œuvre. A quinze ans il fut reçu docteur à la Sorbonne ; à seize ans il improvisa un discours qui excita l'admiration générale. Avant lui, l'éloquence de la chaire ne s'était pas encore élevée à une pareille hauteur. Ce puissant génie semble dédaigner les artifices de la parole auxquels nous attachons tant de prix ; on dirait qu'il les juge indignes de son ministère. Mais oubliez ces rares négligences, ces fautes de langage faciles à corriger ; laissez-vous entraîner à la rapidité, au mouvement, à la chaleur de la pensée : et dites si jamais l'éloquence déploya plus de force, de grandeur et de feu. Sa parole ardente, enflammée, pleine du souffle des prophètes, descend et agit sur l'auditoire avec une irrésistible autorité; toutes les âmes sont saisies tour à tour de terreur et d'espérance, et tremblent, pleines d'une sainte horreur, sous les foudres de cette sublime pensée. Ce grand homme fut enlevé à l'Église et à la France en 1704.

PUISSANCE DE DIEU DANS LA CRÉATION

Le Dieu qu'ont toujours servi les Hébreux et les chrétiens n'a rien de commun avec les divinités, pleines d'imperfections et même de vices, que le reste du monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul digne de venger les crimes et de couronner la vertu, parce qu'il est seul la sainteté même.

Il est infiniment au-dessus de cette cause première, et de ce premier moteur que les philosophes ont connu

sans toutefois l'adorer. Ceux d'entre eux qui ont été le plus loin nous ont proposé un Dieu qui, trouvant une matière éternelle et existante par elle-même aussi bien que lui, l'a mise en œuvre et l'a façonnée comme un artisan vulgaire, contraint dans son ouvrage par cette matière, et par ses dispositions, qu'il n'a pas faites; sans jamais pouvoir comprendre que si la matière est d'elle-même, elle n'a pas dû attendre sa perfection d'une main étrangère, et que, si Dieu est infini et parfait, il n'a eu besoin, pour faire tout ce qu'il voulait, que de lui-même et de sa volonté toute-puissante. Mais le Dieu de nos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu dont Moïse nous a écrit les merveilles, n'a pas seulement arrangé le monde, il l'a fait tout entier dans sa matière et dans sa forme. Avant qu'il eût donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Il nous est représenté comme Celui qui fait tout, et qui fait tout par sa parole, tant à cause qu'il fait tout par raison, qu'à cause qu'il fait tout sans peine, et que pour faire de si grands ouvrages il ne lui en coûte qu'un seul mot, c'est-à-dire qu'il ne lui en coûte que de le vouloir.

Et pour suivre l'histoire de la création, puisque nous l'avons commencée, Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce qu'il y a de rayons; mais Dieu, qui agit par intelligence et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il lui plaît, et autant qu'il lui plaît : et comme, en faisant le monde par sa parole, il montre que rien ne le peine; en le faisant à plusieurs

reprises, il fait voir qu'il est le maître de la matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a, en agissant, d'autre règle que sa volonté, toujours droite par elle-même. Cette conduite de Dieu nous fait voir aussi que tout sort immédiatement de sa main. Les peuples et les philosophes qui ont cru que la terre mêlée avec l'eau, et aidée, si vous voulez, de la chaleur du soleil, avait produit d'elle-même, par sa propre fécondité, les plantes et les animaux, se sont très-grossièrement trompés. L'Écriture nous fait entendre que les éléments sont stériles, si la parole de Dieu ne les rend féconds. Ni la terre, ni l'eau, ni l'air n'auraient jamais eu les plantes ni les animaux que nous y voyons, si Dieu, qui en avait fait et préparé la matière, ne l'avait encore formée par sa volonté toute-puissante, et n'avait encore donné à chaque chose les semences propres pour se multiplier dans tous les siècles.

Ceux qui voient les plantes prendre leur naissance et leur accroissement par la chaleur du soleil pourraient croire qu'il en est le créateur; mais l'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'arbres et de toutes sortes de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout dépend de Dieu seul.

Il a plu à ce grand Ouvrier de créer la lumière avant même de la réduire à la forme qu'il lui a donnée dans le soleil et dans les astres, parce qu'il voulait nous apprendre que ces grands et magnifiques luminaires, dont on nous a voulu faire des divinités, n'avaient par eux-mêmes, ni la matière précieuse et éclatante dont ils ont été composés, ni la forme admirable à laquelle nous les voyons réduits.

Enfin le récit de la création, tel qu'il est fait par

Moïse, nous découvre ce grand secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul résident la fécondité et la puissance absolues. Heureux, sage, tout-puissant, seul suffisant à lui-même, il agit sans nécessité comme il agit sans besoin : jamais contraint ni embarrassé par la matière, dont il fait ce qu'il veut, parce qu'il lui a donné, par sa seule volonté, le fond de son être. Par ce droit souverain, il la tourne, il la façonne, il la meut sans peine. Tout dépend immédiatement de lui ; et si, selon l'ordre établi de la nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la naissance et l'accroissement des plantes de la chaleur du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait toutes les parties de l'univers, a voulu les lier les unes aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux enchaînement.

FRAGILITÉ HUMAINE

Qu'est-ce que ma substance, ô grand Dieu ! j'entre dans la vie pour en sortir bientôt : je viens me montrer comme les autres, après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort. La nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête... Les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent ou qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule et nous dire : « Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. » Ainsi, comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ! Si je jette la vue devant moi,

quel espace infini où je ne suis pas! Si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus! Eh! que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps! Je ne suis rien, un si petit intervalle n'est pas capable de distinguer du néant. On ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre... Il n'y a qu'un moment qui nous sépare du néant. Maintenant nous en tenons un, maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous si, promptement, sans perdre de temps, nous n'en saisissons un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! O fondement ruineux de notre substance!

ROYAUTÉ ET SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST

C'est au milieu des souffrances de la mort que Jésus se montre notre roi et notre pontife.

Vous qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon maître, vous qui avez cru que sa mort violente était une marque de son impuissance, ah! que vous entendez peu ces mystères! La croix de mon roi, c'est son trône; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé,

mon pontife est consacré par son sang, et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi et Sauveur, et souverain pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable...

Jésus, durant tout le cours de sa vie mortelle, faisait, pour ainsi dire, parade de sa bassesse; mais quand il voit approcher son heure dernière, il ne parle plus que de sa gloire; il n'entretient plus ses disciples que de ses grandeurs. Il était à la veille de son infâme supplice, déjà il avait célébré cette pâque mystérieuse, qui devait être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venait de sortir de sa chambre, pour aller exécuter le détestable traité qu'il avait fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon maître, qui n'ignorait pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres: « Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de l'homme va être glorifié. » *Nunc clarificatus est Filius hominis.* Eh! mes frères; que va-t-il faire? Que veut dire ce maintenant? demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin. Ne va-t-il point peut-être s'élever dessus une nue pour foudroyer tous ses ennemis? ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges pour se faire adorer par tous les peuples du monde? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice, au plus cruel de tous les tourments, à la dernière des infamies; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours avant qu'il mourût.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuples de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance, et qui, pour faire paraître leur zèle à ce nouveau prince dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie : « Béni soit, disaient-ils, le Fils de David ; vive le roi d'Israël ! » *Hosanna filio David; benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israel!* Et parmi ces bienheureuses acclamations, il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire? Et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissements, lui qui, étant recherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étaient ramassés des villes et des bourgades voisines en résolution de le faire roi, s'était retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre? Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi : les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée. « Non, répond mon Sauveur ; les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent pas assez haut. » *Si hi tacuerint, lapides clamabunt.*

Que dirons-nous d'un changement si inopiné? Il approuve ce qu'il rejetait; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée. Ah! ne cherchez point d'autres causes; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir; et mourir, ô mon Sauveur! c'est régner. En effet, quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et avec un

maintien plus auguste que dans le temps de sa passion? Que je me plais de le voir devant ce tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains par la générosité de son silence!

Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une de ses questions. Et quelle est cette question, mes frères? Admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu, aussitôt ayant ouï parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étaient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : « Oui, certes, je suis roi, » lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego :* parole qui jusqu'alors ne lui était pas sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples, qui étaient étonnés, et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme parole de vie éternelle; il le confesse nûment au juge corrompu qui, par une injuste sentence, le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisait des actions d'une puissance divine; et il lui plaît de le déclarer, quand il est près de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire des choses fort à contre-temps? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais,

ô merveilleux contre-temps! ô secret admirable de la Providence!

Je vous entends, ô mon roi Sauveur! c'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez qu'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel, par une mort glorieuse, vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi...

C'est pourquoi, fidèles, je ne m'étonne pas si je ne vois dans sa passion que des marques de royauté. Oui, malgré la rage de ses bourreaux, ces épines font un diadème qui couronne sa patience, ce roseau fragile devient un sceptre entre ses mains, cette pourpre ridicule dont ils le couvrent se changera en pourpre royale sitôt qu'elle sera teinte du sang de son maître. Lorsque j'entends le peuple crier que le Sauveur mérite la mort à cause qu'il s'est fait roi : Certes, dis-je incontinent en moi-même, ces furieux disent mieux qu'ils ne pensent, car mon prince doit régner après sa mort...

LE PEUPLE ROMAIN

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formé la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté les Romains se figuraient, avec les Grecs, un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée. Car, outre que les rois étaient électifs, et que l'élection s'en faisait par tout le peuple, c'était encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avait même des cas particuliers où les rois déféraient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace, comblé tout ensemble, et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avaient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses

yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître par leur fermeté qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolu de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux : au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail : voilà quelle

était leur vie; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté ait été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait querir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Regulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage on y voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnaient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole, bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étaient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondait à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avaient une magnificence qui paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnait au peuple? En un mot, tout ce qui servait au public, tout ce qui pouvait donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisait avec profusion autant que le temps pouvait le permettre. L'épargne régnait seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentait ses revenus et rendait ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui était le meilleur économe et prenait le plus sur lui-même, s'estimait le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout tendait plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avaient-elles naturellement quelque chose non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-

mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

FLÉCHIER

Fléchier (Esprit) naquit en 1632, à Pernes, près Carpentras. Il s'acquit de bonne heure une grande réputation par ses sermons, et surtout par ses oraisons funèbres. En 1685 il fut nommé évêque de Nîmes par Louis XIV, qui consentit avec peine à se priver du plaisir de l'entendre. Ce qui domine dans Fléchier est une pureté de langage, une élégance de style, une richesse d'expressions brillantes et fleuries. Il s'était fait une habitude et presque une nécessité de compasser toutes ses paroles et de les lier en cadence; ce caractère se montre partout, même dans les simples billets qu'il écrivait, ce qui lui a fait donner le nom d'Isocrate français. Cependant il ne faut pas le considérer seulement comme un adroit artisan de paroles. La qualité dominante de son talent ne doit pas passer pour la seule. Ses pensées sont quelquefois grandes et élevées; il peint avec vivacité les objets. Il a de temps en temps quelques traits d'une sensibilité touchante, dont la douce chaleur donne à toute la masse un léger souffle de vie. Fléchier mourut en 1710.

EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE TURENNE

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée : cet homme, qui portait la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvrait son camp du bouclier, et forçait celui des ennemis avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissait Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme, qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenait chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venait tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme, poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avait réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe.

Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formaient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël! » A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent au son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël! »

BOURDALOUE

BOURDALOUE (Louis), jésuite, né à Bourges l'an 1632. A peine eut-il paru dans la capitale, qu'une foule d'auditeurs et l'élite de toute la France accoururent à ses sermons. Chacun de ses discours paraissait supérieur aux précédents, et était écouté avec une satisfaction toujours renaissante. Il faut entendre Mme de Sévigné : « On dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici. » Et parlant d'un sermon en particulier : « Cela fut porté à la plus haute perfection, dit-elle, et certains points furent poussés comme les aurait poussés l'apôtre saint Paul. » Ce qui domine dans Bourdaloue, c'est la dialectique; il est aussi difficile de penser et de prouver comme Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme Massillon. Il s'oublie lui-même pour les intérêts de ses auditeurs; il ne se permet pas une seule phrase inutile; il vise toujours au vrai, et de cette dialectique pressée il résulte souvent une véhémence accablante. Cependant on regrette de ne pas trouver en lui plus de sensibilité, plus de ce feu sacré qui embrasait l'âme de Bossuet. Il laisse trop à désirer cette onction précieuse qui rend la conviction efficace. Bourdaloue mourut en 1704.

L'AUMONE

Les temps sont mauvais, chacun souffre, et n'est-il pas alors de la prudence de penser à l'avenir et de garder son revenu? C'est ce que la prudence vous dit, mais une prudence réprouvée, une prudence charnelle et ennemie de Dieu. Tout le monde souffre et est incommodé, j'en conviens; car jamais le faste, jamais le luxe fut-il plus grand qu'il l'est aujourd'hui? Et qui sait si ce n'est point pour cela que Dieu nous châtie? Dieu, dis-je, qui, selon l'Écriture, a en horreur le pauvre superbe. Mais, encore une fois, je le veux, les temps sont mauvais. Et que concluez-vous de là? si tout le monde souffre, les pau-

vres ne souffrent-ils pas? et si les souffrances des pauvres se trouvent chez les riches, à quoi doivent être réduits les pauvres mêmes? Or à qui est-ce à assister ceux qui souffrent plus, si ce n'est pas à ceux qui souffrent moins? Est-ce donc bien raisonner que de dire que vous avez droit de retirer votre superflu, parce que les temps sont mauvais; puisque c'est justement pour cela même que vous ne pouvez le retenir sans crime, et que vous êtes dans une obligation particulière de le donner?

DANGERS DU MONDE

Si je me trouvais seul et sans guide dans une solitude affreuse, exposé à tous les risques d'un égarement sans retour, je serais dans des frayeurs mortelles; si dans une pressante maladie je me voyais abandonné, n'ayant que moi-même pour veiller sur moi, je n'oserais plus compter sur ma guérison; si dans une affaire capitale, où il s'agira pour moi non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, tout autre conseil que le mien me manquait, je me croirais perdu et sans espérance : comment donc, au milieu du monde, de tant d'écueils et de piéges qui m'environnent, de tant de périls qui me menacent, de tant d'ennemis qui me poursuivent, de tant d'occasions où je puis périr, sans autre secours que moi-même, pourrais-je vivre en paix, et n'être pas dans de continuelles alarmes?

SAINT ANDRÉ

Voilà, chrétiens, voilà le prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction..., c'est saint André sur la

croix. N'ayez plus nul égard ni à mes paroles ni à mon zèle; oubliez la sainteté de mon ministère. Ce n'est point à moi, c'est à cet apôtre à vous prêcher sur la croix un Dieu crucifié; c'est à cet homme crucifié, dont la prédication, plus pathétique et plus efficace que la mienne, se fait entendre dans toutes les églises du monde chrétien. Le voilà, ce ministre irrépréhensible, ce prédicateur auquel vous n'avez rien à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous reprocher lui-même! Il vous prêche encore maintenant le même Dieu qu'il prêchait aux Juifs et aux païens, un Dieu qui vous a sauvés par la croix. Le croyez-vous?... On vous a dit cent fois, et il est vrai, qu'au jugement de Dieu la croix paraîtra pour vous être confrontée. Mais outre la croix de Jésus-Christ, on vous en confrontera une autre, celle de saint André. Oui, la croix de cet homme apostolique, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidèles, nous dira-t-il; la vue de ma croix les a convertis. De païens qu'ils étaient, j'en fis des chrétiens, et de parfaits chrétiens. Voilà ce qui nous confondra. Et ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui prévenir, par une confusion volontaire, cette confusion forcée qui ne nous sera pas seulement inutile, mais funeste?

LA BRUYÈRE

La Bruyère (Jean de), un des écrivains les plus célèbres du XVII[e] siècle, naquit en 1644, dans l'Ile-de-France. Le livre des *Caractères,* dit M. de Chateaubriand, obtint dans son temps un prodigieux succès. On y remarque des tours hardis, un esprit original et spirituel, un coup d'œil rapide et des aperçus ingénieux. On y reconnaît aussi un moraliste profond et éminemment religieux. Une apoplexie l'emporta en un quart d'heure, à l'âge de 52 ans.

LE RICHE ET LE PAUVRE

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée : il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie ; il occupe à la table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis ; on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer les sourcils, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le

relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit : il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu et d'un sommeil fort léger; il est abstrait, rêveur; il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle; il conte brièvement, mais froidement; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services. Il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent.

Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu; il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége; il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre néanmoins sur les affaires pu-

bliques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère, il n'ouvre la bouche que pour répondre : il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

LE DISTRAIT

Ménalque descend son escalier, ouvre sa porte pour sortir, il la referme ; il s'aperçoit qu'il est en bonnet de nuit, et, venant à mieux s'examiner, il se trouve rasé à moitié ; il voit que son épée est mise du côté droit, que ses bas sont rabattus sur ses talons, et que sa chemise est par-dessus ses chausses. S'il marche dans les places, il se sent tout d'un coup frappé rudement à l'estomac et au visage, il ne soupçonne point ce que ce peut être, jusqu'à ce qu'ouvrant les yeux et se réveillant, il se trouve devant un timon de charrette, ou derrière un long ais de menuiserie que porte un ouvrier sur ses épaules. On l'a vu quelquefois heurter du front contre celui d'un aveugle, s'embarrasser dans ses jambes, et tomber avec lui, chacun de son côté, à la renverse. Il lui est arrivé plusieurs fois de se trouver tête pour tête à la rencontre d'un prince et sur son passage, se reconnaître à peine, et n'avoir que le loisir de se coller à un mur pour lui faire place. Il cherche, il brouille, il crie, il s'échauffe, il appelle ses valets l'un après l'autre ; on lui perd tout, on lui égare tout : il demande ses gants, qu'il a dans ses mains, semblable à cette femme qui prenait le temps de demander son masque, lorsqu'elle l'avait sur son visage. Il entre

à l'appartement, et passe sous un lustre où sa perruque s'accroche et demeure suspendue; tous les courtisans regardent et rient, Ménalque regarde aussi et rit plus haut que les autres; il cherche des yeux dans toute l'assemblée où est celui qui montre ses oreilles, et à qui il manque une perruque. S'il va par la ville, après avoir fait quelque chemin, il se croit égaré, il s'émeut, et il demande à des passants, qui lui disent précisément le nom de sa rue; il entre ensuite dans sa maison, d'où il sort précipitamment croyant qu'il s'est trompé : il descend du palais, et, trouvant au bas du grand degré un carrosse qu'il prend pour le sien, il se met dedans; le cocher touche et croit ramener son maître dans sa maison. Ménalque se jette hors de la portière, traverse la cour, monte l'escalier, parcourt l'antichambre, la chambre, le cabinet; tout lui est familier, rien ne lui est nouveau. Il s'assied, il se repose, il est chez soi. Le maître arrive, celui-ci se lève pour le recevoir : il le traite fort civilement, le prie de s'asseoir, et croit faire les honneurs de sa chambre; il parle, il rêve, il reprend la parole; le maître s'ennuie et demeure étonné; Ménalque ne l'est pas moins, et il ne dit pas ce qu'il en pense. Il a affaire à un fâcheux, à un oisif, qui se retirera à la fin; il l'espère, et il prend patience; la nuit arrive, qu'il est à peine détrompé. Une autre fois, il rend visite à une femme, et se persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner; il trouve ensuite que cette dame fait des visites longues, il attend à tout moment qu'elle se lève et le laisse en liberté; mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim, et que la nuit est déjà avancée, il la prie à souper : elle rit, et si haut, qu'elle le réveille.

LES NOUVELLISTES

Démophile, à ma droite, se lamente et s'écrie : Tout est perdu, c'est fait de l'État ; il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissants ennemi? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberait. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis, je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur. C'étaient là des hommes, dit-il ; c'étaient des ministres. Il débite ses nouvelles, qui sont toutes les plus tristes et les plus désavantageuses que l'on pourrait feindre : tantôt un parti des nôtres a été attiré dans une embuscade, et taillé en pièces ; tantôt quelques troupes renfermées dans un château se sont rendues aux ennemis à discrétion, et ont passé par le fil de l'épée. Et si vous lui dites que ce bruit est faux, et qu'il ne se confirme point, il ne vous écoute pas : il ajoute qu'un tel général a été tué ; et bien qu'il soit vrai qu'il n'a reçu qu'une légère blessure, et que vous l'en assuriez, il déplore sa mort, il plaint sa veuve, ses enfants, l'État ; il se plaint lui-même : *il a perdu un bon ami et une grande protection*. Il dit que la cavalerie allemande est invincible : il pâlit au seul nom des cuirassiers de l'Empereur. Si l'on attaque cette place, continue-t-il, on lèvera le siége, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou, si on le livre, on le doit perdre ; et, si on le

perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et, comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'alarme ; il songe à son bien et à ses terres : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille? où se réfugiera-t-il? en Suisse, ou à Venise?

Mais à ma gauche Basilide met tout d'un coup sur pied une armée de trois cent mille hommes ; il n'en rabattrait pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers ; il n'oublie pas l'artillerie ni le bagage. Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre ; il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connaît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas ; vous diriez qu'il ait l'oreille du prince ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelque neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins ; car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non-seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille conviés à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point ; et, s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiégent une place tr s-forte, très-régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits faibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera

après huit jours de tranchée ouverte. Une autre fois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : Voilà, s'écrie-t-il, une grande nouvelle : ils sont défaits, et à plate couture; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri. Voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assit [1], il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il est certain qu'il n'y a point eu de bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue, et quitte ses confédérés; qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisième est mort, il nomme le lieu où il est enterré; et, quand on est détrompé aux halles et aux faubourgs, il parie encore pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que T. K. L. [2] fait de grands progrès contre l'Empereur; que le Grand Seigneur arme *puissamment*, ne veut point de paix, et que son vizir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne : il frappe des mains, et il tressaille sur cet événement, dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un Cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes et que de trophées. Il dit dans le discours familier : *Notre auguste héros, notre grand potentat, notre invincible monarque*. Réduisez-le, si vous pouvez, à dire simplement : *Le*

[1] *Il s'assit*, pour *il s'assied*.

[2] Tékéli, noble hongrois qui leva l'étendard de la révolte contre l'Empereur, unit ses armes à celles du Croissant, fit trembler son maître dans Vienne, et mourut presque oublié, en 1705, près de Constantinople.

roi a beaucoup d'ennemis; ils sont puissants, ils sont unis, ils sont aigris : il les a vaincus; j'espère toujours qu'il les pourra vaincre. Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée; et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale.

L'HOMME ESCLAVE DE SES COMMODITÉS

Hermippe est l'esclave de ce qu'il appelle ses petites commodités : il leur sacrifie l'usage reçu, la coutume, les modes, la bienséance; il les cherche en toutes choses; il quitte une moindre pour une plus grande; il ne néglige aucune de celles qui sont praticables; il s'en fait une étude, et il ne se passe aucun jour qu'il ne fasse en ce genre une découverte. Il laisse aux autres hommes le dîner et le souper, à peine en admet-il les termes; il mange quand il a faim, et les mets seulement où son appétit le porte. Il voit faire son lit : quelle main assez adroite ou assez heureuse pourrait le faire dormir comme il veut dormir? Il sort rarement de chez soi; il aime la chambre, où il n'est ni oisif ni laborieux, où il n'agit point, où il *tracasse,* et dans l'équipage d'un homme qui a pris médecine. On dépend servilement d'un serrurier et d'un menuisier, selon ses besoins : pour lui, s'il faut limer il a une lime, une scie s'il faut scier, et des tenailles s'il faut arracher.

Imaginez, s'il est possible, quelques outils qu'il n'ait pas, et meilleurs et plus commodes à son gré que ceux mêmes dont les ouvriers se servent : il en a de nouveaux et d'inconnus, qui n'ont point de nom, productions de son esprit, et dont il a presque oublié l'usage. Nul ne se peut comparer à lui pour faire en peu de temps et sans peine un travail fort inutile : il faisait dix pas pour aller de son lit dans sa garde-robe, il n'en fait plus que neuf, par la manière dont il a su tourner sa chambre : combien de pas épargnés dans le cours d'une vie ! Ailleurs l'on tourne la clef, l'on pousse contre, ou l'on tire à soi, et une porte s'ouvre : quelle fatigue ! voilà un mouvement de trop qu'il sait s'épargner ; et comment ? c'est un mystère qu'il ne révèle point : il est à la vérité un grand maître pour le ressort et pour la mécanique, pour celle du moins dont tout le monde se passe. Hermippe tire le jour de son appartement d'ailleurs que de la fenêtre ; il a trouvé le secret de monter et de descendre autrement que par l'escalier, et il cherche celui d'entrer et de sortir plus commodément que par la porte.

LE CHARLATAN

Carro Carri débarque avec une recette qu'il appelle un prompt remède, et qui quelquefois est un poison lent : c'est un bien de famille, mais amélioré en ses mains ; de spécifique qu'il était contre la colique, il guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. Forcez un peu votre mémoire, nommez une maladie, la première qui vous viendra en l'esprit : l'hémorragie, dites-vous ? il la gué-

rit : il ne ressuscite personne, il est vrai ; il ne rend pas la vie aux hommes, mais il les conduit nécessairement jusqu'à la décrépitude ; et ce n'est que par hasard que son père et son aïeul, qui avaient ce secret, sont morts fort jeunes. Les médecins reçoivent pour leurs visites ce qu'on leur donne, quelques-uns se contentent d'un remercîment : Carro Carri est si sûr de son remède et de l'effet qui en doit suivre, qu'il n'hésite pas de s'en faire payer d'avance, et de recevoir avant que de donner : si le mal est incurable, tant mieux, il n'en est que plus digne de son application et de son remède : commencez par lui livrer quelques sacs de mille francs, passez-lui un contrat de constitution, donnez-lui une de vos terres, la plus petite, et ne soyez pas ensuite plus inquiet que lui de votre guérison. L'émulation de cet homme a peuplé le monde de noms en O et en I, noms vénérables qui imposent aux malades et aux maladies. Vos médecins, Fagon[1], et de toutes les facultés, avouez-le, ne guérissent pas toujours, ni sûrement ; ceux au contraire qui ont hérité de leurs pères la médecine pratique, et à qui l'expérience est échue par succession, promettent toujours, et avec serments, qu'on guérira. Qu'il est doux aux hommes de tout espérer d'une maladie mortelle, et de se porter encore passablement bien à l'agonie ! La mort surprend agréablement et sans s'être fait craindre . on la sent plus tôt qu'on n'a songé à s'y préparer et à s'y résoudre. O Fagon Esculape ! faites régner sur toute la terre le quinquina et l'émétique ; conduisez à sa perfection la science des simples qui sont donnés aux hommes pour prolonger leur vie ; observez dans les cures, avec

[1] Fagon, premier médecin du roi.

plus de précision et de sagesse que personne n'a encore fait, le climat, les temps, les symptômes et les complexions; guérissez de la manière seule qu'il convient à chacun d'être guéri; chassez des corps, où rien ne vous est caché de leur économie, les maladies les plus obscures et les plus invétérées; n'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables : laissez à Corinne, à Lesbie, à Canidie, à Trimalcion et à Carpus, la passion ou la fureur des charlatans.

FÉNELON

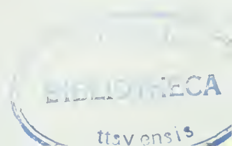
FÉNELON (François de Salignac de la Mothe) naquit au château de Fénelon en Périgord, le 6 août 1651. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de sa plume, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne. Dans quelques-uns de ses discours il égale la sublimité de Bossuet; il est moins vigoureux et moins pressant, mais plus vif, plus brillant, sans être moins pathétique. Son style est coulant, harmonieux; il a la méthode, l'accent et l'âme de la poésie. Ce style n'est pas celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, et qui l'exprime comme il la sent du fond de son âme.

Fénelon mourut en 1715.

LA RELIGION CHRÉTIENNE

Jésus-Christ naît, et la face du monde se renouvelle. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des prophètes n'avaient pu servir de digue contre le torrent de l'idolâtrie et conserver le culte du vrai Dieu chez un seul peuple resserré dans un coin du monde; mais Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous; à Jésus est réservé de posséder toutes les nations en héritage.

Il les possède, vous le voyez. Depuis qu'il a été élevé sur la croix, il a attiré tout à lui. Dès l'origine du christianisme, saint Irénée et Tertullien ont montré que l'Église était déjà plus étendue que cet empire même qui se vantait d'être lui seul tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles du Nord, que le soleil éclaire à



peine, ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes de l'Afrique ont été inondées des torrents de la grâce. Les empereurs mêmes sont devenus les adorateurs d'un nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de l'Église dont ils versaient le sang. Mais la vertu de l'Évangile ne doit pas s'éteindre après ces premiers efforts ; le temps ne peut rien contre elle. Jésus-Christ, qui en est la source, est de tous les temps : il était hier, il est aujourd'hui, et il sera aux siècles des siècles. Aussi vois-je cette fécondité qui se renouvelle toujours ; la vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle.

Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a multipliés et tenus en réserve sous un ciel glacé pour punir Rome païenne et enivrée du sang des martyrs ; il leur lâche la bride, et le monde est inondé. Mais en renversant cet empire, ils se soumettent à celui du Sauveur. Tout ensemble ministres des vengeances et objets des miséricordes, sans le savoir ils sont menés comme par la main au-devant de l'Évangile, et c'est d'eux qu'on peut dire à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas...

Mais que vois-je depuis deux siècles? des régions immenses qui s'ouvrent tout à coup ; un nouveau monde inconnu à l'ancien et plus grand que lui. Gardez-vous de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins : ainsi l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi, plantée dans l'Amérique parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Que reste-t-il? Peuples des extrémités de l'Orient,

votre heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le monde entier, s'arrêta bien en deçà de vous; mais la charité va plus loin que l'orgueil : ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni les distances des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne, où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nuées? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut, et dire : « O Sion, ton Dieu règnera sur toi! » Les voici, ces nouveaux conquérants qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste.

Peuples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre surprise, et qui peut la représenter? Des hommes qui viennent à vous sans être attirés par aucun motif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curiosité; des hommes qui, sans vous avoir jamais vus, sans savoir même où vous êtes, vous aiment tendrement, quittent tout pour vous, et vous cherchent au travers de toutes les mers, avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire part de la vie éternelle qu'ils ont découverte! Nations ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lumière sur vos têtes!

MORT DE BOCCHORIS, ROI D'ÉGYPTE

Je voyais ce roi qui animait les siens par son exemple; il paraissait comme le dieu Mars; des ruisseaux de sang coulaient autour de lui : les roues de son char étaient teintes d'un sang noir, épais et écumant : à peine pouvaient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avait dans ses yeux la fureur et le désespoir; il était comme un beau cheval qui n'a point de bouche; son courage le poussait au hasard, et la sagesse ne modérait point sa valeur : il ne savait ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçaient, ni ménager les gens dont il avait le plus grand besoin. Ce n'est pas qu'il manquât de génie; ses lumières égalaient son courage : mais il n'avait jamais été instruit par la mauvaise fortune; ses maîtres avaient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il était enivré de sa puissance et de son bonheur; il croyait que tout devait céder à ses désirs fougueux; la moindre résistance enflammait sa colère. Alors il ne raisonnait plus : il était comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisait une bête farouche. Sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnaient en un instant; il n'aimait plus que ceux qui flattaient ses passions. Ainsi il prenait toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçait tous les gens de bien à détester sa folle conduite.

Longtemps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine; les rênes lui

échappèrent des mains; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Chypre lui coupa la tête; et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageait dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui semblait vouloir achever des paroles commencées ; cet air superbe et menaçant que la mort même n'avait pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; et si jamais les dieux me faisaient régner, je n'oublierais point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux !

FUNÉRAILLES D'HIPPIAS

Télémaque prit soin lui-même des funérailles d'Hippias. Lui-même il alla retirer son corps sanglant et défiguré de l'endroit où il était caché sous un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : « O grande ombre, tu sais maintenant combien j'ai estimé ta valeur ! Il est vrai que ta fierté m'avait irrité ; mais tes défauts venaient d'une jeunesse ardente ; je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne. Nous eussions dans la suite été sincèrement unis ; j'avais tort de mon côté. O Dieu, pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ? »

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs

odoriférantes, puis on prépara par son ordre un bûcher. Les grands pins, gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre, qui semblaient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres, qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galèse. Là s'élève avec ordre un bûcher, qui ressemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paraître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés; la douleur amère est peinte sur ces visages si farouches, et les larmes coulent abondamment. Puis on voyait venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avait élevé depuis son enfance. Il levait vers le ciel ses mains et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusait toute nourriture; le doux sommeil n'avait pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine : il marchait d'un pas tremblant, suivant la foule et ne sachant où il allait. Nulle parole ne sortait de sa bouche, car son cœur était trop serré; c'était un silence de désespoir et d'abattement, mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, et il s'écria : « O Hippias! Hippias, je ne te verrai plus! Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias, c'est moi qui t'ai donné la mort; c'est moi qui t'ai appris à la mépriser! Je croyais que tes mains fermeraient mes yeux, et que tu recueillerais mon dernier soupir. O dieux cruels, vous prolongez ma

vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus! mais je verrai ta mère qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux; et j'en serai cause! O chère ombre, appelle-moi sur les rives du Styx : la lumière m'est odieuse : c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir! »

Cependant on voyait le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portait dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent. La mort, qui avait éteint ses yeux, n'avait pu effacer toute sa beauté, et les grâces étaient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyait flotter autour de son cou, plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganymède, qui allaient être réduits en cendre. On remarquait dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'était écoulé, et qui l'avait fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque, triste et abattu, suivait de près le corps, et lui jetait des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppaient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. « Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; apaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimais, j'envierais ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes encore, et tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serais heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre, que les champs

Élysées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix ! »

A peine eut-il dit ces paroles, entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissait sur Hippias, dont on racontait les grandes actions; et la douleur de sa mort, rappelant toutes ses bonnes qualités, faisait oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avaient donnés. Mais on était encore plus touché des sentiments tendres de Télémaque. « Est-ce donc là, disait-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi : sans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse, un cœur sensible à l'amitié. »

Le corps était déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or, qu'il couronna de fleurs.

VERTOT

VERTOT-D'AUBŒUF (René-Aubert de), né au château de Bennetot en Normandie, l'an 1655, entra de bonne heure chez les capucins, qu'il abandonna pour les chanoines de Prémontré. Ses ouvrages historiques sont remarquables par l'élégance du style, la rapidité et la chaleur de la narration; mais la vérité n'y est généralement pas respectée. On connait la réponse qu'il fit à ceux qui lui remettaient des mémoires sur le siége de Malte; il refusa les pièces en disant : *Mon siége est fait.* Quelques auteurs prétendent qu'il ne fit cette réponse que pour échapper aux importunités d'un grand nombre de familles, qui voulaient faire figurer leurs ancêtres dans cette histoire. Cependant on aurait tort de chercher dans ses livres autre chose que le talent du récit.

Vertot mourut en 1735.

VÉTURIE ET CORIOLAN

Coriolan, ayant aperçu une longue file de coches et de chariots, les envoya reconnaître. On lui rapporta, peu de temps après, que c'était sa mère, sa femme, et un grand nombre d'autres femmes qui venaient droit au camp. Il fut d'abord surpris que des femmes romaines, élevées dans cette austère retraite qui leur faisait tant d'honneur, eussent pu se résoudre à venir sans escorte dans une armée ennemie, parmi les soldats, où règne ordinairement tant de licence. Il jugea bien, par cette députation d'une espèce si nouvelle, quelles pouvaient être les vues des Romains : il comprit que c'était la dernière ressource que le sénat employait pour le fléchir. Il résolut de les recevoir avec le même respect qu'il avait

rendu aux ministres de la religion, c'est-à-dire d'avoir pour des femmes si respectables tous les égards qui leur étaient dus, et de ne leur accorder, au fond, aucune de leurs demandes. Mais il comptait sur une dureté dont il ne fut point capable ; et il n'eut pas plutôt reconnu sa mère et sa femme à la tête de cette troupe de Romaines, que, saisi et ému par la vue de personnes si chères, il courut avec précipitation les embrasser. Les uns et les autres n'exprimèrent d'abord la joie qu'ils avaient de se revoir que par leurs larmes ; mais après qu'on eut donné quelque temps à ces premiers mouvements de la nature, Véturie voulant entrer en matière, Coriolan, pour ne pas se rendre suspect aux Volsques, fit appeler les principaux officiers de son armée, afin qu'ils fussent témoins de ce qui se passerait dans cette négociation. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que Véturie, prenant la parole pour engager son fils à avoir plus d'égards à la prière qu'elle venait faire, lui dit que toutes ces femmes romaines, qu'il connaissait, et qui étaient des premières familles de la république, n'avaient rien oublié depuis son absence pour la consoler, et Volumnie, sa femme ; que, touchées des malheurs de la guerre, et craignant les suites funestes du siége de Rome, elles venaient lui demander de nouveau la paix ; qu'elle le conjurait, au nom des dieux, de la procurer à sa patrie, et de tourner ailleurs l'effort de ses armes.

Coriolan lui répondit qu'il offenserait ces mêmes dieux, qu'il avait pris à témoin de la foi qu'il avait donnée aux Volsques, s'il lui accordait une demande si injuste ; qu'il était incapable de trahir les intérêts de ceux qui, après lui avoir donné un rang honorable dans leur sénat, venaient encore de lui confier le commandement de leur

armée, qu'il avait trouvé dans Antium plus d'honneurs et de biens qu'il n'en avait perdu à Rome par l'ingratitude de ses concitoyens, et qu'il ne manquerait rien à sa félicité, si elle voulait bien la partager avec lui, s'associer à sa fortune et venir jouir parmi les Volsques des honneurs qu'on rendrait à la mère de leur général.

Les officiers volsques, qui assistaient à cette conférence, témoignèrent par leurs applaudissements combien une pareille réponse leur était agréable; mais Véturie, sans entrer dans une comparaison de Rome avec Antium, qui les aurait peut-être offensés, se contenta de dire à son fils qu'elle n'exigerait jamais rien de lui qui pût intéresser son honneur, mais qu'il pouvait, sans manquer à ce qu'il devait aux Volsques, ménager une paix qui fût également avantageuse aux deux nations. « Et pouvez-vous, mon fils, ajouta-t-elle en élevant la voix, refuser une proposition si équitable, à moins que vous ne vouliez préférer une vengeance cruelle et opiniâtre aux prières et aux larmes de votre mère? Songez que votre réponse va décider de ma gloire et même de ma vie : si je remporte à Rome l'espérance d'une paix prochaine, si je rentre avec les assurances d'une prompte réconciliation, avec quels transports de joie ne serai-je pas reçue par nos concitoyens! Le peu de jours que les dieux me destinent encore à passer sur la terre seront environnés de gloire et d'honneur. Mon bonheur ne finira pas même avec cette vie mortelle : s'il est vrai qu'il y ait différents lieux pour nos âmes après la mort, je n'ai rien à craindre de ces endroits obscurs et ténébreux où sont relégués les méchants; les champs Élysées, ce séjour délicieux destiné pour les gens de bien, ne suffiront pas pour ma récompense. Après avoir sauvé

Rome, cette ville si chère à Jupiter, j'ose espérer une place dans cette région pure et sublime de l'air qu'on dit être habitée par les enfants des dieux. Mais je m'abandonne trop à des idées si flatteuses. Que deviendrai-je si tu persistes dans cette haine implacable dont nous n'avons que trop ressenti les effets? Nos colonies, chassées par tes armes de la plupart des villes qui reconnaissaient l'empire de Rome; les soldats furieux, répandus dans la campagne et portant le fer et le feu de tous côtés, ne devraient-ils pas avoir assouvi ta vengeance? As-tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a vu naître et qui t'a nourri si longtemps? De si loin que tu as pu apercevoir Rome, ne t'est-il pas venu dans l'esprit que tes dieux, ta maison, ta mère, ta femme et tes enfants étaient renfermés dans ses murailles? Crois-tu que, couverte de la honte d'un refus injurieux, j'attende paisiblement que tes armes aient décidé de notre destinée? Une femme romaine sait mourir quand il le faut; et, si je ne puis te fléchir, apprends que j'ai résolu de me donner la mort en ta présence : tu n'iras à Rome qu'en passant sur le corps de celle qui t'a donné la vie; et si un spectacle aussi funeste n'est pas capable d'arrêter ta fureur, songe au moins qu'en voulant mettre Rome aux fers, ta femme et tes enfants ne peuvent éviter la mort ou une prompte servitude. »

Coriolan, agité de diverses passions, paraissait interdit : la haine et le désir de la vengeance balançaient dans son cœur l'impression qu'y faisait, malgré lui, un discours si touchant. Véturie, qui le voyait ébranlé, mais qui craignait que la colère ne l'emportât sur la pitié : « Pourquoi ne me réponds-tu point, mon fils? lui dit-elle. Méconnais-tu ta mère? As-tu déjà oublié

les soins que j'ai pris de ton enfance? Et toi, qui ne fais la guerre que pour te venger de l'ingratitude de tes concitoyens, peux-tu, sans te noircir du même crime que tu veux punir, refuser la première grâce que je t'aie jamais demandée? Si j'exigeais que tu trahisses les Volsques, qui t'ont reçu si généreusement, tu aurais un juste sujet de rejeter une pareille proposition. Mais Véturie est incapable de proposer rien de lâche à son fils, et ta gloire m'est encore plus chère que ma vie. Je demande seulement que tu éloignes les troupes des murailles de Rome : accorde-nous une trêve d'un an, pendant lequel temps on puisse travailler à établir une paix solide. Je t'en conjure, mon fils, par Jupiter, tout bon et tout-puissant, qui préside au Capitole, par les mânes de ton père et de tes ancêtres. Si mes prières et mes larmes ne sont pas capables de te fléchir, vois ta mère à tes pieds qui te demande le salut de ta patrie. » En disant ces mots et fondant en larmes, elle lui embrasse les genoux; sa femme et ses enfants en font autant; et toutes les Romaines qui les accompagnaient demandent grâce par leurs larmes et par leurs cris.

Coriolan, transporté et comme hors de lui de voir Véturie à ses pieds, s'écrie : « Ah! ma mère, que faites-vous? » et en lui serrant tendrement la main, et la relevant : « Rome est sauvée, lui dit-il, mais votre fils est perdu! » prévoyant bien que les Volsques ne lui pardonneraient pas la déférence qu'il allait avoir pour ses prières. Il la prit ensuite en particulier avec sa femme, et il convint avec elles qu'il tâcherait de faire consentir les principaux officiers de son armée à lever le blocus; qu'il emploierait tout son crédit et tous ses soins pour obtenir la paix de la communauté des Volsques, et que

s'il n'y pouvait réussir, et que les succès précédents les rendissent trop opiniâtres, il se démettrait du commandement pour se retirer dans quelque ville neutre; que ses amis pourraient alors négocier son rappel et son retour à Rome. Il se sépara ensuite de sa mère et de sa femme, après les avoir tendrement embrassées, et ne songea plus qu'à procurer la paix à sa patrie.

Il assembla dès le lendemain le conseil de guerre; il y représenta la difficulté de former le siége d'une place où il y avait une armée redoutable pour garnison, et autant de soldats qu'il s'y trouvait d'habitants, et il conclut à se retirer. Personne ne contredit son avis, quoique, après ce qui s'était passé, on ne pût ignorer les motifs de sa retraite. L'armée se mit en marche; et les Volsques, plus touchés de ce respect filial qu'il avait fait paraître pour sa mère que de leurs propres intérêts, se retirèrent chacun dans leurs cantons.

MASSILLON

MASSILLON (Jean-Baptiste), né à Hyères en Provence, en 1663, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire. Ses premiers discours produisirent la plus vive sensation ; Bourdaloue, l'ayant entendu, dit aussitôt ces paroles de saint Jean-Baptiste : *Oportet illum crescere, me autem minui.*

« Massillon a rarement des traits sublimes; mais s'il est au-dessous de sa renommée comme orateur, il est au premier rang comme écrivain, et nul n'a porté le mérite du style à un plus haut degré de perfection. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble sans laquelle il n'y a ni bon goût ni véritable éloquence; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Cette élocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait du jugement, de l'imagination et du goût. Nous devons l'avouer toutefois, Massillon abuse quelquefois de sa facilité pour répéter les mêmes idées. Il est manifeste que ce grand écrivain, trompé par sa fécondité, ne nourrit pas assez de pensées son style admirable. » (MAURY, D'ALEMBERT.)

Massillon mourut en 1742.

TERRIBLE SUPPOSITION

Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle; car vous avez beau vous flatter, vous

mourrez tels que vous êtes aujourd'hui : tous ces désirs de changement qui vous amusent vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles. Tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc, si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à sa droite? Croyez-vous que les choses, du moins, fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande : vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent.

Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or qui sont les fidèles ici rassemblés? Les titres, les dignités, ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se con-

vertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion. Voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée, comme ils en seront retranchés au dernier jour. Paraissez maintenant, justes : où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à droite, démêlez-vous de cette paille destinée au feu... O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

LA MORT

Sur quoi vous rassurez-vous donc? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint; il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez pas vous-même là-dessus; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain. Je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances : hélas! ce qui doit finir, mes frères, doit-il vous paraître long? Regardez derrière vous : où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de la nuit. Vous rêvez que vous avez vécu : voilà tout ce qui vous reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde,

le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tous les siècles qui se sont écoulés jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne. Vous y touchez encore, vous en avez été pour la plupart non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire. Ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de notre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui nous reste à faire? Croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalités que les jours passés! Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant, et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs.

Ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la

vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier. Tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; vos ancêtres vous en frayèrent le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent : la figure du monde passe sans cesse, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même, le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes roule devant ses yeux, et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

MONTESQUIEU

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de la Brède et de) naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Il étudia les lois par ordre de son père, et devint président à mortier au parlement de Bordeaux; mais il ne tarda pas à abandonner cette profession pour se livrer à l'étude et à la philosophie. Après avoir voyagé dans toute l'Europe pour interroger les mœurs et les institutions des peuples, il revint s'enfermer dans son château de la Brède, et écrivit l'*Esprit des lois*. Cet ouvrage, fruit de trente-deux ans de travail, renferme des idées profondes, comme aussi des idées très-superficielles, des pensées neuves, des images frappantes, des saillies d'esprit et de génie. Il est malheureusement déparé par des opinions contraires à la religion chrétienne. Ce défaut est encore plus sensible dans les *Lettres persanes;* mais l'auteur a glorieusement réparé ses erreurs. Il comprit, dit Chateaubriand, que pour élever un monument durable il fallait en creuser les fondements dans un sol moins mouvant que la poussière de ce monde: son génie, qui embrassait tous les temps, s'est appuyé sur la seule religion à qui tous les temps sont promis. Ses considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence sont un monument du grand art de composer et d'écrire. On ne peut trop admirer la riche brièveté de l'ouvrage, et cette concision de génie dans un sujet immense. Montesquieu mourut chrétiennement le 10 février 1755. Peu de temps avant de rendre le dernier soupir, il dit à la duchesse d'Aiguillon, sa nièce: « J'ai toujours respecté la religion; la morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. »

L'ALCHIMISTE

Hier matin, comme j'étais au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement était plus que modeste; sa perruque,

de travers, n'avait pas même été peignée; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir, et il avait renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

« Levez-vous, me dit-il; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré, parler à un notaire chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel de deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre. « Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. » En effet, nous achetâmes non-seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien et ne compta jamais : aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvais sur tout ceci, et quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté, de manière que je ne savais que croire. Mais enfin je rompis le silence, et, le tirant à part, je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela? — Moi, dit-il; venez à ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suivis, nous grimpons à un cinquième étage, et, par une échelle, nous nous guindons à un sixième,

qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. « Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre; j'ai vu que le grand jour était venu qui devait me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? Elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces graines que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoiqu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres cherchent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués que pour sa gloire! »

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital.

PORTRAIT DE CHARLEMAGNE

Charlemagne songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites, et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'État, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il mena continuellement la noblesse d'expédition en expédition; il ne lui laissa pas le temps de former des desseins, et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef : le prince était grand,

l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets, les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout. Les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus. Il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, les difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il mit une règle admirable dans sa dépense; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie; un père de famille pourrait apprendre dans ses lois à gouverner sa maison. On voit dans ses Capitulaires la source pure et sacrée d'où il tira ses richesses. Je ne dirai plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines et les herbes inutiles de ses jardins, et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

VOLTAIRE

VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit de) naquit à Châtenay, près Paris, en 1694. Cet homme, célèbre par ses talents et par les mauvais usages qu'il en a faits, employa toute sa vie à combattre la religion. Il écrivit dans tous les genres; mais, comme il le dit lui-même, la moitié de ses ouvrages n'aurait jamais dû voir le jour. Des critiques judicieux ont observé, dit Chateaubriand, qu'il y a deux hommes dans Voltaire : l'un plein de goût, de savoir, de raison; l'autre qui pèche par les défauts contraires à ces qualités. Il est bien à plaindre d'avoir eu ce double génie qui force à la fois à l'admirer et à le haïr. Il édifie et renverse, il poursuit à travers soixante-dix volumes ce qu'il appelle *l'infâme,* et les morceaux les plus beaux de ses écrits sont inspirés par la religion. Tandis que son imagination vous ravit, il fait luire une fausse raison qui détruit le merveilleux, rapetisse l'âme et borne la vue. Ce qu'on peut dire de lui de plus raisonnable, c'est que son incrédulité l'a empêché d'atteindre à la hauteur où l'appelait la nature, et que ses ouvrages, excepté ses poésies fugitives, sont demeurés au-dessous de son véritable talent, exemple qui doit à jamais effrayer quiconque suit la carrière des lettres. Voltaire n'a flotté parmi tant d'erreurs, tant d'inégalités de style et de jugement, que parce qu'il a manqué du grand contre-poids de la religion; il a prouvé que des mœurs graves et une pensée pieuse sont nécessaires au parfait développement du plus beau génie. Voltaire mourut en 1778.

CHARLES XII A BENDER

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes; une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires : on s'en servit à propos : les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais, les pierres

étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les pierres et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment; le toit, tout embrasé, était près de fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu : trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent; il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation inséparable d'un tel embarras empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle où les Suédois étaient se trouvait remplie d'une fumée affreuse mêlée de tourbillons de feu, qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même; l'autre tombait en dehors éclatant dans les flammes.

Un garde nommé Walberg osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre : « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde nommé Rosen s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierres et était à l'épreuve du feu, qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. « Voilà un vrai Suédois ! » s'écria le roi ; il embrassa ce garde, et le créa

colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois, à l'instant que la porte s'ouvrit, et, dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas; mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée. Le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons et tomba. Vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée pour s'épargner la douleur de la rendre. Les Turcs l'emmenèrent au quartier du bacha; les uns le tenaient sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament et la fureur où un combat si long et si terrible avaient dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité; il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère; il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant : Allah! avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris en même temps et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des suites singulières.

BRIDAINE

BRIDAINE (Jacques) né près d'Uzès, en 1701, prêcha l'Évangile avec succès dans presque toute la France. Son éloquence, dit l'abbé Maury, est pleine de verve, d'images et de mouvement. Nul n'a possédé aussi éminemment que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée. Ses sermons, ordinairement improvisés, n'ont point été recueillis. Un jour qu'il prêchait à Saint-Sulpice, la plus belle compagnie de la capitale vint l'entendre; le saint missionnaire commença par cet exorde sublime, que l'abbé Maury nous a conservé, et que plusieurs critiques lui ont attribué à lui-même.

EXORDE DE BRIDAINE

A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la bouche que pour vous demander grâce en faveur d'un pauvre missionnaire dépourvu de tous les talents que vous exigez quand on vient vous parler de votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un sentiment différent, et, si je me suis humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misérables inquiétudes de la vanité. A Dieu ne plaise qu'un ministre du Ciel pense jamais avoir besoin d'excuses auprès de vous! car, qui que vous soyez, vous n'êtes, comme moi, que des pécheurs. C'est devant votre Dieu et le mien que je me sens pressé, en ce moment, de frapper ma poitrine.

Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans les temples couverts de chaume : j'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés qui manquaient

de pain ; j'ai annoncé aux bons habitants des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion. Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu : j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler.

C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou des pécheurs audacieux et endurcis ; ah ! c'est ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi, dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre mon grand Dieu qui vient vous juger. Je tiens aujourd'hui votre sentence à la main : tremblez donc devant moi, hommes superbes et dédaigneux qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, et par-dessus tout l'éternité : l'éternité ! Voilà les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls.

Et qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va vous émouvoir tandis que son indigne ministre vous parlera ; car j'ai acquis une expérience de ses miséricordes. Alors, pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous jeter entre mes bras en versant des larmes de componction et de repentir, et à force de remords vous me trouverez assez éloquent.

BUFFON

BUFFON (Georges-Louis Leclerc, comte de) naquit à Montbard en Bourgogne, le 7 septembre 1707. Tous ses écrits sont empreints d'une éloquence grave et majestueuse qui s'élève jusqu'à la sublimité des sujets qu'elle embrasse. Malgré les critiques de Voltaire, de Condorcet, etc., Buffon sera toujours considéré comme un des plus grands écrivains du XVIIIe siècle. Personne ne travaillait ses écrits autant que lui, personne n'était aussi difficile pour l'harmonie des périodes et le choix des expressions : il raturait sans cesse, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le terme propre, le tour convenable, et, quoiqu'il y eût peu de flexibilité dans les mouvements de son style, il conserve partout une beauté, une clarté, une élévation admirables. On dit qu'il recopia onze fois ses *Époques de la nature* (ouvrage plein d'erreurs ou plutôt de fictions), en les corrigeant sans cesse. Il récitait à haute voix ses périodes pour juger de leur harmonie. On dit même qu'il ne travaillait qu'après s'être bien vêtu et paré, comme pour se présenter en cérémonie à la postérité. Il ne manquerait rien à Buffon s'il avait autant de sensibilité que d'éloquence. Il surprend par son style; mais rarement il attendrit.

Il mourut chrétiennement en 1785.

ATTACHEMENT DE LA POULE POUR SES POUSSINS

Cette mère, qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte

la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur; elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois; elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions, toutes expressives, et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais, si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur à son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle ne le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur *bonne*, et non pas leur mère; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore

mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner des secours.

L'OISEAU-MOUCHE

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature. Elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre; et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche-asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs. Leur vol est continu, bourdonnant et rapide : on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il vit aux dépens des fleurs sans les fléchir, il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer tous les sucs.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros

qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats; l'impatience paraît être leur âme; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

LA FAUVETTE

Le triste hiver, saisi de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents le son de la joie, et

tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs. Ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes ; les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu ; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes. Leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

LE CHAT

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser; car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent les chats que

pour s'en amuser; l'un est l'usage, l'autre l'abus; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs; ils n'ont que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques; ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle dont tous les sentiments se rapportent à la personne de son maître, le chat paraît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser; et, par cette convenance du naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien, dans lequel tout est sincère.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seraient aussi très-propres à amuser les enfants, si les coups de pattes n'étaient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais inno-

cent, et bientôt il se tourne en malice habituelle; et, comme ils ne peuvent exercer ces talents avec quelque avantage que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent d'eux-mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie... Ils n'ont aucune docilité; ils manquent aussi de la finesse de l'odorat, qui dans le chien sont deux qualités éminentes; aussi ne poursuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus; ils ne les chassent pas, mais ils les attendent, les attaquent par surprise, et, après s'en être joués longtemps, ils les tuent sans aucune nécessité, lors même qu'ils sont le mieux nourris, et qu'ils n'ont aucun besoin de cette proie pour satisfaire leur appétit.

LE PAON

Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné : une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets petillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel;

non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre, pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues dans son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paraître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient : ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes que sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce front radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles couleurs, se flétrissent aussi comme elles et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentait la

honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses tresors et les cache à qui ne sait point les admirer.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Rousseau (Jean-Jacques), né à Genève en 1713, perdit sa mère en naissant. Quelques années plus tard il fut privé de son père par l'exil ; sa jeunesse fut très-agitée. Il fut successivement commis greffier, apprenti graveur, séminariste, maître de musique, et il puisa dans ces différentes conditions une haine profonde contre la société. Tout devoir était pour lui une chaîne pesante ; aussi chercha-t-il à en détruire jusqu'à la simple notion. Sous le rapport moral, Rousseau n'est donc qu'un grand et funeste sophiste : sous le rapport littéraire, c'est un des maîtres en l'art d'écrire. Son style est à la fois plein de pompe, d'entraînement et d'habileté. Même dans ses sophismes, son raisonnement est serré, pressant ; son ironie est mordante, incisive, et, tant est grand le prestige de son langage, il fait passer dans l'esprit de ses lecteurs tous les sentiments qu'il éprouve ou qu'il feint d'éprouver. Il a des tournures de phrase, des apostrophes saisissantes, une éloquence, un choix de termes qui ne laissent point de place à la critique. Heureux cet écrivain s'il eût été religieux! Heureuse la France s'il n'eût jamais existé ! Au reste, il ne s'abusait pas toujours sur le funeste mérite de ses écrits. « Je ne regarde, dit-il, aucun de mes livres sans frémir. Au lieu d'instruire, je corromps; au lieu de nourrir, j'empoisonne, et avec tous mes beaux discours je ne suis qu'un scélérat. »

Jean-Jacques mourut à Ermenonville en 1778, soupçonné d'avoir abrégé ses jours par le poison.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Près de trente ans se sont écoulés depuis ma sortie de Bessey, sans que je m'en sois rappelé le séjour d'une manière agréable par des souvenirs un peu liés ; mais depuis qu'ayant passé l'âge mûr je décline vers la vieillesse, je sens que ces mêmes souvenirs renaissent, tandis que les autres s'effacent et se gravent dans ma mémoire

avec des traits dont le charme et la force augmentent de jour en jour, comme si, sentant déjà la vie qui s'échappe, je cherchais à la ressaisir par les commencements. Les moindres faits de ce temps-là me plaisent par cela seul qu'ils sont de ce temps-là. Je me rappelle toutes les circonstances des lieux, des personnes, des heures. Je vois la servante ou le valet agissant dans la chambre, une hirondelle entrant par la fenêtre, une mouche se poser sur ma main, tandis que je répétais ma leçon; je vois tout l'arrangement de la chambre où nous étions : le cabinet de M. Lambercier à main droite, une estampe représentant tous les papes, un baromètre, un grand calendrier, des framboisiers qui, d'un jardin fort élevé dans lequel la maison s'enfonçait sur le derrière, venaient ombrager la fenêtre, et passaient quelquefois jusqu'en dedans.

Je sais bien que le lecteur n'a pas grand besoin de savoir tout cela; mais j'ai besoin, moi, de le lui dire. Que n'osé-je lui raconter de même toutes les anecdotes de cet heureux âge, qui me font encore tressaillir d'aise quand je me les rappelle! Cinq ou six surtout... Composons. Je vous fais grâce des cinq, mais j'en veux une, une seule; pourvu qu'on me laisse conter le plus longuement qu'il me sera possible pour prolonger mon plaisir.

O vous, lecteur curieux de la grande histoire du noyer de la terrasse, écoutez-en l'horrible tragédie, et vous abstenez de frémir si vous pouvez.

Il y avait hors de la porte de la cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux

pensionnaires en furent les parrains, et tandis qu'on comblait les creux, nous tenions l'arbre, chacun d'une main, avec des chants de triomphe. On fit, pour l'arroser, une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très-naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche, et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.

Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit à dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oubliâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre. La difficulté était d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser des petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine : ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement

au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente, que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordure : tout allait de travers, rien ne nous rebuta. *Omnia vincit labor improbus.* Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit.

Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire-voie qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin; M. Lambercier vint aussi, à son ordinaire, assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très-heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect, la prudence nous abandonna, nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier, et ce fut grand dommage; car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écrie à son tour,

regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête : *Un aqueduc! un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : *Un aqueduc!* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc! un aqueduc!*

On croira que l'aventure finit mal pour les petits architectes. On se trompera : tout fut fini. M. Lambercier ne nous dit pas un mot de reproche, ne nous fit pas plus mauvais visage, et ne nous en parla plus ; nous l'entendîmes même un peu après rire auprès de sa sœur à gorge déployée, car le rire de M. Lambercier s'entendait de loin ; et ce qu'il y eut de plus étonnant encore, c'est que, passé le premier saisissement, nous ne fûmes pas nous-mêmes fort affligés. Nous plantâmes ailleurs un autre arbre, et nous nous rappelions souvent la catastrophe du premier, en répétant entre nous avec emphase : Un aqueduc! un aqueduc!

Jusque-là j'avais eu des accès d'orgueil par intervalle, quand j'étais Aristide ou Brutus. Ce fut ici mon premier mouvement de vanité bien marquée. Avoir pu construire un aqueduc de nos mains, avoir mis une bouture en concurrence avec un grand arbre, me paraissait le suprême de la gloire. A dix ans, j'en jugeais mieux que César à trente.

L'idée de ce noyer et de la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus

agréables projets dans mon voyage de Genève, en 1754, était d'aller à Bessey revoir les monuments des jeux de mon enfance, et surtout le cher noyer, qui devait avoir déjà le tiers d'un siècle. Je fus si continuellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire. Il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi. Cependant je n'en ai pas perdu le désir avec l'espérance, et je suis presque sûr que si jamais, retournant dans ces lieux chéris, je retrouvais mon cher noyer encore en être, je l'arroserais de mes pleurs.

UN RÊVE DE BONHEUR

Si j'étais riche, je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préfèrerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât

toucher. Or cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, des femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à une foule d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout; dans les jardins, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers, une longue procession de gais convives porteraient en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette

familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs.

Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelque bon propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère, et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du Ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chœur au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

L'ÉVANGILE

La Majesté des Écritures m'étonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie! Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage : et, si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale : d'autres, avant lui, l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples.

Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était qu'un juste. Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais, où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente, et qui pleure. Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

PRIÈRE

Les riches et les puissants croient qu'on est misérable et hors du monde, quand on ne vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, vivant loin de la nature, vivent hors du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes; si vous étiez un amas d'or, ou un roi victorieux qui ne

vivra pas demain, ils vous apercevraient et vous attribueraient la puissance de leur donner quelque plaisir : votre nature vaine occuperait leur vanité.

Cependant qui ne vous voit pas n'a rien vu ; qui ne vous goûte pas n'a jamais rien senti. Il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu, égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans toutes ces agitations je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi, etc. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous comme elles m'y ont ramené moi-même! Contre vous, toute puissance est faiblesse ; avec vous, toute faiblesse devient puissance. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents ; à votre voix, le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

DUPATY

Dupaty (Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier), président à mortier au parlement de Bordeaux, naquit à la Rochelle en 1744. Il attaqua la religion dans ses *Lettres sur l'Italie;* malheureux d'avoir ainsi abusé de son talent dans l'art d'écrire contre Celui de qui il le tenait. Son style a de l'éclat, du mouvement, de l'originalité; la plupart de ses pensées sont fines et ingénieuses; mais il tombe trop souvent dans la recherche et le néologisme.

Il mourut en 1788.

LES CASCATELLES DE TIVOLI

Je vous écris dans ce moment devant les Cascatelles, assis depuis une heure sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante. On passe sous les arbres les plus riants, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; on entend dans les bois voisins les concerts de mille oiseaux; les chevaux descendent des montagnes, des troupeaux paissent sur leurs sommets et les blanchissent; le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta et celui de la Sibylle se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes! Mais on voudrait pouvoir les repousser en arrière; car elles penchent trop sur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes

ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes font un effet pittoresque !

Enfin on arrive vis-à-vis des Cascatelles.

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville ! cette ville, à son tour, couronne bien ce coteau ! Comme ce coteau descend doucement, chargé de moissons de toute espèce ! Là un champ de blé, plus loin un verger, plus loin les treilles couvertes de vignes. Tout d'un coup, du milieu de toutes ces riantes verdures, un fleuve impétueux s'élance et se divise en cinq fleuves qui, par cinq routes différentes, ou jaillissent, ou coulent, ou se précipitent : ils rencontrent en bas d'autres flots qui de tous côtés accourent et viennent se réunir avec eux sur un tapis d'émeraudes.

C'est sans doute ici que Properce venait rêver, venait composer ses vers.

Sans doute il aimait à voir cette scène, à promener ses regards sur ces ondes qui s'élancent en gerbes, sur ces flots qui coulent en flots d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur ces mousses nourries d'une poussière humide, sur ce peuple d'arbustes qui tremblent sans cesse du mouvement des flots qui se précipitent alentour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêmes cascades, et enchanté de cette même scène, que ta muse a célébré en de si beaux vers les délices de Tivoli ?

Et toi, Zénobie, et toi, Lesbie, n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zénobie, ta couronne, et toi, Lesbie, ton moineau ?

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude! et en même temps quel beau jour! Un beau jour est une fête que le Ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfants..., tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment! Ils seraient heureux, j'en suis sûr!

Il serait bien impossible à Fanny, à Adèle, à Adrien, à Éléonore, de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu cascade, adieu rochers pendants, adieu fleurs sauvages, adieu arbustes, adieu mousses! en vain voulez-vous me retenir; je suis un étranger, je n'habite point votre belle Italie, je ne vous reverrai jamais; mais peut-être mes enfants, quelques-uns du moins de mes enfants, viendront vous visiter un jour. Soyez-leur aussi charmants que vous l'avez été à leur père.

Mes enfants, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier sous lequel je suis assis; c'est celui qui s'avance le plus près du précipice; il est vis-à-vis d'un rocher : c'est sous cet arbre, mes enfants, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes; c'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois tous mes sens, c'est tout ce que je vois, j'entends, je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monuments tant vantés. Car vous, vous êtes la nature, et eux, ils ne sont que l'art.

FLORIAN

FLORIAN (Jean-Pierre Claris de), membre de l'Académie française, naquit le 6 mars 1755, au château de Florian, dans les Cévennes. Il a composé un grand nombre d'ouvrages qui se distinguent sinon par l'élévation du talent, du moins par la grâce et la délicatesse des pensées. On relira toujours avec plaisir ses *Fables,* qui lui assurent jusqu'à présent le premier rang après la Fontaine.

Florian mourut à Sceaux en 1794.

COMBAT DU TAUREAU

Au milieu du champ est un vaste cirque environné de nombreux gradins; c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des lances aiguës. L'alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglants; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres,

témoigne par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre, le taureau s'élance au milieu du cirque ; mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé ; ses naseaux fument, ses regards brûlants errent sur les amphithéâtres, il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë, qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrants dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissements, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglants, les flots d'écume rougie, et tombe enfin, épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

GUILLAUME TELL

Guillaume Tell a été condamné par le tyran Gessler à abattre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils.

Il regarde son fils, s'arrête, lève les yeux vers le ciel, jette son arc et sa flèche, et demande à parler à Gemmi.

Quatre soldats le mènent vers lui : « Mon fils, dit-il, j'ai besoin de venir t'embrasser encore, de te répéter ce que je t'ai dit. Sois immobile, mon fils ; pose un genou en terre, tu seras plus sûr, ce me semble, de ne point faire de mouvement : tu prieras Dieu, mon fils, de protéger ton malheureux père. Ah ! ne le prie que pour toi ; que mon idée ne vienne pas t'attendrir, affaiblir peut-être ce mâle courage que j'admire sans l'imiter. O mon enfant ! oui, je ne puis me montrer aussi grand que toi ; soutiens, soutiens cette fermeté dont je voudrais te donner l'exemple. Oui, demeure ainsi, mon enfant, te voilà comme je te veux... comme je te veux, malheureux que je suis ! et vous le souffrez, ô mon Dieu !... Écoute, détourne la tête... Tu ne sais pas, tu ne peux pas prévoir l'effet que produira sur toi cette pointe, ce fer brillant dirigé contre ton front. Détourne la tête, mon fils, et ne me regarde pas. — Non, non, lui répond l'enfant, ne craignez rien, je veux vous regarder, je ne verrai point la flèche, je ne verrai que mon père. — Ah ! mon cher fils, s'écrie Tell, ne me parle pas ; ta voix, ton accent m'ôterait ma force. Taistoi, prie Dieu, ne remue pas. »

Guillaume l'embrasse en disant ces mots, veut le quitter, l'embrasse encore, repète ses dernières paroles, pose la pomme sur sa tête, et, se retournant brusquement, regagne sa place à pas précipités.

Là il reprend son arc, sa flèche, reporte ses yeux vers ce but si cher, essaie deux fois de lever son arc, et deux fois ses mains paternelles le laissent tomber. Enfin, rappelant toute son adresse, toute sa force, tout son courage, il essuie les larmes qui viennent obscurcir sa vue, il invoque le Tout-Puissant, qui, du haut du

ciel, veille sur les pères; et, roidissant son bras qui tremble, il force, accoutume son œil à ne regarder que la pomme. Profitant de ce seul instant, aussi rapide que la pensée, où il parvient à oublier son fils, il vise, tire, lance son trait, et la pomme emportée vole avec lui.

BARTHÉLEMY

Barthélemy (Jean-Jacques) naquit à Cassis, en Provence, le 20 janvier 1716. Il porta le titre et le costume d'abbé; mais il n'entra jamais dans les ordres. Le *Voyage du jeune Anacharsis*, dont il composa une partie à Saint-Côme, près Tours, lui acquit une grande célébrité. Cet ouvrage, plein d'érudition et de recherches, lui coûta trente années de travail; le style en est pur et élégant; malheureusement il est entaché de quelques erreurs philosophiques, comme presque toutes les productions de ce siècle. Le *Voyage d'Anacharsis*, dit M. Charpentier, est une véritable œuvre de marqueterie, dans laquelle l'écrivain n'a rien mis qui lui appartienne en propre. Toutes les pensées, tous les faits, tous les mots même sont empruntés à des auteurs anciens, et c'est là ce qui fait le principal mérite du livre; car ce livre, c'est l'antiquité dévoilée par elle-même. Tous ces larcins si légitimes sont liés, coordonnés, tissés ensemble par un homme qui avait, pour ainsi dire, passé toute sa vie avec ceux qui lui fournissaient tout le fil de sa trame; aussi forment-ils un tout indivisible et parfaitement régulier.

Barthélemy mourut en 1795.

L'ORAGE

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres : le soleil commençait à pâlir ; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt

nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de feu et de ténèbres suspendue sur nos têtes ; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre ; les vents déchaînés fondre sur la mer et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes, et de tous ces bruits réunis il se formait un bruit épouvantable, qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain ; le soleil brilla d'une clarté plus pure, et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

LE PRINTEMPS DU CLIMAT DE LA GRÈCE

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour : on y jouit des biens qu'il amène et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières, ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule : c'est une lumière pure, inaltérable, qui repose doucement sur tous les objets ; c'est la lumière dont les dieux sont couronnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horizon, les arbres agitent leurs feuilles naissantes ; les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette, du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelants, et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer

sur le gazon des danses légères; mais bientôt elle se hâte d'éclore, et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avait précédée; il semble qu'un nouveau soleil se lève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'Orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature; à chaque instant le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillants! ô nuits délicieuses! quelle émotion excitait dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens! O dieu des plaisirs! ô printemps! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire : vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devaient les embellir; vous paraissiez dans les vallées, elles se changaient en prairies riantes; vous paraissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhalaient mille parfums; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Tout renaissait pour s'embellir, tout s'embellissait pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces moments fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitait, surpris et satisfait de son existence, semblait n'avoir un esprit que pour connaître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

MORT D'ÉPAMINONDAS

Les deux armées furent bientôt en présence près de la ville de Mantinée. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de vingt mille hommes de pied et de

près de deux mille chevaux; celle de la ligue thébaine, de trente mille hommes d'infanterie, et d'environ trois mille de cavalerie. Jamais Épaminondas n'avait déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit dans son ordre de bataille les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot, dont le fer lui resta dans la poitrine. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons, ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente. On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part

et d'autre on sonna la retraite, et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille. Épaminondas respirait encore. Ses amis et ses officiers fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi, on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille : on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. « Voilà qui est bien, répondit-il ; j'ai assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantur et Iollidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de faire la paix. » Alors il ordonna d'arracher le fer ; et l'un de ses amis s'étant écrié, dans l'égarement de sa douleur : « Vous mourez, Épaminondas ! si du moins vous laissiez des enfants ! — Je laisse, répondit-il en expirant, deux filles immortelles : la victoire de Leuctres, et celle de Mantinée. »

COMBAT DES THERMOPYLES

Pendant la nuit, Léonidas avait été instruit du projet des Perses par des transfuges échappés du camp de Xerxès ; et le lendemain matin il le fut de leurs succès par des sentinelles accourues du haut de la montagne. A cette terrible nouvelle, les chefs des Grecs s'assemblèrent. Comme les uns étaient d'avis de s'éloigner des Thermopyles, les autres d'y rester, Léonidas les conjura de se réserver pour des temps plus heureux, et déclara que, quant à lui et à ses compagnons, il ne leur était pas permis de quitter un poste que Sparte leur avait confié.

Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneraient point les Spartiates; les quatre cents Thébains, soit de gré, soit de force, prirent le même parti. Le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé. Cependant ce prince se disposait à la plus hardie des entreprises. « Ce n'est point ici, dit-il à ses compagnons, que nous devons combattre; il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler, ou périr au milieu de son camp. » Les soldats ne répondirent que par un cri de joie, il leur fait prendre un repas frugal, en ajoutant : « Nous en prendrons bientôt un autre chez Pluton. » Toutes ses paroles laissaient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étaient unis par le sang et par l'amitié : il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone, *Nous ne sommes pas ici*, disent-ils, *pour porter des ordres, mais pour combattre,* et, sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avait assignés. Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès, qui avait déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent se reproduit à chaque pas, à chaque instant avec des circonstances effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites, que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses, ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas, où diriger leurs coups, se jetaient au hasard dans la mêlée, et pé-

rissaient par les mains les uns des autres, lorsque les premiers rayons du soleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils se forment aussitôt et attaquent les Grecs de toutes parts; Léonidas tombe sous une grêle de traits. L'honneur d'enlever son corps engage un combat terrible entre ses compagnons et les troupes les plus aguerries de l'armée persane. Deux frères de Xerxès, quantité de Perses, plusieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin, les Grecs, quoique épuisés et affaiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repoussent quatre fois l'ennemi dans leur retraite, et, après avoir gagné le défilé, franchissent le retranchement, et vont se placer sur la petite colline qui est auprès d'Anthéla : ils s'y défendirent encore quelques moments, et contre les troupes qui les suivaient et contre celles qu'Hydarnès amenait de l'autre côté du détroit...

Avant que l'action fût terminée, quelques Thébains, à ce qu'on prétend, se rendirent aux Perses. Les Thespiens partagèrent les exploits et la destinée des Spartiates, et cependant la gloire des Spartiates a presque éclipsé celle des Thespiens. Parmi les causes qui ont influé sur l'opinion publique, on doit observer que la résolution de périr aux Thermopyles fut dans les premiers un projet conçu, arrêté et suivi avec autant de sang-froid que de constance, au lieu que, dans les seconds, ce ne fut qu'une saillie de bravoure et de vertu, excitée par l'exemple. Les Thespiens ne s'élevèrent au-dessus des autres hommes que parce que les Spartiates s'étaient élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ses guerriers; tout ce qui les concerne inspire de l'intérêt. Pendant qu'ils étaient aux Thermopyles, un Trachinien, voulant

leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur disait que le nombre de leurs traits suffirait pour obscurcir le soleil. *Tant mieux,* répondit le Spartiate Diénécès, *nous combattrons à l'ombre.* Un autre, envoyé par Léonidas à Lacédémone, était détenu au bourg d'Alpenus par une fluxion sur les yeux; on vint lui dire que le détachement d'Hydarnès était descendu de la montagne et pénétrait dans le défilé; il prend aussitôt ses armes, ordonne à son esclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au hasard, et reçoit la mort qu'il en attendait.

Deux autres, également absents par l'ordre du général, furent soupçonnés à leur retour de n'avoir pas fait tous leurs efforts pour se trouver au combat. Ce doute les couvrit d'infamie. L'un s'arracha la vie; l'autre n'eut d'autre ressource que de la perdre quelque temps après, à la bataille de Platée.

Le dévouement de Léonidas et de ses compagnons produisit plus d'effet que la victoire la plus brillante. Il apprit aux Grecs le secret de leur force, aux Perses celui de leur faiblesse. Xerxès, effrayé d'avoir une si grande quantité d'hommes et si peu de soldats, ne le fut pas moins d'apprendre que la Grèce renfermait dans son sein une multitude de défenseurs aussi intrépides que les Thespiens, et huit mille Spartiates semblables à ceux qui venaient de périr. D'un autre côté, l'étonnement dont ces derniers remplirent les Grecs se changea bientôt en un désir violent de les imiter. L'ambition de la gloire, l'amour de la patrie, toutes les vertus furent portées au plus haut degré, et les âmes à une élévation jusqu'alors inconnue; c'est là le temps des grandes choses, et ce n'est pas celui qu'il faut choisir pour donner des fers à des peuples animés par de si nobles sentiments.

MARMONTEL

MARMONTEL (Jean-François) naquit à Bort, dans le Limousin, l'an 1723. Il fut en quelque sorte élevé dans le sein de l'Église. Des religieuses lui apprirent à lire ; un prêtre lui donna gratuitement des leçons de latin, et il acheva son éducation chez les jésuites. Ses liaisons avec les philosophes, et surtout avec Voltaire, ne tardèrent pas à étouffer dans son cœur la bonne semence qui y avait été jetée, et presque tous ses ouvrages, les *Incas* et *Bélisaire* surtout, renferment des opinions hostiles à la religion. La vertu n'est pas plus respectée dans ses *Contes moraux*, qui n'ont de *moral* que le nom. Son style est en général pur et élégant, quoique souvent maniéré et plein de recherche. Marmontel s'est essayé de bonne heure dans la poésie, mais avec peu de succès. On connaît ce mot de la Harpe : *Son oreille s'était brouillée avec l'harmonie.* Vers la fin de sa vie il rétracta ses erreurs, fit l'éloge de la religion, et prit la défense des prêtres au conseil des Anciens.

Il mourut d'apoplexie en 1799.

L'ORAGE ET LA CAVERNE DES SERPENTS

Alonzo voyant ses deux guides interdits et troublés se parler l'un à l'autre avec des mouvements d'effroi, leur en demanda la cause. « Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel ? il va grossir et former un affreux orage. » En effet, peu d'instants après, ce point nébuleux s'étendit, et le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage et attache au bord opposé un long tissu de liane, grâce auquel Alonzo, suspendu dans une

corbeille d'osier, passe rapidement; l'autre Indien le suit, et dans le même instant un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflements. Une épaisse nuit enveloppe le ciel et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux, épouvantés, s'élançaient des bois dans la plaine; et, à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissant voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblants qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité, et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent qui se précipite en bondissant la déracine et l'entraîne, et le sauvage qui l'embrasse roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu dont le sommet touche à la nue descend sur l'arbre et le consume avec le malheureux qui s'y était réfugié.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux; il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des moments d'ef-

froi où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive en rampant au bas d'une roche escarpée; et à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre, et là, rendant grâces au Ciel, il tombe dans l'accablement. L'orage enfin s'apaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus alentour, et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et, entrelacés l'un à l'autre, ils forment dans leurs mouvements ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons, qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint; il les entend, il croit les voir rampant autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti ; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent, il se soulève avec lenteur, se courbe, et, les mains appuyées sur ses genoux tremblants, il sort de la caverne aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril l'en préserva, car les serpents en avaient eu autant de frayeur que lui-même, et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisants.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts qui la veille s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre ; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Des collines qu'Alonzo avait vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gaïac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rocher détachées marquaient la trace des torrents ; leur lit profond était bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore recommençait à jouir de la vie ; les oiseaux, les bêtes

sauvages avaient oublié leur effroi ; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte et par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix, à grands cris, les appelle ; ses yeux les cherchent vainement ; il ne les revoit plus, et les échos seuls lui répondent. « Hélas ! s'écriait-il, mes guides, mes amis, c'en est donc fait ! ils ont péri sans doute. Et moi, que vais-je devenir ? » Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avaient pris, et dont il sentait le besoin par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut : les mangles, les bananes, l'oca, furent ses aliments.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, il cherchait des lieux habités ; il n'en voyait aucun indice, son courage était épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance et la joie se raniment en lui ; l'obscurité de cette route, où les rochers suspendus sur sa tête laissent à peine un étroit passage à la lumière, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui semblait l'attirer vers un lieu où il espérait de trouver ses semblables, précipitait ses pas et le rendait insensible à la fatigue et au danger. Il sort enfin de ce sentier profond, et il découvre une campagne semée çà et là de cabanes et de troupeaux. Il respire, et tendant les mains au ciel il lui rend grâces.

A peine a-t-il paru, que des sauvages l'environnent

avec des cris et des transports qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche et leur tend les bras. Il ne voit pas sur leur visage la simple et naïve douceur des peuples de Tumbès; leur sourire même est cruel; leur regard lui paraît moins curieux qu'avide, et leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je suis un étranger, mais un étranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit. » Comme il disait ces mots, il se voit chargé de liens; les cris d'allégresse redoublent, et il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfants. Elles entourent le poteau où Molina est attaché, et on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il était tombé chez un peuple d'anthropophages. En lui liant les mains on l'avait dépouillé, triste présage de son sort! Il entendait les sauvages répandus dans le hameau s'inviter l'un l'autre à la fête; et les chansons des femmes qui se réjouissaient et dansaient autour de lui, ne lui déguisaient pas ce qui allait se passer. « Enfants, disaient-elles, chantez; vos pères sont tombés sur une bonne proie. Chantez, vous serez du festin. »

Tandis qu'elles s'applaudissaient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardait de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle-même, il rassemble le peu de forces que lui laissait la peur dont il était saisi, et s'adressant à ces femmes sauvages : « Lorsque vos enfants, leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, et que leur père les caresse et vous sourit avec amour, combien ne serait pas cruel celui qui viendrait dans vos bras déchirer le fils et le père comme vous m'allez déchirer! La nature

vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages, vous pouvez leur livrer la guerre et vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un homme innocent et paisible qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans ses flancs et nourri de son lait. Si elle était ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer par vos entrailles d'épargner son malheureux fils. Résisteriez-vous à ses pleurs, et laisseriez-vous égorger un fils dans les bras de sa mère? La vie est pour moi peu de chose; mais ce qui me touche bien plus, c'est le péril qui vous menace et le soin de votre défense contre une puissance terrible qui va venir vous attaquer. Je le savais; j'allais pour vous implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous je me suis exposé, dans ce pénible et long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfants, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frère? »

Dans ce moment les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent aiguiser, ils se jetaient sur la victime, impatients de lui ouvrir les veines et d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçants, et tendant la main aux sauvages : « Arrêtez, épargnez ce malheureux jeune homme! c'est votre ami, c'est votre frère. Il vous aime, il veut vous défendre d'un ennemi cruel qui vient vous attaquer. Il allait implorer pour vous le secours du roi des montagnes. Laissez-le vivre, il ne vit plus que pour nous. » Ces cris, cet étrange langage, étonnèrent les Indiens. Mais leur instinct cruel les poussait. Ils dévoraient

des yeux Alonzo, et tâchaient de se dégager des bras de leurs compagnes pour se jeter sur lui. « Non, tigres, non, s'écrièrent-elles, vous ne boirez pas son sang, ou vous boirez aussi le nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent; ils se regardent entre eux immobiles d'étonnement. « Dans quel délire, disaient-ils, ce captif a plongé nos femmes! Êtes-vous insensées? et ne voyez-vous pas que pour s'échapper il vous flatte? Éloignez-vous, et nous laissez dévorer en paix notre proie. — Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de massacrer vos enfants, de les déchirer à vos yeux, et de les dévorer nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfants par les cheveux, et d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçaient des dents et rugissaient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez. » Et ils dégagèrent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantements; mais du moins apprends-nous quels ennemis nous menacent.

— Un peuple cruel et terrible, leur répondit Alonzo.

— Et tu allais, disent nos femmes, demander au roi des montagnes de venir à notre secours?

— Oui, c'est dans ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes guides.

— Nous t'en donnerons un qui te conduira jusqu'au fleuve, au bord duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin. »

A ce festin, où des béliers sanglants étaient déchirés, dévorés, comme lui-même devait l'être, Alonzo frissonnait d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au cacique s'il ne sentait pas la nature se soulever lors-

qu'il mangeait de la chair, ou qu'il buvait le sang des hommes. « Par le lion! dit le sauvage, un inconnu pour moi n'est qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer je le tue; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là que de juste, et je ne fais tort qu'aux vautours. »

Après le festin, le cacique invitait Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule et lui dirent : « Va-t'en, ils sont assouvis, ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent et que la faim les presse. Nous les connaissons. Fuis; tu serais dévoré. » Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide.

LE VOLCAN DE QUITO

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein des sables que roulent ses flots, des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses dont le pied n'a jamais trempé dans l'Océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants et liquides, des flots de cendre et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient au fond de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache! Les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exha-

laisons du feu qui la dévore. Sa richesse, en croissant, présage sa ruine; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs : tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par ses fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le peuple indien, répandu dans la campagne, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leurs palais, étaient occupées, les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlants qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle de voir des rivières de feu bondir à flots étincelants, à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond !

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur, se répandent en un instant. Le laboureur regarde, et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottant sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du temple; les autres, consternés,

embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges, éperdues, sortent de leurs palais, dont les toits menacent de fondre sur leurs têtes; et, courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ

La nuit approche, l'instant arrive : Lausus se présente, il se nomme du nom de l'esclave; les verrous des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre : à la faible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur; il s'avance, il écoute; les accents d'une voix gémissante frappent son oreille, il reconnaît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de sa prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage et le feu du désespoir dans les yeux. « Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave; remporte ces secours odieux; laisse-moi mourir. Hélas! ajouta-t-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots; hélas! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O dieux! sait-il l'état où il a réduit son ami? — Oui! s'écrie Lausus en se précipitant dans son sein; oui, mon cher Phanor, il le sait, et il le partage. — Que vois-je? dit Phanor transporté : ah! Lausus, ah! mon prince! » A ces mots, tous deux perdent l'usage des sens, leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent; longtemps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison; la douleur étouffe leurs voix; et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement et en se baignant de

leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : « Ne perdons point de temps, dit-il à son ami, prends ces vêtements, sors de ces lieux et m'y laisse.

— Moi ! grands dieux ! je serais assez lâche ! ah ! Lausus, l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le proposer ? — Je te connais, dit le prince ; mais tu dois me connaître ; l'arrêt est prononcé, et ton supplice est prêt ; il faut mourir, ou prendre la fuite. — Prendre la fuite ! — Écoute-moi : mon père est violent, mais il est sensible ; la nature a des droits sur son cœur ; si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, et son bras, levé sur son fils, sera facile à désarmer. — Il frapperait, s'écria Phanor, et votre mort serait mon crime : non, je ne puis vous abandonner. — Eh bien ! reprit Lausus, demeure ; mais en mourant tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père ; il aurait beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui après son crime est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. » En vain Phanor voulut insister : « N'en parlons plus, interrompit le prince, tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages ; je te réponds de mon salut si tu prends la fuite ; je jure ma mort si tu veux périr. Choisis ; les moments nous sont chers. »

Phanor connaissait trop bien son ami pour prétendre ébranler sa résolution. « Je consens, dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen qui nous reste ; mais vivez si vous

voulez que je vive. Votre échafaud serait le mien. — Je m'y attends bien, dit Lausus, et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. » A ces mots ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venait de quitter.

Mais déjà le jour destiné au supplice arrive. Le peuple en foule est assemblé ; les jeux commencent ; je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance : d'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes : le peuple, effrayé, désire et craint de voir paraître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre ; la terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. A demi nu, les cheveux épars, un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle ; c'est son fils qu'il va livrer à la mort, et ses entrailles ne sont point émues. Le ressentiment de l'injure et la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus, impatient, irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui : le lion s'élance, Lau-

sus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule, ses cris perçants font retentir l'amphithéâtre : « Arrête, Mézence ; sauve ton fils ; c'est lui, c'est Lausus qui combat. » Mézence regarde et reconnaît Phanor, qui se précipite vers lui. « O dieux ! que vois-je ! Peuple, secourez-moi ; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort... » Mézence ne voit que son fils dans un danger inévitable. Mille bras s'arment en vain pour sa défense ; le monstre le poursuit et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable, ô bonheur inespéré ! Lausus, en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même d'un coup mortel, et le fer dont sa main est armée sort fumant du cœur du lion. Il tombe et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe, et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence que par des cris d'admiration et de joie... Lausus vient se jeter aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre son cher et fidèle Phanor. « C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor était le mien, c'était à moi de l'expier. Je l'ai forcé de me céder sa place, j'allais mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie, et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains ; frappez, nous périrons ensemble, et nos cœurs en ont fait le serment. »

La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épreuve.

Le cri de la nature et la voix du remords font taire dans son cœur le désir de la vengeance. Il demeure longtemps immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'environnent des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran; Lausus, Phanor, un peuple immense, attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin malgré lui sous la vertu dont l'ascendant l'accable; et, passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils : « Oui, lui dit-il, je te pardonne, et je pardonne à ton ami; vivez, aimez-vous l'un l'autre. »

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri), né au Havre en 1737, étudia chez les jésuites de Caen, et voulut se faire missionnaire. Bientôt il abandonna cette première résolution et fit de longs voyages, qui développèrent son goût pour l'étude de la nature. Bernardin de Saint-Pierre a été comparé comme écrivain à Fénelon. Ses écrits, en effet, annoncent un caractère tendre et affectueux; l'élégance et l'harmonie du style ne laissent rien à désirer; mais la doctrine est loin d'être aussi pure. La religion est attaquée en plusieurs endroits; un certain esprit de mollesse et de sensualité règne partout, et rend dangereuse la lecture de ses ouvrages.

Bernardin de Saint-Pierre mourut en 1814.

LES FORÊTS AGITÉES PAR LES VENTS

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur les bords d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement : le chêne au tronc roide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le

sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément devant son voisin comme devant son supérieur ; l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami ; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre, comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts, ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants au Seigneur. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits. Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords ; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle se lève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les champs qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me

semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux. Ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisibles solitudes, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui veulent se reposer sous vos ombrages.

COULEURS DANS LES NUAGES DES TROPIQUES

J'ai aperçu dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de rousses, de grises, de livides, de couleur marron, et de celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes, qu'on n'en verra jamais de pareilles dans aucun palais, quand on y rassemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-est ou du sud-est, qui y soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie, puis les chassent à l'occident, en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour; ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés, et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes, et les entassent les uns sur les autres comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de

rochers; ensuite, vers le soir, ils calmissent un peu, comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par tous ces losanges une multitude de rayons lumineux qui font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont coloriés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres, qui devraient être dans l'ombre, sont teints d'un superbe nacarat. Quatre à cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'argent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit au milieu de leurs croupes redoublées une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelques nuances de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent dans leurs divers contours des teintes inimitables de blanc, qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent, sans se confondre, sur d'autres ombres. Vous voyez çà et là sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici ce sont de sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là ce sont de longues grèves sablées d'or, qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceaux, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du

navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à l'heure de la prière, et semble les inviter à élever leur cœur comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré, et ce qui était coloré est dans l'ombre : les formes en sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantées de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthyste, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre, ni aucune langue exprimer.

BARDUS

Un jour, un grand nombre de guerriers qui remontaient la Seine en canots d'écorce d'orme débarquèrent sur son rivage septentrional, tout vis-à-vis de Lutétia. Ils avaient à leur tête le tarle Carnut, troisième fils de Tendal, prince du Nord. Carnut venait de ravager toutes les côtes de la mer Hyperborée, où il avait jeté l'épouvante et la désolation. Il était favorisé, en secret, dans les Gaules par les druides, qui, comme tous les hommes faibles, inclinent toujours pour ceux qui se rendent redoutables. Dès que Carnut eut mis pied à terre, il vint trouver le roi Bardus, et lui dit : « Combattons toi et moi à la tête de nos guerriers : le plus faible obéira au plus fort; car la première loi de la nature est que tout cède à la force. » Le roi Bardus lui répondit : « O Carnut! s'il ne s'agissait que d'exposer ma vie pour défendre mon peuple, je le ferais très-volontiers; mais je n'expo-

serais pas la vie de mon peuple, quand il s'agirait de sauver la mienne. C'est la bonté, et non la force, qui doit choisir les rois. La bonté seule gouverne le monde, et elle emploie, pour le gouverner, l'intelligence et la force, qui lui sont subordonnées, comme toutes les puissances de l'univers. Vaillant fils de Tendal, puisque tu veux gouverner les hommes, voyons qui de toi ou de moi est le plus capable de leur faire du bien. Voilà de pauvres Gaulois tout nus. Sans reproche, je les ai plusieurs fois vêtus et nourris, en me refusant à moi-même des habits et des aliments. Voyons si tu sauras pourvoir à leurs besoins. »

Carnut accepta le défi. C'était en automne. Il fut à la chasse avec ses guerriers; il tua beaucoup de chevreuils, de cerfs, de sangliers et d'élans. Il donna ensuite, avec la chair de ces animaux, un grand festin à tout le peuple de Lutétia, et vêtit de leurs peaux ceux des habitants qui étaient nus. Le roi Bardus lui dit : « Fils de Tendal, tu es un grand chasseur : tu nourriras le peuple de la chasse; mais au printemps et en été il mourra de faim. Pour moi, avec mes blés, la laine de mes brebis et le lait de mes troupeaux, je puis l'entretenir toute l'année. »

Carnut ne répondit rien; mais il resta campé avec ses guerriers sur le bord du fleuve, sans vouloir se retirer.

Bardus, voyant son obstination, fut le trouver à son tour, et proposa un autre défi. « La valeur, lui dit-il, convient à un chef de guerre; mais la patience est encore plus nécessaire aux rois. Puisque tu veux régner, voyons qui de nous deux portera plus longtemps cette longue solive. » C'était le tronc d'un chêne de trente ans. Carnut le prit sur son dos; mais, impatient, il le jeta promptement par terre. Bardus le chargea sur ses épaules, et le

porta, sans remuer, jusqu'après le coucher du soleil, et bien avant dans la nuit.

Cependant Carnut et ses guerriers ne s'en allaient point. Ils passèrent ainsi tout l'hiver, occupés de chasse. Le printemps venu, ils menaçaient de détruire une ville naissante qui refusait de leur obéir, et ils étaient d'autant plus à craindre qu'ils manquaient alors de nourriture. Bardus ne savait comment s'en défaire; car ils étaient les plus forts. En vain il consultait les plus anciens de son peuple, personne ne pouvait lui donner de conseils. Enfin il exposa son embarras à sa mère, Lutétia, qui était fort âgée, mais qui avait un grand sens.

Lutétia lui dit : « Mon fils, vous savez quantité d'histoires anciennes et curieuses que je vous ai apprises dès votre enfance; vous excellez à les chanter : défiez le fils de Tendal aux chansons. »

Bardus fut trouver Carnut et lui dit : « Fils de Tendal, il ne suffit pas à un roi de nourrir ses sujets et d'être ferme et constant dans les travaux; il doit savoir bannir de leur pensée les opinions qui les rendent malheureux, car ce sont les opinions qui font agir les hommes et qui les rendent bons ou méchants. Voyons qui de toi ou de moi règnera sur leurs esprits. Ce ne fut point par des combats qu'Hercule se fit suivre dans les Gaules, mais par des chants divins qui, sortant de sa bouche comme des chaînes d'or, enchaînaient les oreilles de ceux qui l'écoutaient et les forçaient à le suivre. »

Carnut accepta avec joie ce troisième défi. Il chanta les combats des dieux du Nord sur les glaces, les tempêtes de Niorder sur les mers, les ruses de Vidar dans les airs, les ravages de Thor sur la terre, et l'empire de Hoder dans les enfers. Il y joignit le récit de ses propres

victoires; et ses chants firent passer une grande fureur dans le cœur de ses guerriers, qui paraissaient prêts à tout détruire.

Pour le roi Bardus, voici ce qu'il chanta :

« Je chante l'aube du matin; les premiers rayons de l'aurore, qui ont lui sur les Gaules, empire de Pluton; les bienfaits de Cérès et le malheur de l'enfant Loïs. Écoutez mes chants, esprits des fleuves, et répétez-les aux esprits des montagnes bleues.

« Cérès venait de chercher par toute la terre sa fille Proserpine. Elle retournait dans la Sicile, où elle était adorée. Elle traversait les Gaules sauvages, leurs montagnes sans chemins, leurs vallées désertes et leurs sombres forêts, lorsqu'elle se trouva arrêtée par les eaux de la Seine, sa nymphe changée en fleuve.

« Sur la rive opposée de la Seine se baignait alors un bel enfant aux cheveux blonds, appelé Loïs. Il aimait à nager dans ses eaux transparentes et à courir sur ses pelouses solitaires. Dès qu'il aperçut une femme, il fut se cacher sous une touffe de roseaux.

« Mon bel enfant, lui cria Cérès en soupirant, venez à moi, mon bel enfant! » A la voix d'une femme affligée, Loïs sort des roseaux. Il met en rougissant sa peau d'agneau, suspendue à un saule. Il traverse la Seine sur un banc de sable, et, présentant la main à Cérès, il lui montre un chemin au milieu des eaux.

« Cérès, ayant passé le fleuve, donne à l'enfant Loïs un gâteau, une gerbe d'épis et un baiser; puis lui apprend comment le pain se fait avec le blé, et comment le blé vient dans les champs. « Grand merci, belle étrangère, lui dit Loïs; je vais porter à ma mère vos leçons et vos doux présents. »

« La mère de Loïs partage avec son enfant et son époux le gâteau et le baiser. Le père, ravi, cultive un champ, sème le blé. Bientôt la terre se couvre d'une moisson dorée, et le bruit se répand dans les Gaules qu'une déesse a apporté une plante céleste aux Gaulois.

« Près de là vivait un druide. Il avait l'inspection des forêts. Il distribuait aux Gaulois, pour leur nourriture, les faînes des hêtres et les glands des chênes. Quand il vit une terre labourée et une moisson : « Que deviendra ma puissance, dit-il, si les hommes vivent de froment? »

« Il appelle Loïs : « Mon bel ami, lui dit-il, où étiez-vous quand vous vîtes l'étrangère aux beaux épis ? » Loïs, sans malice, le conduit sur les bords de la Seine. « J'étais, dit-il, sous ce saule argenté ; je courais sur ces blanches marguerites ; je fus me cacher sous ces roseaux. » Le traître druide sourit : il saisit Loïs, et le noie au fond des eaux.

« La mère de Loïs ne revoit plus son fils. Elle s'en va dans les bois, et s'écrie : « Où êtes-vous, Loïs, Loïs mon cher enfant?... » Les seuls échos répètent : Loïs, Loïs mon cher enfant. Elle court tout éperdue le long de la Seine, elle aperçoit sur son rivage une blancheur : « Il n'est pas loin, dit-elle ; voilà ses fleurs chéries ; voilà ses blanches marguerites. » Hélas ! c'est Loïs, Loïs son cher enfant.

« Elle pleure, elle gémit, elle soupire ; elle prend dans ses bras le corps glacé de Loïs ; elle veut le ranimer contre son cœur ; mais le cœur de la mère ne peut plus réchauffer le corps du fils, et le corps du fils glace déjà le cœur de la mère ; elle est près de mourir. Le druide, monté sur un roc voisin, s'applaudit de sa vengeance.

« Les dieux ne viennent pas toujours à la voix des

malheureux; mais aux cris d'une mère affligée, Cérès apparut. « Loïs, dit-elle, sois la plus belle fleur des Gaules. » Aussitôt les joues pâles de Loïs se développent en calice plus blanc que la neige; ses cheveux blonds se changent en filets d'or. Une odeur suave s'en exhale, sa taille légère s'élève vers le ciel ; mais sa tête se penche encore sur les bords du fleuve qu'il a chéri. Loïs devient lis.

« Le prêtre de Pluton voit ce prodige, et n'en est point touché. Il lève vers les dieux supérieurs un visage et des yeux irrités. Il blasphème, il menace Cérès; il allait porter sur elle une main impie, lorsqu'elle lui cria : « Tyran cruel et dur, demeure. »

« A la voix de la déesse, il reste immobile. Mais le roc, ému, s'entr'ouvre; les jambes du druide s'y enfoncent; son visage barbu et enflammé de colère se dresse vers le ciel en pinceau de pourpre, et les vêtements qui couvraient ses bras meurtriers se hérissent d'épines. Le druide devient chardon.

« Toi, dit la déesse des blés, qui voulais nourrir les hommes comme les bêtes, deviens toi-même la pâture des animaux. Sois l'ennemi des moissons après ta mort, comme tu le fus pendant ta vie. Pour toi, belle fleur de Loïs, sois l'ornement de la Seine; et que, dans la main de ses rois, la fleur victorieuse l'emporte un jour sur le gui des druides. »

« Braves suivants de Carnut, venez habiter ma ville. La fleur de Loïs parfume mes jardins, de jeunes filles chantent jour et nuit son aventure dans mes champs. Chacun s'y livre à un travail facile et gai, et mes greniers, aimés de Cérès, rompent sous l'abondance des blés. »

A peine Bardus avait fini de chanter, que les guerriers du Nord, qui mouraient de faim, abandonnèrent le fils de Tendal et se firent habitants de Lutétia. « Oh ! me disait souvent ce bon roi, que n'ai-je ici quelque fameux chantre de la Grèce ou de l'Égypte, pour policer l'esprit de mes sujets ! Rien n'adoucit le cœur des hommes comme les beaux chants. Quand on sait faire des vers et de belles fictions, on n'a pas besoin de sceptre pour régner. »

MADAME DE STAEL

STAEL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de) naquit à Paris le 22 avril 1766. Elle se forma dès sa jeunesse à la saine littérature dans la société des meilleurs écrivains, et devint de bonne heure une enfant prodigieuse. Elle avait sa place dans le salon, sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de Mme Necker, qui l'obligeait à s'y tenir droite; mais ce que Mme Necker ne pouvait contraindre, c'étaient les réponses de l'enfant aux personnages célèbres, tels que Grimm, Thomas, Raynal, Gibleau, Marmontel, qui se plaisaient à l'entourer, à la provoquer de questions, et qui ne la trouvaient jamais en défaut. Dès onze ans, Mlle Necker composait des portraits, des éloges. A quinze ans elle écrivit des extraits de *l'Esprit des lois,* avec des réflexions. Ces premiers essais furent suivis d'une foule d'autres écrits où l'on admire la richesse des détails, la vivacité du récit, l'élévation des pensées. Pour rendre ses ouvrages plus parfaits, il eût suffi peut-être de lui ôter un talent, celui de la conversation. En effet, le talent dominant de Mme de Staël était sans contredit la conversation, la parole improvisée, soudaine, au moment où elle jaillissait toute divine de la source perpétuelle de son âme. En écrivant elle croyait converser encore, et longtemps ses écrits se ressentirent des habitudes de sa conversation. En les lisant si courants et si vifs, on croirait souvent l'entendre. Des négligences, des façons de dire ébauchées, des rapidités permises à la conversation et aperçues à la lecture, avertissent que le mode d'expression a changé et eût demandé plus de recueillement. Néanmoins, malgré les défauts de sa manière, Mme de Staël ajoutera un nom de plus à la liste des noms qui ne doivent point mourir. Ses ouvrages, dans l'imperfection même de beaucoup de détails, dans la succession précipitée des aperçus et le délié des mouvements, ne traduisent souvent que mieux sa pensée subtile, son âme respirante et agitée. (Chateaubriand.—Sainte-Beuve.) Des traits favorables au protestantisme laissent facilement apercevoir la religion de l'auteur. En philosophie comme en religion, elle ne va pas au fond des choses.

M de Staël mourut en 1817.

LA CAMPAGNE DE NAPLES

Oswald et Corinne, après le passage inquiétant des marais Pontins, arrivèrent enfin à Terracine sur le

bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le midi ; c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, cette *campagne heureuse* est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le midi : on en pressent les douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poëtes comme la demeure de Circé, et derrière Terracine s'élève le mont d'Auscur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie ; ou du moins là ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie l'aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la faible terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal s'y rencontre encore, et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble dans nos climats au parfum méridional des citronniers en pleine terre. Il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une

musique mélodieuse; il donne une disposition poétique, excite le talent et l'enivre de la nature. Les aloès, les cactus à larges feuilles que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière; tout l'aspect du pays est étranger; on se sent dans un autre monde, et dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poëtes de l'antiquité, qui ont tout à la fois dans leurs peintures tant d'imagination et d'exactitude. En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hasard, tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses, et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs; car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel; on voyait, on entendait, à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur... Vers le soir, Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir les parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiraient naturellement; mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air que l'on respire. Quand on rencontre un beau site dans le Nord, le climat qui se fait sentir trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait y goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous

voyez; mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause...

Pendant la nuit des mouches luisantes se montraient dans les airs; on eût dit que la montagne étincelait, et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes; ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles, et le vent balançait ces petites étoiles et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses qui brillaient de toutes parts : c'était la terre de feu conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venaient de l'échauffer.

VOLNEY

VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf) naquit à Craon en Anjou, le 3 février 1757. Son éducation fut très-négligée, et dès qu'il eut atteint l'âge de dix-sept ans, son père le fit émanciper pour se débarrasser de lui. Volney vint à Paris, n'ayant pour toute fortune que onze cents livres de rente. Il se lia avec les philosophes et adopta insensiblement leurs maximes. Après avoir parcouru l'Égypte et la Syrie , visité les Pyramides et les ruines de Palmyre, il revint en France, où il publia le résultat de ses voyages. Bientôt la révolution éclata : devenu l'un de ses plus zélés partisans, il fut nommé professeur d'histoire à l'École normale; mais, au lieu d'éclairer ses élèves par une sage critique, il prit à tâche d'obscurcir les faits historiques les mieux constatés, de détruire tous les cultes, et particulièrement la religion catholique. Dans ses derniers moments il refusa les secours de l'Église, et mourut, comme l'assurent ses partisans, en *vrai philosophe,* le 25 avril 1820. Tous ses écrits, excepté son *Voyage en Égypte,* sont fort ennuyeux; son style est lourd et incorrect, ses idées mal digérées et sans suite.

LES RUINES DE PALMYRE

Le soleil venait de se coucher; un bandeau rougeâtre marquait encore sa trace à l'horizon lointain des monts de la Syrie; la pleine lune à l'orient s'élevait sur un fond bleuâtre, aux planes rives de l'Euphrate; le ciel était pur, l'air calme et serein; l'éclat mourant du jour tempérait l'horreur des ténèbres; la fraîcheur naissante de la nuit calmait les feux de la terre embrasée; les pâtres avaient retiré leurs chameaux; l'œil n'apercevait plus aucun mouvement sur la plaine monotone et grisâtre; un vaste silence régnait sur le désert; seulement, à de

longs intervalles on entendait les lugubres cris de quelques oiseaux de nuit et de quelques chacals... L'ombre croissait, et déjà, dans le crépuscule, mes regards ne distinguaient plus que les fantômes blanchâtres des colonnes et des murs. Ces lieux solitaires, cette soirée paisible, cette scène majestueuse, imprimèrent à mon esprit un recueillement religieux. L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des temps passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne, et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

Ici, me dis-je, ici fleurit une ville opulente, ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une multitude vivante animait leur enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires: en ces murs où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des armes et les cris d'allégresse et de fête; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers, ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples, ces galeries écroulées dessinaient les places publiques. Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchants de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de *Tyr* pour le fil précieux de la *Sérique*, les tissus moelleux de *Cachemire* pour les tapis fastueux de *Lydie*, l'ambre de la *Baltique* pour les perles et les parfums arabes, l'or d'*Ophyr* pour l'étain de *Thulé*. Et maintenant voilà ce qui subsiste de

cette ville puissante : un lugubre squelette ! Voilà ce qui reste d'une vaste domination : un souvenir obscur et vain ! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux !... Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire !... Comment se sont anéantis tant de travaux !... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! ainsi s'évanouissent les empires et les nations !

Et l'histoire des temps passés se retraçait vivement à ma pensée : je me rappelai ces siècles anciens où cent peuples fameux existaient en ces contrées ; je me peignis l'Assyrien sur les rives du Tigre, le Chaldéen sur celles de l'Euphrate, le Perse régnant de l'Indus à la Méditerranée. Je dénombrai les royaumes de Damas et de l'Idumée, de Jérusalem et de Samarie, et les États belliqueux des Philistins, et les républiques commerçantes de la Phénicie. Cette Syrie, me disais-je, aujourd'hui presque dépeuplée, comptait alors cent villes puissantes. Ses campagnes étaient couvertes de villages, de bourgs et de hameaux. De toutes parts on ne voyait que champs cultivés, que chemins fréquentés... Ah ! que sont devenus ces âges d'abondance et de vie ? que sont devenus tant de brillantes créations de la main de l'homme ? Où sont-ils, ces remparts de Ninive, ces murs de Babylone, ces palais de Persépolis ? Où sont ces flottes de Tyr, ces chantiers d'Arabes, ces ateliers de Sidon, et cette multitude de matelots, de pilotes, de marchands, de sol-

dats? Et ces laboureurs, et ces moissons, et ces troupeaux, et toute cette création d'êtres vivants dont s'enorgueillissait la face de la terre ?

Hélas! je l'ai parcourue, cette terre ravagée! J'ai visité les lieux qui furent le théâtre de tant de splendeurs; et je n'ai vu qu'abandon et solitude... J'ai cherché les anciens peuples et leurs ouvrages, et je n'en ai vu que la trace semblable à celle que le pied du passant laisse sur la poussière.

Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres... Grand Dieu! d'où viennent de si funestes révolutions? Par quel motif la fortune de ces contrées a-t-elle si fort changé? Pourquoi tant de villes se sont-elles détruites? Pourquoi cette ancienne population ne s'est-elle pas reproduite et perpétuée?

BONAPARTE

Bonaparte (Napoléon) est né le 15 août 1769, à Ajaccio, dans la Corse. Cet homme, à jamais célèbre comme guerrier et comme politique, adressait à ses soldats les proclamations les plus éloquentes. Nous en citons quelques-unes comme modèles du genre. Napoléon est mort le 5 mai 1821, sur le rocher de Sainte-Hélène, où il dicta ses *Mémoires* aux généraux Bertrand, Gourgaud et Montholon.

PROCLAMATION A LA GRANDE ARMÉE

Au quartier impérial de Posen, le 2 décembre 1806.

Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz. Les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en désordre, ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses. A peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts drapeaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes places de guerre sont en notre pouvoir.

L'Oder, la Wurthie, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a

fui à votre approche. C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne. L'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en nous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et sur l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit de faire espérer aux Russes de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? Eux et nous ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz?

DERNIÈRE ALLOCUTION DE NAPOLÉON A SA GARDE

Fontainebleau, 21 avril 1814.

Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi... La France a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je m'étais proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse! Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général... Venez, général. (Il serre le général Petit dans ses bras.) Qu'on m'apporte l'aigle!... (Il la baise.) Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves! Adieu, mes enfants..., mes vœux vous acccompagneront toujours; conservez mon souvenir.

DE MAISTRE

MAISTRE (Joseph, comte de), ministre d'État à la cour de Sardaigne, écrivain politique et religieux du premier ordre, naquit à Chambéry le 1er avril 1753; ses ouvrages sont français comme son cœur. Les plus célèbres sont : les *Soirées de Saint-Pétersbourg;* les *Considérations sur la France;* le livre *du Pape*. On admire partout l'élévation des pensées, la pureté de la morale et la force du style. Les *Soirées de Saint-Pétersbourg* rappellent les dialogues de Platon. On y trouve l'élévation du philosophe grec, et aussi son ironie mordante.

LES PSAUMES

David brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances : il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui; Jérusalem n'a point disparu pour nous. *Elle est toute où nous sommes,* et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc, et relisez sans cesse les Psaumes. Les Psaumes sont une véritable préparation évangélique; car nulle part l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible, et de toutes parts on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours; lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel et relatif seulement à quelques événements de la vie du roi-prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci, toujours il se généralise : comme il voit tout dans

l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentiments se tournent en prières; il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les temps et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme; et cependant lorsque l'aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessus de lui *plus d'air* qu'Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Dircé. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : « Où me cacher, où fuir tes « regards pénétrants? Si j'emprunte les ailes de l'au- « rore et que je m'élève jusqu'aux bords de l'Océan, « c'est ta main même qui m'y conduit, et j'y rencontre « ton pouvoir; si je m'élance dans les cieux, te voilà; si « je m'enfonce dans l'abîme, te voilà encore. » Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. « Seigneur, dit-il, vous m'avez inondé de joie par le « spectacle de vos ouvrages; je serai ravi en chantant les « œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands! « ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes; mais l'a- « veugle ne voit pas ses merveilles, et l'insensé ne les « comprend pas. » S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images, quelle richesse d'expressions! voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide! « Tu visites la terre dans ton amour, et tu la combles « de richesses! Fleuve du Seigneur, surmonte tes ri- « vages; prépare la nourriture de l'homme, c'est l'ordre « que tu as reçu; inonde les sillons, va chercher le « germe des plantes, et la terre tressaillira de fécondité.

« Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de béné-
« dictions; les nuées distilleront l'abondance; des îles de
« verdure embelliront le désert; les collines seront envi-
« ronnées d'allégresse; les épis se presseront dans les
« vallées; les troupeaux se couvriront de riches toisons;
« tous les êtres pousseront un cri de joie. Oui, tous di-
« ront un hymne à ta gloire. »

Mais c'est dans un ordre plus élevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait, de son temps, être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles; et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre dans le cœur de l'homme « ces degrés mystérieux qui de vertus en vertus nous mènent jusqu'au Dieu de tous les dieux ». Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. « Cette loi est une lampe qui guide son pied mal assuré, une lumière, un astre qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu; elle est vraie elle est la vérité même, elle porte sa justification en elle-même. Elle est plus douce que le miel, plus désirable que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y trouveront une récompense sans bornes; il la méditera jour et nuit; il cachera les oracles de Dieu dans son cœur, afin de ne le point offenser; » il s'écrie : « Si tu dilates mon cœur, je courrai dans la voie de tes commandements. »

Quelquefois le sentiment l'oppresse. Un verbe qui s'avançait pour exprimer la pensée du prophète, s'arrête sur ses lèvres et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : « Tes autels, ô Dieu des esprits!... »

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le christianisme. « Apprends-moi, dit-il, à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu. » Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu, et que le mérite dépend exclusivement de cette direction soumise de la pensée ?

Voyez comment le prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : « Il a refusé de croire, de peur de bien agir ; » comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible aux croyants, lorsqu'il leur dit : « Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez donc le mal. »

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable ; mais l'expiation enrichit ses hymnes de nouvelles beautés ; jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur, « il veut lui-même publier ses iniquités ; son crime est toujours devant ses yeux, et la douleur qui le ronge ne lui laisse aucun repos. Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la plus superbe ville de la superbe Asie,* sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, il est seul comme le pélican du désert, comme l'orfraie cachée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit sur le faîte aérien des palais. Il consume ses nuits dans les gémissements, et sa triste couche est inondée de ses larmes. Les flèches du Seigneur l'ont percé. Dès lors il n'y a plus rien de sain en lui ; ses os sont ébranlés ; ses chairs se détachent ; il se courbe vers la terre, son cœur se trouble, toute sa force l'abandonne ; la lumière même ne brille plus pour

lui. Il n'entend plus, il a perdu la voix; il ne lui reste que l'espérance. » Aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur; et cette douleur, se tournant toujours en prières, comme tous les autres sentiments, a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point ailleurs. La terreur chez lui se mêle constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir, comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

UNE NUIT D'ÉTÉ A SAINT-PÉTERSBOURG

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe; le faible vent qui nous poussait expira dans la voile, que nous vîmes badiner. Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du souverain, tombant immobile le long du mât qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent la rame; nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui, dans les zones tempérées, se précipite à l'occident et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif,

rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique ; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse, et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens : on voit de loin les vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre. Ils apportent sous le pôle les fruits des zones brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers ; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or, sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

Près de nous une longue barque emportait rapidement une noce de riches négociants. Un baldaquin cramoisi, garni de franges d'or, couvrait le jeune couple et les parents. Une musique russe, resserrée entre deux files de rameurs, envoyait au loin le son de ses bruyants cornets. Cette musique n'appartient qu'à la Russie, et c'est peut-être la seule chose particulière à un peuple qui ne soit pas ancienne. Une foule d'hommes vivants ont connu l'inventeur, dont le nom réveille constamment dans sa patrie l'idée de l'antique hospitalité, du luxe élégant et des nobles plaisirs. Singulière mélodie! emblème éclatant, fait pour occuper l'esprit bien plus que l'oreille. Qu'importe à l'œuvre que les instruments sachent ce qu'ils font? vingt ou trente automates agissant ensemble produisent une pensée étrangère à chacun d'eux; le mécanisme aveugle est dans l'individu : le calcul ingénieux, l'imposante harmonie, sont dans le tout.

La statue équestre de Pierre Ier s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve, et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale et se créa des sujets. Son bras terrible est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie : on regarde, et l'on ne sait si cette main de bronze protége, ou menace.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des

bateliers et le bruit confus de la ville s'éteignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon, des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors ces campagnes.

Si le Ciel, dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur extraordinaire et inattendu ; si une femme, des enfants, des frères, séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout à coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes hospitaliers.

DE MAISTRE (XAVIER)

MAISTRE (Xavier de), frère du célèbre comte Joseph de Maistre, est né à Chambéry en 1764. Ses ouvrages n'ont pas la même portée philosophique que ceux de son frère; mais ils sont remarquables par la grâce du style et la finesse des pensées.

CONTEMPLATION DU CIEL ÉTOILÉ

Le temps était serein; la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme pour moi que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper: j'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Hé quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autres rapports avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers?... Spectateur éphémère d'un

spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel, et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, qu'il est associé à l'éternité.

LA MORT D'UN AMI

J'en avais un; la mort me l'a ôté: elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux, nous buvions dans la même coupe, nous couchions sous la même toile, et dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie. Je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre et d'une guerre désastreuse. La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre: elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'âme à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur; sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis. Je l'aurais moins regretté; mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé, au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et dans la tranquillité! Ah! je ne m'en consolerai jamais. Cependant sa mémoire

ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé : cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printemps, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose ; les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux chantent sous le feuillage ; les mouches bourdonnent parmi les fleurs : tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort ; et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché dans l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout. La mort d'un homme sensible, qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature : l'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel ; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, Celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, Celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi Celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant ; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce

n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

LACÉPÈDE

Lacépède (Bernard-Germain, comte de), né à Agen en 1756, cultiva de bonne heure l'histoire naturelle et la musique. Il servit pendant quelques années en qualité de colonel; mais il abandonna bientôt cette profession pour se livrer, sous Buffon et sous Gossec, à ses études favorites. Il publia successivement l'histoire naturelle des quadrupèdes, des reptiles, des poissons, des cétacés. Lacépède n'a pas le brillant de Buffon; mais il décrit exactement, et l'on voit qu'il cherche plus à satisfaire celui qui veut s'instruire qu'à éblouir le lecteur par un langage attrayant. Il se livrait au travail avec une persévérance infatigable; rarement il donnait au sommeil plus de deux heures chaque nuit. Ce célèbre naturaliste mourut en 1825.

LES FORÊTS ET LES HABITANTS DES RÉGIONS GLACIALES

Sous un ciel toujours couvert d'épais nuages, où la clarté du jour pénètre avec peine, s'élèvent de vastes et antiques forêts. L'horreur, le silence et la nuit les habitent; des arbres presque aussi vieux que la terre qui les porte s'y élèvent et s'y amoncellent, pour ainsi dire, sans ordre, les uns contre les autres. Leurs branches touffues et entrelacées n'offrent qu'avec peine des routes tortueuses que des ronces embarrassent encore; là des cimes énormes succombent sous le poids des années ou par la violence des vents; elles tombent avec effort sur des troncs antiques qui gisaient à leurs pieds et recouvraient d'autres troncs à demi pourris; l'on n'entend dans ces affreuses solitudes, dans ce séjour rude et sau-

vage, que les cris rauques et funèbres d'oiseaux voraces, les hurlements des ours qui cherchent une proie, le fracas d'un torrent qui se précipite d'une roche escarpée, rejaillit en vapeur, et fait gronder les échos de ces lieux bruts et incultes, ou le bruit des rochers que la main du temps fait rouler au milieu de ces forêts retentissantes.

Là habitent dans des cavernes des hommes durs, féroces, indomptables, ne vivant que de leur chasse, ne se nourrissant que de sang, et ne désirant que de le boire dans le crâne de leurs ennemis. Lorsque l'hiver vient étendre ses glaces sur ces âpres contrées, qu'il répand à grands flots la neige, que les eaux, cessant de couler, se glacent et se durcissent, que les fleuves sont changés en masse solide, capable de soutenir les plus lourds fardeaux, et que la mer ne présente plus qu'une plaine rigide de glace dure et compacte, ces hommes féroces sortent de leurs tanières. — Tout va leur servir de chemin; ils trouveront même, sur la mer et sur les fleuves, des routes plus sûres, plus courtes et moins embarrassées que celles qui traversent leurs forêts. La massue d'une main et la hache de l'autre, ils partent pour aller au loin surprendre les animaux dont ils se nourrissent, et enlever des bourgades entières pour servir à leurs repas inhumains. Ils vont donner la mort, ou peut-être la recevoir. Pressés par la faim, agités par la férocité, pleins de courage, de cruauté et de force, s'animant par le souvenir de leurs victoires passées, cherchant à s'étourdir sur le danger qui les menace, ils profèrent à haute voix l'expression de leurs sensations profondes et horribles; ils crient, ils élèvent leur voix avec effort et tâchent d'en remplir tous les lieux qu'ils parcourent : un enthousiasme atroce s'empare de leur âme, une espèce de

chant sauvage, une chanson barbare sort de la bouche avec leurs paroles de mort et de carnage.

LE LÉZARD GRIS

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante : sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil ; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris ; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur ou sur l'herbe nouvelle avec une espèce de volupté. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante ; il marque son plaisir par de molles ondulations de sa queue deliée ; il fait briller ses yeux vifs et animés ; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance ; mais au moindre bruit qui l'effraie, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute, ou bien il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, et décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine

à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

BIENFAITS DES SCIENCES

L'homme ne résiste pas seulement aux éléments; il les dompte, il les fait servir en esclaves à sa volonté souveraine. A-t-il voulu franchir rapidement de grands intervalles, il a soumis le cheval; traverser les déserts, il s'est donné le dromadaire; braver les orages sur la plaine liquide, il a créé des cités flottantes qu'il a su, en contraignant les vents, diriger à son gré; se garantir, en voyageant sur la terre, des intempéries des saisons, il a forcé le feu à fondre les cailloux en glace transparente, dont il a environné sa demeure mortelle; s'élever dans les plaines éthérées, une vapeur légère, produite par la flamme qu'il a allumée, ou par l'eau qu'il a décomposée, l'a enlevé avec vitesse jusques au-dessus des nues. La terre, l'eau, le feu, ont été ses ministres dociles.

O homme, relève donc ta tête auguste! honneur à l'émanation céleste, à l'intelligence supérieure qui t'anime! honneur à la science qui, fille de ta pensée, la produit à son tour, la grandit, la vivifie!

Oh! qu'une philosophie trop aigrie par le malheur, trop séduite par une imagination féconde, trop entraînée par une espérance trompeuse, cesse de vouloir te ramener vers ces ténèbres épaisses qui t'enveloppaient de toutes parts lorsque, dans l'isolement, le besoin et la douleur, tu n'avais pas encore vu naître la première aurore de ta civilisation, lorsque l'expérience du passé

et la prévoyance de l'avenir étaient encore nulles pour ton esprit sans vigueur, et que la faim, la soif, la fatigue, la maladie et les blessures te donnaient seules le sentiment du présent : tu ne peux rien que par l'art; l'art ne vaut que par la science, la science n'existe que par le signe qui communique ta pensée; ce signe n'est produit que par la société. N'oublie pas que l'art, abandonné à ses propres forces, n'est pas un seul instant stationnaire; il décroît avec la rapidité d'un torrent, si des efforts sans cesse renouvelés ne tendent à l'accroître. Sache que les limites de ta perfectibilité sont plus reculées que le découragement ne le croit, que l'ignorance ne le suppose, que la mauvaise foi ne le publie. Le progrès des lumières n'ajoutera pas sans doute au nombre de tes jours; mais il les rendra plus sereins; mais il émoussera le dard de la douleur qui déchire, du chagrin qui dévore, de l'ennui qui consume. Et cette dispensatrice céleste de la plus grande des félicités qui te sont réservées, de ce bonheur intime que le temps n'a jamais affaibli, de cette jouissance profonde qui console tant de peines, de cette douce paix qui charme tant d'instants, la vertu pure, sensible et compatissante, n'aurait-elle pas bientôt perdu ses traits augustes et touchants, si le flambeau sacré de la science pouvait être remplacé par les horribles torches de la barbarie?... Bonté, talents, génie, voilà ton éternelle gloire et tes immortels bienfaits.

COURIER

Courier (Paul-Louis), né à Paris en 1773, a passé les dernières années de sa vie en Touraine, où son père avait possédé le fief de Méré. On a de lui un assez grand nombre de lettres qui révèlent un talent original, et beaucoup de pamphlets où la religion et la morale sont attaquées sans ménagement. Avec toutes ses idées de liberté, Courier gouvernait sa maison d'une manière despotique; il s'attira d'ardentes inimitiés, et mourut assassiné à Véretz, le 10 avril 1825.

A M. CLEWASKI, A TOULOUSE

Tarente, le 8 juin.

Monsieur,

J'apprends que vous êtes encore à Toulouse, et je m'en félicite, dans l'espoir de vous y revoir encore quelque jour; car j'irai à Toulouse si je retourne en France. Deux amis, dans le même pays, m'attirent par une force que rien ne pourra balancer; mais en attendant, j'espère que vous voudrez bien m'écrire et renouveler un commerce trop longtemps interrompu, commerce dont tout le profit, à vous dire vrai, serait pour moi; car vous vivez en sage, et cultivez les arts, sachant unir, selon le précepte, l'utile à l'agréable; toutes vos pensées sont comme infuses de l'un et de l'autre. Mais moi, qui mène depuis si longtemps la vie de don Quichotte, je n'ai pas même comme lui des intervalles lucides, mes idées sont toujours plus ou moins obscurcies par la fumée de mes canons. Vous, observa-

teur tranquille, vous saisissez et notez tout, tandis que je suis emporté dans un tourbillon qui me laisse à peine discerner les objets. Vous me parlerez de vos travaux, de vos amusements littéraires, de vos efforts unis à ceux d'une société savante pour hâter les progrès des lumières et ralentir la chute du goût. Moi, de quoi pourrai-je vous entretenir? De folies tantôt barbares, tantôt ridicules, auxquelles je prends part sans savoir pourquoi, tristes farces qui ne sauraient vous faire qu'horreur et pitié, et dans lesquelles je figure comme acteur du dernier ordre.

Toutefois il n'est rien dont on ne puisse faire un bon usage; ainsi professant l'art de massacrer, comme l'appelle la Fontaine, j'en tire parti pour une meilleure fin, et d'un état en apparence ennemi de toute étude je fais la source principale de mon instruction en plus d'un genre. C'est à la faveur de mon harnais que j'ai parcouru l'Italie, et notamment ces provinces-ci, où l'on ne pourrait voyager qu'avec une armée. Je dois à ces courses des observations, des connaissances, des idées que je n'eusse jamais acquises autrement, et ne fût-ce que pour la langue, aurai-je perdu mon temps en apprenant un idiome composé des plus beaux sons que j'aie jamais entendu articuler? Il ne me manque à présent que d'avoir vu la Sicile; mais j'espère y passer bientôt, et aller même au delà; car ma curiosité, entée sur l'ambition des conquérants, devient insatiable comme elle, ou plutôt c'est une sorte de libertinage qui, satisfait sur un objet, vole aussitôt sur un autre. J'ai été épris de la Calabre, et, quand tout le monde fuyait cette expédition, moi seul j'ai demandé à en être. Maintenant je lorgne la Sicile; je ne rêve que les prai-

ries d'Enna et les marbres d'Agrigente ; car il faut vous dire que je suis antiquaire, non des plus habiles, mais pourtant de ceux qu'on attrape le moins. Je n'achète rien ; j'imite le comte de Haga, *che tutto vede, poco compra e meno paga*. Cette épigramme ou cette rime fut faite par les Romains, le plus malin peuple du monde, contre le roi de Suède, qui passait chez eux sous le nom de comte de Haga. Je n'emporterai de l'Italie que des souvenirs et quelques descriptions.

C'est tout ce que l'on trouve ici. Tarente a disparu, il n'en reste que le nom, et l'on ne saurait même où elle fut, sans les marmites dont les débris, à quelque distance de la ville actuelle, indiquent la place de l'ancienne. Vous rappelez-vous à Rome le *monte Testaccio,* formé en entier de ces morceaux de vases de terre qu'on appelait en latin *testa*, ce que je puis vous certifier, ayant été dessus et dessous ? Eh bien, monsieur, on voit ici non pas un *monte Testaccio*, mais un rivage composé des mêmes éléments, un terrain fort étendu, sous lequel, en fouillant, on trouve, au lieu de tuf, des fragments de poterie, dont la plage est toute rouge.

La côte qui s'éboule en découvre des lits immenses; j'y ai trouvé une jolie lampe ; rien n'empêche que ce ne soit celle de Pythagore. Mais, dites-moi de grâce, qu'étaient donc ces villes dont les pots cassés formaient des montagnes ? *Ex ungue leonem*. Je juge les anciens par leurs cruches, et ne vois rien chez nous d'approchant. Prenez garde cependant qu'on ne connaissait point alors nos tonneaux, les cruches en tenaient lieu; partout où vos traducteurs disent un tonneau, entendez une cruche. C'était une cruche qu'habitait Diogène, et le cuvier de la Fontaine est une cruche dans Apulée.

Dans les villes comme Rome et Tarente, il s'en faisait chaque jour un dégât prodigieux; et leurs débris, entassés avec les autres immondices, ont sans doute produit ces amas que nous voyons. Que vous semble, monsieur, de mon érudition? Vous seriez-vous imaginé qu'il y eût tant de cruches autrefois, et que le nombre en fût diminué?

Je vois tous les jours le Galèse, qui n'a rien de plus merveilleux que notre rivière des Gobelins, et mérite bien moins l'épithète de noir que lui donne Virgile.

Qua niger humectat flaventia culta Galesus.

Il fallait dire plutôt :

Qùa piger humectans arentia culta Galesus.

Au reste, les moissons sur ses bords ne sont plus blondes, mais blanches, car c'est du coton qu'on y recueille. Le *dulce ovibus Galesi* est devenu tout aussi faux, car on n'y voit pas un mouton. Je crois que ce fleuve a fait sa fortune chez les poëtes, qui ne se piquent pas d'exactitude, et pour un nom harmonieux donneraient bien d'autres soufflets à la vérité. Il est probable que Blanduse, à quelques milles d'ici, doit aux mêmes titres sa célébrité, et, sans le témoignage de Tite-Live, je serais tenté de croire que le grand mérite de Tempé fut d'enrichir les vers de syllabes sonores. On a remarqué, il y a longtemps, que les poëtes vantent partout Sophocle, rarement Euripide, dont le nom n'entrait guère dans les vers sans rompre la mesure. Telle est leur bonne fois entre eux : pour flatter l'oreille et gagner ce juge superbe, comme ils l'appellent, rien ne leur coûte. Ainsi, quand Horace nous dit qu'il faut à tout héros,

pour devenir immortel, un poëte, il devrait ajouter un nom poétique; car, à moins de cela, on n'est inscrit qu'en prose au temple de mémoire; c'est le seul tort qu'ait eu Childebrand.

Lorsque vous m'écrirez, monsieur, dites-moi, s'il vous plaît, une chose : allez-vous toujours prendre l'air, le soir, dans cette saison-ci, par exemple, sous ces peupliers au bord du canal? Ah! quelles promenades j'ai faites en cet endroit-là! Quelles rêveries j'ai faites quand j'étais seul! et avec vous quels entretiens! D'autant plus heureux alors que je sentais mon bonheur. Les temps sont bien changés, pour moi, du moins. Mais quoi! nul bien ne peut durer toujours, c'est beaucoup d'avoir le souvenir de pareils instants, et l'espoir de les voir renaître. Un jour, et peut-être plus tôt que nous ne le croyons, vous et moi nous nous retrouverons ensemble au pied de ces pauvres Phaëtuses. Saluez-les un peu de ma part, et donnez-moi bientôt, je vous prie, de leurs nouvelles et des vôtres.

MICHAUD

MICHAUD (Joseph), né à Bourg-en-Bresse en 1768, membre de l'Académie française, a publié plusieurs ouvrages en prose et en vers. Il fit paraître en 1803 le *Printemps d'un proscrit,* poëme en six chants, où l'on trouve un pinceau ferme et brillant. L'*Histoire des croisades,* son œuvre principale, est remarquable, par la grandeur du sujet, la noblesse et la simplicité du style. Michaud est le premier en France qui ait compris et fait connaître les causes, le temps, la portée de ces grands événements Il a laissé, comme monument de sa science historique, la *Bibliothèque des croisades,* qui témoigne de la vaste étendue de ses recherches, et la postérité sera favorable à l'écrivain qui, à l'âge de 63 ans, ne craignit pas de faire mille myriamètres pour améliorer son œuvre. L'historien des croisades, se faisant croisé à son tour afin d'entrer plus avant dans son sujet, a offert à notre génération une belle et poétique image des vieux temps dont il a retracé la mémoire. (POUJOULAT.)

Michaud est mort au mois d'octobre 1839.

DÉPART DES CROISÉS APRÈS LE CONCILE DE CLERMONT

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, etc...

La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers.

Les joies profanes se montraient au milieu des austérités de la pénitence et de la piété : on voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Évangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri des croisés ! *Dieu le veut ! Dieu le veut !...*

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés, et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan; leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leurs mains l'un sur l'autre, en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine; ils étaient suivis de leurs humbles pénates; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que Celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère les pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si c'était Jérusalem. Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu de l'enthousiasme universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

PRISE DE JÉRUSALEM PAR SALADIN

Une seule journée avait enlevé au royaume de Jérusalem son chef et ses défenseurs les plus intrépides; une reine en pleurs, les enfants de ceux qui étaient morts à la bataille de Tibériade et quelques soldats fugitifs étaient les seuls gardiens du saint sépulcre. Devancé par la terreur de ses victoires, Saladin se présenta bientôt sous les murs de cette capitale, dont les habitants n'espéraient plus que dans la miséricorde de Dieu et dans celle du vainqueur. Il fit venir les principaux de la ville, et leur dit : « Je crois, comme vous, « que Jérusalem est la maison de Dieu; je ne veux « point en profaner la sainteté par l'effusion du sang; « abandonnez ses murs, et je vous livrerai une partie « de mes trésors. » Le désespoir leur donna de la fermeté. « Nous ne pouvons, répondirent-ils, vous céder « une ville où notre Dieu est mort; nous pouvons en« core moins vous la vendre. » Le sultan jura alors sur l'Alcoran qu'il ne s'emparerait de la ville que par la force ouverte.

Le siége fut commencé et poussé avec vigueur. Jérusalem avait encore une nombreuse population; mais ses habitants n'avaient que des prières et des supplications à opposer à la fureur des assiégeants. Ceux mêmes qui avaient répondu à Saladin avec quelque courage ne songèrent plus qu'à implorer son indulgence. Saladin se ressouvint de son serment, et se montra inexorable. Un jour qu'ils le suppliaient plus vivement de se laisser toucher, se tournant vers la place et leur montrant ses étendards qui flottaient sur les murailles : « Com-

« ment voulez-vous, leur dit-il, que j'accorde des con-
« ditions pour une ville prise? » Mais les Sarrasins furent repoussés; et le sultan, craignant le désespoir des assiégés, fit assembler les docteurs de la loi, et leur demanda s'il pouvait se dégager du serment qu'il avait fait de prendre la ville d'assaut. Les imans et les cadis décidèrent en faveur de l'humanité; et, ce qui est digne de remarque, ils puisèrent leur décision dans les subtilités d'Aristote, traduit en arabe. Saladin accorda la vie aux habitants; et, après quatorze jours de siége, il entra en triomphe dans Jérusalem. Il traînait à sa suite ce Guy de Lusignan qui revenait captif dans une ville où il avait été roi; vingt mille guerriers, faits prisonniers à Tibériade, et conduits à la suite du vainqueur, revirent en pleurant ces murs que le courage n'avait pu défendre. C'est ainsi que cette Jérusalem, qui avait été conquise quatre-vingt-quatre ans auparavant, et qui avait coûté tant de sang à l'Europe, tomba au pouvoir des infidèles. Saladin usa de sa victoire avec générosité.

FRAYSSINOUS

Frayssinous (Denis, comte de), évêque d'Hermopolis et membre de l'Académie française, est né le 9 mai 1765 à Curières (Aveyron). Il n'était encore que simple prêtre lorsqu'il fit à Saint-Sulpice ses *Conférences sur la religion.* On y trouve cette méthode et cette clarté qui font descendre la vérité dans toutes les intelligences; partout y règnent l'élégance et la facilité, la force du raisonnement et la modération du langage. Tel est l'heureux choix des sujets traités par l'orateur, que le lecteur est dominé par une sorte d'intérêt qui s'attache à ces discussions. Ce sont comme des combats où l'on prend parti lorsqu'on ne pensait en être que les témoins, et ainsi l'on rencontre un vif attrait là où l'on croyait trouver une instruction austère. Ces instructions vives et animées attirèrent une foule de jeunes gens, et opérèrent des conversions nombreuses. M. de Frayssinous est mort en 1841.

EXISTENCE DE DIEU

Vous êtes jeunes pour la plupart; vos âmes encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs; vous êtes dans cet âge brillant où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal, disposent à se laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Eh bien, si jamais, fermant les livres et oubliant tous les raisonnements, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde? N'avez-vous pas été ravis comme d'une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs

ne s'est-il pas échappé ce cri de vérité : « Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant! »

Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité, sortons du milieu de nos cités, de nos palais, de nos dépôts de richesses littéraires et de toutes les œuvres de notre industrie. Je ne veux chercher la nature ni dans le laboratoire du savant, ni dans le cabinet des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme; non, je ne vous conduirai pas auprès de cette enceinte qui renferme les animaux d'Afrique et d'Asie, ou des animaux de nos forêts, dont nous avons enchaîné la sauvage liberté.

L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards, mais dans cet état de dégradation il n'a plus rien qui me touche, et peut-être je me sentirais ému si je voyais le roi des airs s'élancer d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur, et de le diriger vers le firmament; je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver, cette nature qui parle à nos âmes mieux que toute l'éloquence humaine? Où, messieurs?

C'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres semblent pénétrer l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur; c'est sur les bords d'une vaste mer tour à tour paisible et courroucée, et dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou

les apaise à son gré ; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égare au loin et se perd dans un immense horizon. Là, le roi de la nature, l'homme semble planer sur son empire, et contemplant avec transport ce vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles.

Où faut-il étudier la nature? C'est surtout dans les ruines, au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir à la pensée qu'il n'y a pas de Dieu? Ah ! plutôt des sentiments consolants et doux s'insinueront dans votre âme; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux, et, tombant à genoux, vous direz : « Dieu de l'univers, que tes œuvres sont belles ! Dieu de mon cœur, qu'il m'est doux de croire en toi ! Et comment pourrais-je te méconnaître, quant ta présence éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magnificence? Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de ma jeunesse ; reçois l'enfant égaré qui se jette dans ton sein paternel; et si tu fais paraître ta puissance en réglant le cours des astres, montre-toi plus puissant encore en réglant mon cœur et le soumettant pour toujours aux lois de ton adorable et suprême Majesté. »

CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND (François-Auguste, vicomte de), né en Bretagne le 7 septembre 1768, se distingua par une imagination riche et forte, unie à une sensibilité vive et profonde. Ses ouvrages sont empreints de cette rêverie mélancolique à laquelle l'auteur doit une partie de son talent. Ses écrits, si éminemment religieux, renferment malheureusement presque tous quelques pages qui ne permettent pas de les mettre entre les mains des jeunes gens. Chateaubriand est mort en 1848.

JÉSUS-CHRIST

Nous voyons, depuis le commencement des siècles, les rois, les héros, les hommes éclatants devenir les dieux des nations. Mais voici que le fils d'un charpentier, dans un petit coin de la Judée, est un modèle de douleurs et de misères; il est flétri publiquement par un supplice; il choisit ses disciples dans les rangs les moins élevés de la société : il ne prêche que sacrifices, que renoncement aux pompes du monde, au plaisir, au pouvoir; il préfère l'esclave au maître, le pauvre au riche, le lépreux à l'homme sain; tout ce qui pleure, tout ce qui a des plaies, tout ce qui est abandonné du monde fait ses délices; la puissance, la fortune et le bonheur sont, au contraire, menacés par lui. Il renverse les notions communes de la morale; il établit des relations nouvelles entre les hommes, un nouveau droit des gens, une nouvelle foi publique : il élève ainsi sa divinité, triomphe de la religion des Césars, s'assied sur leur trône, et par-

vient à subjuguer la terre. Non, quand la voix du monde entier s'élèverait contre Jésus-Christ, quand toutes les lumières de la philosophie se réuniraient contre ses dogmes, jamais on ne nous persuadera qu'une religion fondée sur une pareille base soit une religion humaine. Celui qui a pu faire adorer une croix, celui qui a offert pour objet de culte aux hommes l'humanité souffrante, la vertu persécutée, celui-là, nous le jurons, ne saurait être qu'un Dieu.

Jésus-Christ apparaît au milieu des hommes plein de grâce et de vérité; l'autorité et la douceur de sa parole entraînent. Il vient pour être le plus malheureux des mortels, et tous ses prodiges sont pour les misérables. « Ses miracles, dit Bossuet, tiennent plus de la bonté que de la puissance. » Pour inculquer ses préceptes, il choisit l'apologue ou la parabole, qui se grave aisément dans l'esprit des peuples. C'est en marchant dans les campagnes qu'il donne ses leçons. En voyant les fleurs d'un champ, il exhorte ses disciples à espérer dans la Providence, qui supporte les faibles plantes et nourrit les petits oiseaux; en apercevant les fruits de la terre, il instruit à juger de l'homme par ses œuvres. On lui apporte un enfant, et il recommande l'innocence; se trouvant au milieu des bergers, il se donne à lui-même le titre de pasteur des âmes, et se représente rapportant sur ses épaules la brebis égarée. Au printemps, il s'assied sur la montagne, et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds. Du spectacle même de cette foule pauvre et malheureuse, il fait naître ses béatitudes : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont faim et soif. » Ceux qui observent ses préceptes et ceux qui les méprisent sont comparés à deux

hommes qui bâtissent deux maisons, l'une sur un roc, l'autre sur un sable mouvant...

Son caractère était aimable, ouvert et tendre; sa charité, sans bornes. L'apôtre nous en donne une idée en deux mots : « Il allait faisant le bien. » Sa résignation à la volonté de Dieu éclate dans tous les moments de sa vie; il aimait, il connaissait l'amitié : l'homme qu'il tire du tombeau, Lazare, était son ami; ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle...

Si le Fils de l'homme était sorti du ciel avec toute sa force, il eût eu sans doute peu de peine à pratiquer tant de vertu, à supporter tant de maux; mais c'est ici la gloire du mystère : le Christ ressentait des douleurs; son cœur se brisait comme celui d'un homme; il ne donna jamais aucun signe de colère que contre la dureté de l'âme et l'insensibilité. Il répétait éternellement : « Aimez-vous les uns les autres. » — « Mon Père, s'écriait-il sous le fer des bourreaux, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Prêt à quitter ses disciples bien-aimés, il fondit tout à coup en larmes; il ressentit les terreurs du tombeau et les angoisses de la croix; une sueur de sang coula le long de ses joues divines; il se plaignit que son Père l'avait abandonné. Lorsque l'ange lui présenta le calice, il dit : « O mon Père! fais que ce calice passe loin de moi; cependant si je dois le boire, que ta volonté soit faite. » Ce fut alors que ce mot, où respire la sublimité de la douleur, échappa à sa bouche : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. »

Ah! si la morale la plus pure et le cœur le plus tendre, si une vie passée à combattre l'erreur et à soulager les maux des hommes, sont les attributs de la Divinité, qui peut nier celle de Jésus-Christ? Modèle de toutes vertus,

l'amitié le voit endormi dans le sein de saint Jean, ou léguant sa mère à ce disciple; la charité l'admire dans le jugement de la femme adultère; partout la pitié le trouve bénissant les pleurs de l'infortune; dans son amour pour les enfants, son innocence et sa candeur se décèlent, la force de son âme brille au milieu des tourments de la croix, et son dernier soupir est un soupir de miséricorde.

MORT DU CHRÉTIEN

C'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, aucun n'a songé à préparer l'âme pour ces rivages inconnus dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays, toutes les relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son âme; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Enfin le moment suprême est arrivé; un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la religion le balança dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort.

Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur.

NIDS DES OISEAUX

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux; ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur; ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres des églises; d'autres cherchent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon.

Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid;

chaque nid voit des métamorphoses charmantes; un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche; bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau qui se sent abandonné de ses ailes vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses plaisirs, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

UNE MÈRE INDIENNE

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir au nord l'autre merveille de cet empire, la cataracte du Niagara. J'étais arrivé tout prêt de cette chute, dans l'ancien pays des Agannousioni, lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grâce! Ton bras eût dompté

l'ours en fureur ; et sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune, être allé dans le pays des âmes ! Comment feras-tu pour vivre? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre pour te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né ; ensuite elle découvrit son sein, et embrassa ses restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, et de l'autre elle y plaça le corps ; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance

le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable, je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine; prends-en pour coucher tes petits : puisse le Grand-Esprit te les conserver! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha : « Fille de Céluta, retire notre enfant, nous ne séjournerons pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor et l'espérance. Tu n'es donc pas de ce désert? — Non, répondit le jeune homme, nous sommes deux exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit? — Nous n'avons point de cabane, reprit le guerrier; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. — Je le veux bien, » répondis-je, et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui

s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds.

Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide, et, au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène; des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des ours et des élans.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son mari me quittèrent.

VOYAGE DANS UN DÉSERT DE L'AMÉRIQUE

Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses du cèdre; presque

tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ses mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

C'était dans ces riantes hôtelleries préparées par le Grand-Esprit que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ces abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées *tripes de roches,* des écorces sucrées de bouleau et des pommes de maïs, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, le tumac, l'érable, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher parmi les

roseaux une plante dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui sur la faible tige d'une fleur avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

LA VISITE D'UN MISSIONNAIRE

Je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux-moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. Je cherchai ensuite mon hôte; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission. J'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant.

En descendant la montagne, j'aperçus des chênes où les génies semblaient avoir dessiné des caractères étrangers. L'ermite me dit qu'il les avait tracés lui-même, que c'étaient des vers d'un ancien poëte appelé *Homère*, et quelques sentences d'un autre poëte, plus ancien encore, nommé *Salomon*. Il y avait je ne sais quelle mystérieuse harmonie entre cette sagesse des temps, ces vers rongés de mousse, ce vieux solitaire qui les avait gravés, et ces vieux chênes qui lui servaient de livres.

Son nom, son âge, la date de sa mission, étaient aussi marqués sur un roseau de savane, au pied de ces arbres.

Je m'étonnai de la fragilité du dernier monument. « Il durera encore plus que moi, me répondit le père, et aura toujours plus de valeur que le peu de bien que j'ai fait. »

De là nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas ainsi de la nature, quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes, en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes dans une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière et de conserver au lieu de leurs sépultures son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix. Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages. On l'appelait le *Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était formé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé, deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges, marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes, et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable

au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que l'hymne des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes verts, qui bordaient une des anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui : les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ qui répandait des larmes; il s'informait en marchant de ce qui se passait au village; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de la religion. « Mes chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous est arrivé un frère; et, pour surcroît de bonheur, je vois que la divine providence a épargné hier vos moissons[1]; voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le saint sacrifice, et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur humilié. »

[1] Un orage affreux avait éclaté sur le pays.

Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans un torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! ô magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistants d'innocents sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur. Après le sacrifice, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts, livrées aux flammes, pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid, le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ;

on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux; j'admirais le triomphe du christianisme sur la vie sauvage; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion; j'assistais aux noces primitives de l'homme et de la terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs, et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme. Cependant on présenta un enfant au missionnaire, qui le baptisa parmi des jasmins en fleur, au bord d'une source; tandis qu'un cercueil, au milieu des jeux et des travaux, se rendait aux *Bocages de la mort*. Deux époux reçurent la bénédiction nuptiale sous un chêne, et nous allâmes ensuite les établir dans un coin du désert. Le pasteur marchait devant nous, bénissant çà et là et le rocher, et l'arbre, et la fontaine, comme autrefois, selon le livre des chrétien, Dieu bénit la terre inculte en la donnant en héritage à Adam.

LACRETELLE

LACRETELLE (Charles de), dit le *Jeune*, pour le distinguer de son frère aîné, qui fut également de l'Académie française, né à Metz en 1766, préluda à ses travaux historiques par des articles remarquables insérés dans divers journaux. Ces premiers essais annonçaient déjà une grande facilité de style. Il mit le comble à sa gloire en publiant son *Histoire de la révolution française*. Il est fâcheux que l'auteur se soit éloigné, dans ses derniers écrits, de cet esprit de foi et de religion qui caractérise les premiers.

MORT DE LOUIS XVI

A neuf heures Santerre se présente. « Vous venez me chercher, lui dit le roi, je vous demande une minute. » Le roi entra dans son cabinet, il reparut, son testament à la main, et s'adressant à un municipal, Jacques Roux, prêtre athée : « Je vous prie, lui dit-il, de remettre ce papier à la reine, à ma femme. — Cela ne me regarde point, reprit l'homme féroce. Je ne suis ici que pour vous conduire à l'échafaud. » Le roi pria un autre municipal d'en prendre lecture et de le communiquer à la commune avant de le remettre à la reine.

La commune fit publier ce testament comme un témoignage du fanatisme et des crimes du roi. Louis se tourna vers Santerre et lui dit : « Partons. » Il prononça ce mot d'un ton qui annonçait tout ensemble la majesté d'un roi et la résignation d'un saint. A l'entrée de l'escalier il rencontra le concierge de la tour, et lui dit :

« J'ai eu un peu de vivacité avec vous avant-hier, ne m'en veuillez pas. » Cet homme détourna la tête. Le roi monta en voiture, accompagné de son confesseur et de deux municipaux. Santerre commandait le cortége. La commune de Paris, pour n'avoir rien à craindre des gardes nationaux, les avait appelés sous les armes et rangés sous la sombre surveillance de ses satellites affidés. Les plus lâches auraient voulu prendre un air de fête, et ne pouvaient témoigner que stupeur. Les plus féroces craignaient de révolter tant de milliers d'hommes attristés et indignés secrètement. L'arme tremblait sur tous les bras, quand la voiture de la victime approchait, quand on pouvait contempler la sérénité auguste et l'expression de sa bonté compatissante. Un roi dans la vigueur de l'âge récitait les prières des agonisants. Il plaignait son peuple tandis que son peuple le plaignait en le laissant immoler. Au bout d'une heure il arriva sur cette place qui lui rappelait les funestes fêtes de son mariage et le premier malheur dont son âme avait été déchirée. Un échafaud était dressé sur le même lieu qu'avait occupé la statue de son aïeul. Il descendit de la voiture, s'entretint encore une minute avec son confesseur, et en reçut ce sublime adieu : *Fils de saint Louis, montez au ciel!* Le roi monta sur l'échafaud d'un pas ferme; il s'avança pour parler au peuple. Avec un accent de voix pur et sonore il commença ces mots : « Français, je meurs innocent. Je pardonne à mes ennemis. Je désire que ma mort... »

Santerre, que l'émotion du peuple faisait déjà trembler, commanda un roulement de tambours pour étouffer la voix du monarque. La victime fut frappée. Après le sacrifice consommé, les brigands lancèrent leurs cris

de joie. Le peuple n'y répondit que par de profonds murmures. Le nom de Santerre était chargé d'imprécations. Le roi, disait-on dans les groupes, allait en appeler au peuple, et le peuple allait le délivrer. Ainsi chacun cherchait une excuse tardive pour la lâcheté générale. Plusieurs personnes trempèrent religieusement leur mouchoir dans le sang du martyr. On combattait pour avoir de ses cheveux. On revenait morne et pensif de cet effrayant spectacle; il n'était que dix heures du matin. Toute affaire cessa, tout jeu fut suspendu, excepté pour les brigands les plus déclarés. Les boutiques furent fermées; les rues presque désertes. Les gardes nationaux, en revoyant leurs familles consternées, avaient honte d'eux-mêmes, jetaient leur fusil avec horreur, et sanglotaient avec leurs femmes autour de leur foyer. *Ah! si j'avais été plus sûr de mes voisins!* disait-on dans presque toutes les maisons de Paris. Il semblait qu'un tremblement de terre eût ébranlé la ville. On ne rêvait plus que désastres. Chacun désespérait de l'avenir et de soi-même. La ville des plaisirs n'offrait plus qu'un troupeau timide et dispersé, dont le pasteur n'était plus, et dont les bouchers révolutionnaires allaient seuls disposer. A de certains intervalles on entendait leurs cris; ils s'avançaient en bandes peu nombreuses ; ils répétaient ces mêmes chants qui avaient présidé aux massacres du 2 septembre. Mais leur voix mourait tout à coup, tant le silence universel les épouvantait! Cependant ils avaient redoublé la terreur dans toutes les maisons. Les femmes recouraient à la prière. Peu d'hommes savaient encore prier. La famille royale, pendant toute la marche du roi, s'était unie à lui pour réciter les prières des agonisants. D'épouvantables cris

de joie lui apprirent l'horrible catastrophe, et la jetèrent dans les convulsions du désespoir. L'auguste reine, le roi orphelin, sa sœur et sa tante tombèrent à genoux. La reine voyait son époux dans les régions des saints. « Glorieux martyr, disait-elle, bientôt je te suivrai au supplice, obtiens que je te suive dans le royaume des cieux. »

BALLANCHE

BALLANCHE (Pierre-Simon) est né à Lyon en 1776. Son enfance et sa première jeunesse furent souffrantes, valétudinaires, casanières. Vers l'âge de dix-huit ans il resta trois années entières sans sortir. Il lisait, et surtout écrivait dès lors beaucoup. Pendant le siége de Lyon, malgré la faiblesse de sa santé, il s'occupait de travaux sérieux, et cherchait dans la culture des lettres un adoucissement aux malheurs publics. On trouve dans ses premiers essais beaucoup de rapports avec les *Méditations*. C'est la même matière religieuse, littéraire, le même fond d'inspiration mélancolique; c'est quelque chose d'harmonieux, de lyrique, d'élégiaque. Ami particulier de MM. de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand, il s'est efforcé comme eux de réintégrer le principe chrétien dans les sociétés modernes. « Retournons, s'écriait-il dès sa jeunesse, retournons, il en est temps, aux idées religieuses; les littérateurs et les artistes ne peuvent rien sans elles. » Il a tendu continuellement vers ce but, surtout dans la *Palingénésie sociale,* un des écrits les plus importants de l'auteur : là un style élégant et harmonieux revêt des pensées consolantes et pures; il semble que l'on voie tous les secrets de la conscience calme et sereine de l'auteur, comme à la tranquille et mystérieuse lumière de son imagination. (Sainte-Beuve, Chateaubriand, etc.) Il avait publié antérieurement (1815) *Antigone ,* poëme élégiaque qui personnifie dans Œdipe et sa fille les misères et la résignation.

M. Ballanche, reçu membre de l'Académie française le 28 avril 1842, est mort en 1847.

MORT D'ŒDIPE

Après plusieurs jours de marche incertaine, Œdipe et sa pieuse fille parvinrent au pied du Cythéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève, par une pente insensible, jusqu'aux

deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues. L'autre aboutit à la ville d'Épire, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers ; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Élide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et riantes de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. « Ah ! malheur à moi, s'écrie à l'instant Œdipe, malheur à moi d'avoir été si longtemps sans m'inquiéter de savoir qui était cet inconnu que j'immolai avec tant de fureur ! Hélas ! je revenais de Delphes, où j'étais allé consulter l'oracle; je ne voulus pas retourner à Corinthe, que je croyais être ma patrie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le chemin n'est-il pas étroit ? Ne tourne-t-il pas rapidement ? N'y a-t-il pas un précipice à ma droite et un rocher menaçant à ma gauche ? Un torrent ne roule-t-il pas au fond de l'abîme ses ondes tumultueuses ? Je l'entends gronder. J'entends aussi la source qui était consacrée aux Muses, et qui maintenant est chère aux Euménides. Ma fille, conduis-moi sous les deux chênes qui prêtent à la Naïade une ombre hospitalière. Il me semble les voir : le ciel était tout en feu ce jour-là ; les branches des deux chênes pliaient sous l'effort de la tempête ; le torrent produisait un bruit tout semblable aux gémissements confus de mille mourants qui exhalent leurs dernières plaintes sur un champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de si funestes présages ? Pourquoi vis-je sans terreur le rapide roi des airs, l'aigle, frappé de la foudre, tomber à mes pieds ? Pourquoi refusai-je de croire à tous les pressentiments que les dieux faisaient naître dans mon âme ?

« Lumière du soleil, que n'étais-je alors privé de tes bienfaits! Que n'étais-je alors aveugle comme à présent! »

Antigone, tremblant aux discours d'Œdipe, se hâtait de répondre à toutes ses questions. « Oui, mon père, disait-elle, un torrent roule au fond de l'abîme ses ondes tumultueuses; un précipice est à votre droite, un rocher menaçant à votre gauche. Nous voici près des deux chênes : ils protégent de leur ombre une fontaine qui s'écoule en filets d'argent; le chemin tourne avec rapidité; et au bout de l'horizon je vois les remparts de Thèbes. — Tu vois la ville de Cadmus, ô ma fille! je la voyais aussi et j'étais loin de croire que j'allais m'emparer de sa fatale couronne. Eh bien! arrêtons-nous C'est ici! oui, c'est ici, je le sens! Dis-moi, l'ombre de Laïus n'est-elle pas assise sur le rocher? — Non, répondit Antigone, l'ombre de Laïus n'est point assise sur le rocher. — Ah! je la vois, reprenait Œdipe; je la vois, grande, terrible! une large blessure, des torrents de sang qui en découlent : ses gardes fuient; il est étendu sur son char; ses mains défaillantes abandonnent les rênes; un son qui se forme en vain dans sa poitrine, et qui ne peut devenir une parole articulée sur ses lèvres mourantes... Dieux! il a reconnu son fils!

« Visage auguste, pourquoi es-tu sur moi! tes yeux lancent des éclairs. Toutes mes pensées se troublent. Ombre vénérable, si tu n'es pas vengée par toute une vie remplie de trouble, si tu n'es pas vengée par cet excès d'infortune et de misère où je me suis précipité, sois-le du moins par tout ce que je souffre dans cet instant. Laisse tomber un regard sur mon Antigone : elle est innocente, et elle implore mon pardon. Mon Antigone, viens

dans mon sein; entoure-moi de tes bras, fille chérie, je me mets sous ta protection. Ah! prie pour moi le Ciel! prie le grand Jupiter! prie les Muses, consolatrices des hommes! Terribles Euménides, laissez-moi! nulle puissance ne vous est donnée sur la vertu douce et modeste; et Antigone m'entoure de ses embrassements. Je sens ses larmes qui inondent ma poitrine. Ses lèvres pressent sur mon front mes cheveux blanchis avant le temps. »

Ainsi disait Œdipe. Antigone consolait son père par de douces paroles. Mais lorsque enfin il n'a plus que la mort devant lui, son trouble s'apaise, et, d'une voix pleine de tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi une victime destinée au sacrifice. Mon heure suprême est arrivée. Je ne sais comment s'accomplira ce dernier acte de la justice des dieux; mais enfin je vais mourir. Ma fille, coupe sur mon front une boucle de mes cheveux, et tu la placeras sur la tombe de l'infortunée à qui tu dois le jour. Tu feras des libations de lait et de miel sur cette tombe solitaire, qui est restée sans honneur. Ah! c'est la première fois qu'une reine, qu'une épouse, qu'une mère a été ainsi déposée sans pompe, et comme à la dérobée, dans le sein de la terre. Ma fille, rien ne pourra t'empêcher de remplir ce pieux devoir : la mort aura tout purifié. »

Après un long silence il ajouta : « Je vais mourir! à cet instant solennel, je sens à la fois la puissance de la vie et la puissance de la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre; la mort commence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis plus à mes yeux; mais une autre clarté luit à mon intelligence. Demeures fortunées, ouvrez-vous pour recevoir celui qui deux fois fut appelé au rang suprême, tant son front était fait pour le ban-

deau royal ! ouvrez-vous pour recevoir l'homme qui connut toutes les misères ! Et toi, Antigone, fille courageuse et magnanime, implore de nouveau la clémence des dieux immortels. Et puissent mes derniers sentiments et mes dernières pensées, en se reposant sur toi, te rendre un objet sacré ! Mais tu as encore un service à me rendre. Pendant que je me purifierai dans la fontaine, va me chercher une brebis noire, je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère que le chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit Œdipe, retire-toi. » Antigone se jeta à ses pieds. « O ma fille, lui dit le roi, je te laisse seule sur la terre : je ne puis te confier à tes frères barbares[1]. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le héros d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les nobles projets que tu pourras encore former. Il se souviendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans l'illustre cité de Minerve, avec le rameau des suppliants ; car il faut toujours se conformer à sa fortune. »

La vierge, baignant de larmes les genoux du roi, n'entend qu'à peine les dernières paroles d'Œdipe ; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères. Sa propre misère et son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés ; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle. « Mon père, s'écriait-elle, avant que de mourir pardonnez à mes frères. Les dieux, n'en doutez pas, ferment l'oreille

[1] Étéocle et Polynice.

aux vœux de la bonté et de l'amour, lorsque ces vœux n'embrassent pas tous les enfants. Ah! pardonnez à mes frères, pour que le malheur cesse de s'appesantir sur moi-même.

— Ma fille, reprend Œdipe, pourquoi parler ainsi? âme sublime d'Antigone, que t'importe ou le bonheur ou le malheur? N'auras-tu pas toujours la paix de la conscience, les louanges des hommes et l'amour des dieux! Va, ma fille, je t'ai devinée, tu n'as parlé de toi qu'à cause de mes malheureux fils. Hélas! c'est à eux maintenant que tu vas te consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli tes jours! ta vie entière n'aura été qu'une vie de dévouement et de sacrifice. Non, tant de vertu ne restera pas sans récompense; ma fille, crois-en les paroles d'Œdipe qui va mourir. Adieu. »

Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre; seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont Œdipe venait de parler : tout à coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère, pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son

père ; et, du sein de ces ténèbres mystérieuses, sort ce dernier cri : « Hélas ! hélas ! Adieu, ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour. Antigone s'approche en tremblant, mais elle ne trouve que la brebis égorgée, il ne restait plus rien d'Œdipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus : fut-il consumé par la foudre ? fut-il englouti dans un abîme ? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe ? Les dieux se sont réservé ce secret.

La généreuse fille d'Œdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

WALSH

Walsh (le vicomte) est né vers 1780. Ses ouvrages sont empreints de l'esprit le plus religieux : ses *Lettres vendéennes* surtout, son *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* et ses *Souvenirs et Impressions de voyage*, sont remarquables sous ce rapport.

MARTYRE DE SAINT DONATIEN ET DE SAINT ROGATIEN

Dès l'an 290, saint Clair apporta le flambeau de la foi aux habitants de Condivincum (aujourd'hui Nantes). Par ses prédications, sa sainteté et ses miracles, il enleva aux faux dieux un grand nombre d'adorateurs. Parmi ces nouveaux chrétiens on compta bientôt le jeune Donatien, fils du gouverneur de la ville. Les sublimes vérités de l'Évangile avaient touché son cœur et lui avaient fait abandonner les séduisantes pratiques d'un culte efféminé, pour s'attacher à la croix du Dieu des souffrances.

Une conversion si éclatante ne put rester ignorée. Le néophyte fut mandé devant le pontife des idoles. Il y confessa Jésus-Christ. On le revêtit aussitôt de la robe des martyrs ; et, tel qu'un grand peintre nous a représenté saint Gervais marchant à la mort, Donatien s'avançait vers le lieu du supplice, quand son jeune frère Rogatien s'offrit à sa vue, il était couronné de fleurs, et se rendait au banquet d'une fête voluptueuse ; il ignorait et la religion nouvelle et les dangers de son frère.

« Où le traînez-vous? cria-t-il aux licteurs.

— A la mort, répondirent ces barbares.

— A la gloire ! répliqua le valeureux chrétien. Je vais mourir pour Jésus-Christ. O mon frère ! que je te plains de ne pas connaître ce Dieu du ciel et de la terre ! lui seul est Dieu ; il n'en est pas d'autres. Ceux que tu adores sont l'ouvrage de la main des hommes, et périssent comme eux. Mais le Sauveur, pour lequel je vais souffrir quelques instants ici-bas, est la résurrection et la vie ; il me donnera dans le ciel d'éternelles délices. Rogatien, crois avec moi, pour que j'expire en paix. Mourons ensemble pour renaître immortels. »

Les paroles du chrétien eurent une puissance divine. Le cœur de l'idolâtre fut touché ; ses yeux s'ouvrirent à la lumière d'en haut. Il vit un Dieu tout rayonnant de gloire, du haut du ciel, qui lui montrait deux couronnes ; il s'élança près de Donatien, le serra dans ses bras, et s'attacha à lui. Le martyr, dans sa joie sainte, ne pouvait le presser sur son sein : ses mains étaient chargées de chaînes, et, tout en remerciant Dieu, il se prenait de pitié en contemplant la tendre jeunesse de son frère ; la foule aussi était émue. La compassion se glissait dans cette assemblée, qu'une féroce curiosité avait rassemblée. On entendait des voix qui disaient : « A peine sont-ils sortis de l'enfance, que déjà ils veulent mourir ! Que sont donc ces chrétiens pour mépriser ainsi la mort et les tourments ? »

D'autres ajoutaient : « Ils adoreront Jupiter, qu'on les reconduise au temple : s'ils refusent de sacrifier aux dieux immortels, il sera temps de les faire périr. »

Selon le vœu de la foule, les deux chrétiens furent conduits au temple des idoles. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, pleins d'innocence et de résignation. Roga-

tien était encore tout paré de fleurs et de bandelettes; il écoutait les paroles de vie qui sortaient de la bouche de son frère, et s'affermissait dans la foi. Ils arrivèrent au temple de Janus; là, le pontife leur présenta et la coupe des libations et l'encens des sacrifices. Le peuple joignit ses prières aux ordres du grand prêtre; ce fut en vain, Rogatien jeta au loin le vase d'or qui lui était offert, et s'écria : « Périsse le culte des faux dieux! ceux que l'on adore ici ne sont que de vaines images : le vrai Dieu est celui des chrétiens; c'est celui de mon frère, c'est le mien. Faites-nous mourir, nous ne sacrifions qu'à Jésus-Christ, et ce sacrifice sera notre propre sang. Menez-nous à la mort. »

Alors la foule oublia la pitié, demanda leur mort, et les accabla d'outrages. Les deux enfants de Dieu ne s'en émurent pas, et marchèrent d'un pas ferme vers le lieu du supplice.

C'était à mille pas du temple de Janus (sur les restes duquel s'élève aujourd'hui la cathédrale) et à l'endroit où l'on voit, sur la route de Paris, deux croix de bois et deux ormeaux; là les bourreaux s'essayèrent à de nouvelles tortures avant de donner la mort aux chrétiens. Quand Donatien vit couler le sang de son jeune frère, il lui cria : « Ami, aie bon courage, voilà le baptême que tu demandais : le sang du martyre est un autre baptême qui ouvre la porte des cieux et donne le bonheur éternel. » Il exhortait encore Rogatien, que celui-ci avait déjà cessé de vivre. Un instant après, un dernier coup de hache le délivra aussitôt de la vie; et les deux âmes chrétiennes, comme deux cygnes qui fuient la région des tempêtes, s'envolèrent de la terre vers le ciel qui les attendait.

LE JEUNE LÉVITE

Vous vous alarmez de ma consécration au Seigneur, mon cher Eugène; vous dites : « Il ne sentira pas de regrets pendant l'exaltation du sacrifice; mais, l'enthousiasme passé, ces regrets se trouveront au fond de ce cœur, qui ne pourra plus s'affranchir, et qui se sera fait esclave pour toujours. »

Mon ami, ces mots « pour toujours » qui vous effraient, sont justement ce qui me rassure.

Oui, *pour toujours,* j'ai renoncé à l'inconstance de mes désirs; je n'aurai plus de ces volontés d'un moment, de ces résolutions d'un jour, de ces opinions qui échappent et de ces sentiments qui passent; oui, *pour toujours,* j'ai fait le sacrifice de ma volonté, et je l'ai fait pour être heureux.

J'avais joui dans toute sa plénitude de ce que le monde appelle liberté, et cette liberté n'a été pour moi que des chaînes qui souvent m'ont blessé.

Combien de fois, au milieu du tourbillon des plaisirs qui nous emportait ensemble, n'ai-je pas soupiré après le repos!... Combien de fois me suis-je dit, au sein de la dissipation : La vie vie ne m'a-t-elle été donnée que pour la remplir ainsi de futiles amusements? Et faudra-t-il qu'elle s'évanouisse comme ces fêtes qui ne laisseront pas de souvenirs ?

Ces pensées graves venaient souvent me surprendre... Je ne savais pas le moyen de me les rendre salutaires... Dieu a eu pitié de moi... Reposez-vous sur lui du soin de mon bonheur... Il paye au centuple ce que l'on fait pour lui; et, depuis le jour où je me suis consacré à

ses autels, depuis que j'ai déposé entre ses mains ma volonté pour ne plus la reprendre, je me suis trouvé plus heureux et plus fort contre le malheur que je ne l'avais jamais été dans le monde.

— Eh bien! oui, cher Eugène, je n'aurai plus de ces plaisirs qui vous transportent; mais cette vague inquiétude, mais ces espérances trompées qui les accompagnent ne m'affligeront plus.

Je ne verrai plus l'éclat des fêtes et la pompe de la cour; mais ces intrigues si viles, cette envie si basse, ne viendront plus m'attrister.

Le monde, qui m'a séduit et qui vous séduit encore; la gloire des armes, qui a rempli mon cœur et qui fait aujourd'hui battre le vôtre, ne m'agiteront plus; mais un autre amour que celui qui passe, mais une autre gloire que celle qui coûte tant de sang et de larmes, s'empareront de mon âme et rempliront ma vie.

Honorer et faire honorer Dieu; enseigner aux hommes la vraie science du bonheur, la religion; consacrer mes jours au service de mes frères, au bien de mon pays : tels seront désormais mes occupations et mes devoirs.

Croyez-vous que cet emploi soit sans charmes? Et, dites-le-moi, ne faut-il pas au missionnaire, comme à celui qui s'est élancé dans la carrière des armes, un dévouement sans bornes et le mépris de la mort?

A la voix de l'honneur, vous allez vous jeter au plus fort du danger, vous sourirez au milieu des périls, vous irez planter votre drapeau sur les plus hautes murailles défendues par l'ennemi : eh bien, moi, à la voix de la religion, je volerai aussi au-devant de la mort sans la craindre; et moi aussi, je suis soldat!

Vous tenez l'épée qui tue. Je porte la croix qui sauve...

Tous les deux nous devons être prêts à quitter ce que nous avons de plus cher, pour voler partout où le devoir nous le prescrira.

Les rois de la terre sont quelquefois ingrats. Le Roi du ciel ne l'est jamais.

Les lauriers que vous cherchez se flétrissent; ils meurent comme le guerrier qui les a moissonnés. Ceux que je désire sont immortels comme Celui qui les donne.

Je vous le demande en toute vérité, ai-je donc choisi la plus mauvaise part?

SÉGUR

SÉGUR (Philippe de), né à Paris en 1780, est honorablement connu dans la littérature par son *Histoire de la campagne de Russie*. Cet ouvrage, qu'il adresse à ses anciens compagnons d'armes, est écrit avec chaleur. Des récits animés, un coloris brillant, des scènes présentées dans tout leur mouvement et dans toute leur vie, voilà ce qui fera vivre l'ouvrage de M. de Ségur.

INCENDIE DE MOSCOU

L'embrasement, poursuivant ses ravages, eut bientôt atteint les plus beaux quartiers de la ville. En un instant, tous ces palais que nous avions admirés pour l'élégance de leur architecture et le goût de leur ameublement, furent consumés par la violence des flammes. Leurs superbes frontons, décorés de bas-reliefs et de statues, venant à manquer de support, tombaient avec fracas sur les débris de leurs colonnes. Les églises, quoique couvertes en tôle et en plomb, tombaient aussi, et avec elles ces dômes superbes que nous avions vus la veille tout resplendissants d'or et d'argent. Les hôpitaux, où se trouvaient plus de vingt mille malades ou blessés, ne tardèrent pas à être incendiés; le désastre qui s'ensuivit révoltait l'âme et la glaçait d'effroi. Consternés par tant de calamités, nous espérions que les ombres de la nuit en couvriraient l'effrayant tableau;

elles ne servirent qu'à rendre l'incendie plus terrible et à faire ressortir davantage la violence des flammes; agitées par le vent, elles s'élevaient jusqu'au ciel. On apercevait aussi les fusées incendiaires que les malfaiteurs lançaient du haut des clochers : elles sillonnaient des nuages de fumée, et de loin ressemblaient à des étoiles tombantes.

Le lendemain, on ne distinguait les endroits où il y avait eu des maisons que par quelques piliers en pierres calcinées et noircies. Le vent, soufflant avec violence, formait un mugissement semblable à celui que produit une mer agitée, et faisait tomber sur nous avec un fracas épouvantable les énormes lames de tôle qui recouvraient les palais. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyait que des ruines ou un océan de flammes. Le feu prenait comme s'il eût été mis par une puissance invisible; des quartiers immenses s'allumaient, brûlaient, et disparaissaient à la fois.

A travers une épaisse fumée, se présentait une longue suite de voitures toutes chargées de butin; forcées par l'encombrement de s'arrêter à chaque pas, on entendait les cris des conducteurs, qui, craignant d'être brûlés, poussaient, pour avancer, des imprécations effroyables.

Le feu était au Kremlin; mais Napoléon, maître enfin de ce palais des tsars, s'opiniâtrait à ne pas céder sa conquête, même à l'incendie. Sourd à nos sollicitations, car tous les officiers s'étaient réunis autour de lui, ce ne fut qu'après avoir jugé par lui-même du danger qu'il se décida enfin à fuir. Il descendit rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des strelitz. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes, elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent

les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit à travers les roches une poterne qui donnait sur la Moskowa...

Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et la garde parvinrent à échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élance à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du petillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardents qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes qui dévoraient les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent, et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Un air dévorant, des cendres étincelantes, embrasaient notre respiration sèche, haletante, et déjà suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

PASSAGE DE LA BÉRÉSINA

Pendant toute la journée du 28 novembre la position du neuvième corps fut d'autant plus critique, qu'un pont frêle et étroit était sa seule retraite, encore les bagages et les traîneurs obstruaient-ils les avenues. A mesure que le combat s'était échauffé, la terreur de ces misérables avait augmenté leur désordre. D'abord les premiers bruits d'un engagement sérieux causèrent leur épouvante, puis la vue des blessés qui en revenaient, et enfin les batteries de la gauche des Russes, dont les boulets vinrent frapper leur masse confuse.

Déjà tous s'étaient précipités les uns sur les autres, et cette multitude immense, entassée sur la rive, pêle-mêle avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Ce fut vers le milieu du jour que les premiers boulets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos. Ils furent le signal d'un désespoir universel.

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, leurs cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes, suivant leurs différents caractères.

Les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent, le sabre à la main, un horrible passage. Plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore : ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'ils écrasaient dans leur odieuse avarice : ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient

surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés, ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient : déjà submergées, leurs bras roidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venaient derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts : dirigées par leurs conducteurs et rapidement emportées sur une pente roide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles : puis s'entre-choquant, la plupart, violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers de malheureux, poussés sur ces obstacles, s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres; on n'entendait que des cris de douleur et de

rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparés sans retour. Elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher. Mais emportées çà et là par la foule, battues de ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux, de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, de l'explosion des obus, de vociférations, de gémissements, de jurements effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent les ponts, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants, renversés, à demi-étouffés, et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés : mais à chaque moment un cheval abattu, une branche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'autre pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct

de la conservation, poussaient vers le but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite et que ses divisions se présentèrent et ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studziamka, la multitude engourdie par le froid ou trop attachée à ses bagages se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés, le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Éblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme : une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants, furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glaces qu'il charriait. Il y en eut qui s'élancèrent tête baissée au milieu des flammes du pont, qui croula sous eux :

brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amonceler et battre avec les glaçons contre les chevalets; le reste attendit les Russes. Witgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Éblé, et, sans avoir remporté la victoire, il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe qui se déroulait confusément, en s'écartant vers Zembin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs pentes, forment un vaste marécage; l'armée le traversa sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.

Ces ponts magnifiques, faits de sapins résineux, commençaient à quelques werstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abatis et des tas de bourrées d'un bois combustible et déjà sec étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ces Cosaques pour incendier ces ponts. Dès lors tous nos efforts et le passage de la Bérésina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et ce fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abri, au milieu d'un ouragan insupportable, la grande armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat.

Dans cette position désespérée, où la France entière semblait être prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi.

Kutusoff n'arriva sur le Dniéper, à Kopis, que le jour où Napoléon abordait la Bérésina. Witgenstein se laissa contenir pendant le temps nécessaire. Otchitchakof fut défait, et sur quatre-vingt mille hommes Napoléon réussit à en sauver soixante mille. Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait détruit le tiers.

Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille; la nuit, elle bivaquait en carré autour de son chef : là ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait, assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième et le passage avec son artillerie, et s'unit aux efforts d'Éblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible : lui-même, enfin, dirigea ces restes vers Zembin, où le prince Eugène l'avait précédé.

On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route, comme s'ils eussent encore eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume : il commençait le détail de ses pertes; mais Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénérassent en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots : « Pourquoi donc

voulez-vous m'ôter mon calme? » Et sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche : « Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon calme. » Mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres.

Autour de lui, pendant ces mortels jours, chaque bivac fut marqué par une foule de morts. Là étaient réunis des hommes de tous les états, de tous les grades, de tous les âges, ministres, généraux, administrateurs. On y remarqua surtout un ancien grand seigneur de ces temps bien passés où régnait souverainement une grâce légère et brillante. On voyait cet officier général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neige, s'occuper avec une imperturbable gaieté, dès que le jour revenait, des détails de sa toilette. Au milieu de cet ouragan, il faisait parer sa tête d'une frisure élégante et poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous les malheurs et de tous les éléments déchaînés qui l'assiégeaient.

LA MENNAIS

La Mennais (Félicité-Robert de) naquit à Saint-Malo en 1782. Sa première enfance fut extrêmement vive et pétulante. Vers huit à neuf ans, cette perpétuelle activité se tourna du côté de l'étude, de la lecture et de la piété. Il commença de s'appliquer au latin; mais bientôt la révolution le priva de ses maîtres. Livré dès lors à lui-même, le jeune *Félicité*, ou *Féli*, comme on disait par abréviation, lut, travailla sans relâche, et se forma seul. Vers douze ans il apprit le grec, et parvint à le savoir très-bien, sans autre secours que les livres. Sa dévotion, malgré tant de travail, continuait d'être pure; il allait souvent en secret adorer le saint Sacrement dans les chapelles voisines. Cet esprit religieux, attiédi pendant les années qui suivirent sa première communion, se ranima plus tard. Il reçut la tonsure en 1811, et fut ordonné prêtre en 1817.

Plusieurs ouvrages l'avaient déjà fait connaître au public; mais aucun livre n'eut autant d'éclat que le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*. Le style en est grave et nerveux, régulier et véhément, sans fausse parure ni grâce mondaine; style sérieux, convaincu, pressant, qui n'obéit qu'à la pensée.

Plût à Dieu que l'abbé de la Mennais n'eût jamais démenti ses glorieux antécédents! Mais dès qu'il eut abjuré le principe d'autorité, si souvent et si hautement proclamé dans ses premiers écrits, il tomba dans des erreurs sans nombre; son génie, prostitué à la cause de la révolte politique et religieuse, parut s'éclipser; son front découronné n'imprima plus le respect, et cet homme qui pouvait marcher à la tête de son siècle, entouré d'une foule de brillants disciples, végéta dans quelque coin obscur de la capitale, au sortir de Sainte-Pélagie, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 février 1854.

INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

Le siècle le plus malade n'est pas celui qui se passionne pour l'erreur, mais le siècle qui néglige, qui dédaigne la vérité. Il y a encore de la force et par conséquent

de l'espoir là où l'on aperçoit de violents transports ; mais lorsque tout mouvement est éteint, lorsque le pouls a cessé de battre, que le froid a gagné le cœur, qu'attendre alors, qu'une prochaine et inévitable dissolution ?

En vain l'on essaierait de se le dissimuler, la société en Europe s'avance rapidement vers ce but fatal. Les bruits qui grondent dans son sein, les secousses qui l'ébranlent, ne sont pas les plus effrayants symptômes qu'elle offre à l'observateur ; mais cette indifférence léthargique où nous la voyons tomber, ce profond assoupissement, qui l'en tirera ? qui soufflera sur ces ossements arides pour les ranimer ? Le bien, le mal, l'arbre qui donne la vie et celui qui produit la mort, nourris par le même sol, croissent au milieu des peuples, qui, sans lever la tête, passent, étendent la main, et saisissent leurs fruits au hasard. Religion, morale, honneur, devoirs, les principes les plus sacrés comme les plus nobles sentiments, ne sont plus qu'une espèce de rêve, de brillants et légers fantômes qui se jouent un moment dans le lointain de la pensée, pour disparaître bientôt sans retour. Non, jamais rien de semblable ne s'était vu, n'aurait pu même s'imaginer. Il a fallu de longs et persévérants efforts, une lutte infatigable de l'homme contre sa conscience et sa raison, pour parvenir enfin à cette brutale insouciance. Arrêtez un moment vos regards sur ce roi de la création : quel avilissement incompréhensible ! son esprit affaissé n'est à l'aise que dans les ténèbres. Ignorer est sa joie, sa paix, sa félicité ; il a perdu jusqu'au désir de connaître ce qui l'intéresse le plus. Contemplant avec un égal dégoût la vérité et l'erreur, il affecte de croire qu'on ne les saurait discerner, afin de les confondre dans un commun mépris : dernier excès de dé-

pravation intellectuelle où il lui soit permis d'arriver : *Cum in profundum venerit, contemnit.*

Or, quand on vient à considérer ce prodigieux égarement, on éprouve je ne sais quelle indicible pitié pour la nature humaine. Car se peut-il concevoir de condition plus misérable que celle d'un être également ignorant de ses devoirs et de ses destinées, et un plus étrange renversement de la raison, que de mettre son bonheur et son orgueil dans cette ignorance même, qui devrait être bien plutôt le sujet d'un inconsolable gémissement.

La cause première d'une si honteuse dégradation est moins la faiblesse de notre esprit que son asservissement au corps. Subjugué par les sens, l'homme s'habitue à ne juger que par eux, ou sur leur rapport. Il ne voit de réalité que dans ce qui le frappe; tout le reste lui paraît de vagues abstractions, des chimères. Il n'existe que dans le monde physique : le monde intellectuel est nul pour lui. Il nierait sa pensée même, si elle lui était moins présente et moins intime; mais ne pouvant, si j'ose le dire ainsi, se séparer d'elle, et refusant néanmoins de la reconnaître pour ce qu'elle est, il en fait le résultat de l'organisation, il la matérialise, afin de n'être pas obligé d'admettre des substances inaccessibles aux sens.

Et, chose remarquable ! la culture des sciences physiques, qui avertissent l'homme à chaque instant de sa supériorité sur la brute, n'a servi qu'à fortifier en lui le penchant abject à se rabaisser au niveau des êtres les plus vils, en l'occupant sans cesse d'objets matériels. Alors son âme s'est dégoûtée d'elle-même; elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au dernier souvenir. Cet amour immense qui fait le fonds de son être, elle l'a détourné de son cours pour l'appli-

quer uniquement aux corps ; elle les a aimés comme sa fin, elle a voulu s'identifier à eux, être périssable comme eux ; elle s'est dit : Tu mourras ! et a tressailli d'espérance.

Toujours l'asservissement aux sens produit une vive opposition aux vérités morales et intellectuelles, et l'on ne doit point chercher ailleurs la cause de la profonde haine qu'ont montrée, dans tous les temps, pour le christianisme, certains individus et certains peuples. C'est le combat éternel, c'est le combat à mort *de la chair contre l'esprit*, des sens, que la religion chrétienne s'efforce de réduire en servitude, contre la raison, qu'elle affranchit, éclaire et divinise, parce que, dans ses préceptes et dans ses dogmes, elle n'est que l'assemblage et la manifestation de toutes les vérités utiles à l'homme.

A l'époque où le christianisme apparut sur la terre, le genre humain ne vivait plus, pour ainsi dire, que par les sens. Le culte, devenu un simple simulacre, ne se liait à aucune croyance. On le conservait par habitude, à cause de ses pompes et de ses fêtes, et surtout parce qu'il tenait aux institutions de l'État. Du reste, la religion elle-même n'inspirait ni foi ni vénération. Les sages et les grands la renvoyaient avec mépris à la populace, qui, moins corrompue peut-être, voulait que les vices qu'elle adorait sous des noms empruntés offrissent au moins dans leurs emblèmes quelque chose de divin. Toutefois il n'existait réellement d'autre religion que la volupté ; et les sectes les plus sévères à leur origine, dégénérant bien vite d'une austérité factice, en étaient venues, par un renversement d'idées qui passa dans la langue même, jusqu'à identifier la vertu avec le plaisir.

Sur ces simples observations, on peut juger de la bonne foi des écrivains qui ont prétendu que le christianisme

s'était établi naturellement. En effet, il n'eut à surmonter que les intérêts, les passions et les opinions. Armé d'une croix de bois, on le vit tout à coup s'avancer au milieu des joies enivrantes et des religions dissolues d'un monde vieilli dans la corruption. Aux fêtes brillantes du paganisme, aux gracieuses images d'une mythologie enchanteresse, à la commode licence de la morale philosophique, à toutes les séductions des arts et des plaisirs, il oppose les pompes de la douleur, de graves et lugubres cérémonies, les pleurs de la pénitence, des menaces terribles, de redoutables mystères, le faste effrayant de la pauvreté, le sac, la cendre, et tous les symptômes d'un dépouillement absolu et d'une consternation profonde; car c'est là tout ce que l'univers païen aperçut d'abord dans le christianisme. Aussitôt les passions attaquent avec fureur l'ennemi qui se présente pour leur disputer l'empire. Les peuples, à grands flots, se précipitent sous leurs bannières; l'avarice y conduit les prêtres des idoles, l'orgueil y amène les sages, et la politique, les empereurs. Alors commence une guerre effroyable : ni l'âge ni le sexe ne sont épargnés; les places publiques, les routes, les champs même, et jusqu'aux lieux les plus déserts, se couvrent d'instruments de tortures, de chevalets, de bûchers, d'échafauds; les jeux se mêlent au carnage; de toutes parts on s'empresse pour jouir de l'agonie et de la mort des innocents qu'on égorge; et ce cri barbare : *Les chrétiens aux lions!* fait tressaillir de joie une multitude ivre de sang. Mais dans ces épouvantables holocaustes que l'on se hâte d'offrir à des divinités expirantes, il faut que chacune ait ses victimes choisies, et une cruauté ingénieuse invente de nouveaux supplices pour la pudeur. Enfin les bourreaux, fatigués, s'arrêtent, la

hache échappée de leurs mains; je ne sais quelle vertu céleste, émanée de la croix, commence à les toucher eux-mêmes; à l'exemple des nations entières subjuguées avant eux, ils tombent aux pieds du christianisme, qui en échange du repentir leur promet l'immortalité, et déjà leur prodigue l'espérance. Signe sacré de paix et de salut, son radieux étendard flotte au loin sur les débris du paganisme écroulé. Les Césars jaloux avaient conjuré sa ruine, et le voilà sur le trône des Césars. Comment a-t-il vaincu tant de puissance? En présentant son sein au glaive, et aux chaînes ses mains désarmées. Comment a-t-il triomphé de tant de rage? En se livrant sans résistance à ses persécuteurs.

LE JUIF

Quand Jésus-Christ expira, il annonça du haut de la croix à l'univers sauvé ce grand et éternel accomplissement de la loi éternelle : Tout est consommé. Alors tout fut aussi consommé pour le Juif. Un sceau fut mis sur son cœur, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige : un nouveau miracle commence, miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera jusqu'aux derniers jours l'inexorable justice et la sainteté du Dieu que ce peuple osa renier.

Sans principe de vie apparent, il vivra; rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Une force invincible le presse, l'agite, et ne lui permet pas de se fixer. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde

entier, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu ; il lit ses prophètes, et ne les comprend pas : sa sentence, écrite à chaque page des livres qu'il a ordre de garder, fait sa joie.

Tel que les grands coupables dont parle l'antiquité, il a perdu l'intelligence; le crime a troublé sa raison. Partout opprimé, il est partout. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité; rien ne le blesse, rien ne l'étonne : il se sent fait pour le châtiment; la souffrance et l'ignominie sont devenues sa nature. Sous l'opprobre qui l'écrase, il soulève de temps en temps sa tête, il se tourne vers l'orient, verse quelques pleurs, non de repentir, mais d'obstination; puis il retombe, et courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer; tous ont été saisis d'horreur à son aspect; il était marqué d'un signe plus terrible que celui de Caïn; sur son front une main de fer avait écrit : Déicide!

Peuple autrefois peuple de Dieu, devenu non pas le tributaire, le serviteur d'un autre peuple, mais l'esclave du genre humain, qui, malgré son horreur pour toi, te méprise jusqu'à te laisser vivre; peuple opiniâtre, dont aucune souffrance, aucun opprobre n'a pu lasser ni l'orgueil ni la bassesse; qui ne trouves pas en toi-même un remords, un humble regret, une plainte pour désarmer le bras qui te frappe; qui portes sans étonnement, depuis dix-huit siècles, tout le poids de la vengeance divine; peuple incompréhensible, cesse un moment le travail dont tu te consumes sous le soleil; rassemble-toi des quatre vents où le souffle de Dieu t'a dispersé, viens et réponds...

Est-il vrai qu'il ait existé dans ton sein un homme nommé Jésus, qui se disait le libérateur annoncé par les prophètes ?

Oui.

Est-il vrai qu'il ait paru au temps où l'on croyait que le Messie devait venir ?

Oui.

Est-il vrai qu'il soit né dans le lieu où il était prédit que le Messie naîtrait ?

Oui.

Est-il vrai, laissant à part ce qu'il disait de sa mission, que sa vie était pure et sa doctrine sainte ?

Oui.

Est-il vrai qu'il ait opéré, ainsi que ses disciples, des œuvres miraculeuses ?

Il est manifeste, et nous ne pouvons le nier.

Malheureux ! et qui donc t'a empêché de le reconnaître? Que te fallait-il de plus? Tu demandais un signe du ciel : quelle force ce nouveau prodige eût-il ajoutée à tant de prodiges? Et ce juste qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qui guérissait toutes les langueurs, qui chassait les démons, qui ressuscitait les morts, qu'en as-tu fait ? Est-il vrai que tu l'aies crucifié ? Tout à coup un grand cri : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants !...*

Juif ! tu n'as pas fait en vain cette demande, ton souhait est accompli ; ce sang est sur toi, il y sera toujours. Va, retourne à ton supplice, que le monde entier en soit témoin, jusqu'au jour où, reconnaissant et détestant ton crime, ce même sang que tu as versé l'effacera.

LA PRIÈRE

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée; il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie c'est le ciel : et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? Est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures si chétives? qui leur a donné le sentiment et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez : car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils : faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes; et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LA PROVIDENCE

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur

elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme et sur mes enfants.

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

Or voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus; que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs, sans doute, ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu. Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter ? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants ; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

BARANTE

Barante (Amable-Guillaume-Prosper Brugière, baron de), né à Riom en 1782, fut d'abord préfet, puis député, et enfin pair de France. « M. de Barante est parvenu, dit M. Michelet, à parler une langue qui est de notre temps, et qui cependant aussi est des temps anciens; il a saisi le point de rencontre de la langue d'aujourd'hui et de la langue d'autrefois : nous retrouvons Froissard dans les pages élégantes d'un écrivain de notre âge. Le système de l'auteur est que l'histoire doit tout dire. Dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, l'amour des détails a un peu obscurci le point de vue général, et dans cette mêlée universelle il est difficile de se faire une idée de l'ensemble des choses: les moindres faits, les plus minces séditions, sont placés en regard des plus grands événements. Il n'est point de tournois ni d'escarmouches dont les héros ne posent longtemps devant nous, comme s'ils étaient les vainqueurs de quelque grande bataille. A part cette exubérance, rien n'est comparable à la grâce et à l'élégance de cette belle histoire. »

JEANNE D'ARC BRULÉE PAR LES ANGLAIS

Quand cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleurer. « Ah! j'en appelle à Dieu, le grand juge, dit-elle, des cruautés et des injustices qu'on me fait. »

« Ah! maître Pierre, dit-elle à un assesseur qui lui avait montré quelque intérêt, où serai-je aujourd'hui? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit-il. — Oui, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère aller en paradis. »

Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier; Jeanne le désirait avec ardeur.

Le 30 mai, elle monta dans la charrette du bourreau; frère Martin l'Advenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé justice dans le procès, étaient près d'elle. Huit cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.

Dans le chemin, elle priait si dévotement, et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice. « Ah! Rouen, dit-elle, Rouen! est-ce ici que je dois mourir? »

Ensuite elle se mit à genoux, et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite : elle laissait voir tant de ferveur, que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailly, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix; un Anglais en fit une de deux bâtons, et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa; mais elle désira avoir celle de la paroisse; on alla la querir, et elle la serrait étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant les gens de guerre des Anglais, et même quelques capitaines, commencèrent à se lasser de tant de délais. « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous faire dîner ici? disaient les uns. — Donnez-la-nous, disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais ton office, » disaient-ils au bourreau.

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit; elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher. Des gens d'armes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits les mots : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre.* Frère Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore que le bourreau alluma le feu. « Jésus! » s'écria Jeanne, et elle fit descendre le bon prêtre. « Tenez-vous en bas, dit-elle; élevez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Elle assura encore que les voix venaient de Dieu, qu'elle ne croyait pas avoir été trompée, et qu'elle n'avait rien fait que par l'ordre de Dieu. Ainsi, protestant de son innocence, et se recommandant au Ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme : le dernier mot qu'on put distinguer fut Jésus.

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris : les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son vrai Seigneur. Ah! nous sommes perdus, on a brûlé une sainte! Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne! » Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flammes au-dessus du bûcher.

Mais ce qui fut plus merveilleux, c'est ce qui advint à un homme d'armes anglais : il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher. Quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée

de Jeanne, qui criait : « Jésus! » le cœur lui manqua, et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu.

Il demeura établi dans les esprits en France et dans les pays chrétiens que les Anglais avaient cruellement mis à mort cette pauvre fille par une basse vengeance, par colère de leurs défaites, et en mettant leur volonté à la place de la justice.

Les Bourguignons eux-mêmes ne partageaient en rien le sentiment des Anglais, et chez eux on parla toujours de la Pucelle comme d'une fille merveilleuse, vaillante à la guerre, et qui ne méritait en rien cette horrible sentence.

DÉFAITE DU COMTE DE MALE

Le comte de Mâle, sachant que les Gantois approchaient : « Ah! dit-il, qu'ils sont fous et insolents! leur malice les conduit à leur ruine. Pour le coup, voici la fin de la guerre. Il faut s'en aller combattre ces méchantes gens. Encore sont-ils vaillants de mieux aimer périr par l'épée que par la famine. »

Les barons, chevaliers et gens d'armes s'assemblèrent ; toute la milice de Bruges, plus ardente encore contre les Gantois, prit aussi les armes et sortit de la ville en belle ordonnance, au nombre de quarante mille

environ; l'on arriva auprès de cette poignée de gens, qu'on allait exterminer. Quelques chevaliers dirent au comte : « Sire, il se fait tard, le soleil baisse déjà; attendons à demain, cette troupe n'a pas de vivres. Nous les aurons demain presque sans combattre. » Le comte penchait assez pour cet avis; mais les gens de Bruges étaient si pressés qu'ils attaquèrent sans ordre, et commencèrent à tirer. Alors les Gantois démasquèrent leurs canons et en tirèrent trois cents à la fois. En même temps ils changèrent leur ordre de bataille, et se placèrent de façon à mettre les ennemis en face du soleil. Puis, voyant les milices de Bruges ébranlées et troublées, ils se jetèrent dessus, marchant toujours serrés, en criant : « Gand! » Les gens de Bruges s'épouvantèrent, prirent la fuite, laissèrent là leurs armes, se dispersèrent. Jamais on ne vit de si lâches combattants, après avoir été si présomptueux. Les chevaliers ne purent pas même essayer de les rallier, ni s'opposer à l'ennemi : ils furent entraînés par la déroute. Le comte de Flandre lui-même fut abattu de son cheval, et tiré à grand'peine de la presse et du péril. Une peur panique avait gagné tout le monde. On s'enfuyait à qui mieux mieux. Le fils n'attendait pas le père, ni le père le fils.

Le comte voulait au moins arriver à temps aux portes de la ville et les fermer. Ce fut chose impossible. La pompe des processions ajoutait encore au désordre. Bref, les Gantois, toujours poursuivant et abattant les fuyards, entrèrent dans la ville avec eux. La seule ressource du comte était de réunir son monde sur la place du Marché. Les Gantois y pensèrent et commencèrent par y mettre leur troupe en bataille. Le jour était tombé, de sorte que le comte, en arrivant sur la place avec des

lanternes, la trouva occupée par l'ennemi. « N'allez pas plus avant, monseigneur, lui cria-t-on, les Gantois sont maîtres du marché et de toute la ville. Ils vous cherchent déjà; ceux de Bruges qui sont de leur parti se joignent à eux et les guident partout. » Artevelde avait, en effet, grand désir de prendre le comte; il avait ordonné qu'on ne lui fît aucun mal, afin qu'on pût le mener à Gand, et pour lors traiter à de bonnes conditions.

Le comte n'eut donc rien de plus pressé que de faire éteindre les lanternes. Il se jeta en une petite ruelle, se fit désarmer par son valet, dont il vêtit la houppelande, et lui dit : « Va-t'en, sauve-toi, et, si tu es pris, ne me trahis pas. » Alors le comte de Flandre erra de rue en rue, pendant la nuit, tandis que les Gantois couraient la ville, le cherchant lui et ses partisans, qu'on tuait à mesure qu'on les découvrait. Enfin, après minuit, il se trouva dans une petite rue obscure, devant la demeure d'une pauvre femme. Il entra dans cette maison sale et enfumée, où il n'y avait qu'une salle basse et une soupente à laquelle on montait par une mauvaise échelle : « Femme, sauve-moi, dit en entrant le comte tout troublé, je suis ton seigneur, le comte de Flandre; les ennemis me cherchent, cache-moi, je te récompenserai. — Ah! je vous connais bien, dit la pauvre femme, j'ai souvent reçu l'aumône à votre porte. Montez vite à cette échelle, et cachez-vous dans le grabat où dorment mes enfants. » Le comte y grimpa comme il put, et se blottit entre la paillasse et le lit de plume. Il était temps, les gens de Gand entraient. « Nous avons vu un homme entrer, dirent-ils. — Non, dit-elle, c'était moi qui rentrais, cherchez. » Et elle continua à jouer auprès du feu

avec un de ses enfants. Les Gantois prirent la chandelle, regardèrent partout, montèrent l'échelle, ne virent dans la soupente que les enfants dormant sur le grabat, puis se retirèrent. Le comte parvint ensuite à s'échapper de la ville, seul, à pied. Il cheminait à l'aventure, ne connaissant aucun chemin, comme un prince qui n'a jamais voyagé à pied. Il vit venir un homme d'armes, et se cacha sous des broussailles; mais reconnaissant à la voix un chevalier, celui même qui avait épousé une de ses filles bâtardes, il l'appela. « Ah! monseigneur, je vous ai bien cherché dans la ville et alentour, » s'écria le chevalier. « Vite, fais-moi avoir un cheval, dit le comte, car je ne puis plus marcher, et allons à Lille, si tu sais le chemin. » Ils furent encore près d'un jour avant de trouver un cheval. Enfin le comte monta sur la jument d'un paysan, et arriva dans sa bonne ville de Lille en cet équipage, sans selle à son cheval, et couvert de la misérable souquenille de son valet. Beaucoup de chevaliers échappés de la déroute de Bruges y arrivaient aussi de tous côtés.

NODIER

NODIER (Charles), né vers la fin du siècle dernier, est un de nos plus ingénieux critiques. La grammaire, la philologie, la littérature, la philosophie, l'histoire, furent tour à tour l'objet de ses discussions pleines de finesse et de goût. Quelques-uns de ses romans sont écrits avec une grande retenue et un talent plus grand encore : parfois la peinture des passions y est un peu vive ; mais il l'emporte par la moralité du but sur la plupart des romanciers de notre temps.

LES SOUVENIRS DE LA VIEILLESSE

Le plus doux privilége que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire

reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne.

Demain, le fleuve qui l'attend à quelques pas l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais.

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu ; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre longtemps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes.

LES HIRONDELLES

Heureuse et mille fois heureuse la maison aux nids d'hirondelles ! Elle est placée, entre toutes les autres, sous les auspices de cette douce sécurité dont les âmes pieuses croient avoir l'obligation à la Providence. Et, en effet, sans chercher dans l'hirondelle un instinct merveilleux de prophétie que les poëtes lui accordent un peu trop libéralement, n'est-il pas permis de supposer du moins qu'elle n'est point privée de l'instinct commun à tant d'autres espèces, qui leur fait deviner le séjour le plus assuré d'une famille en espérance. Ne craignez pas qu'elle se loge sous la paille inflammable d'un toit champêtre ou sous les fragiles soliveaux d'une baraque nomade ! Elle a si grand'peur des mutations qui bouleversent nos domiciles d'un jour, qu'on la voit se fixer de préférence aux édifices abandonnés, dont nous nous sommes fatigués de remuer les ruines, et que

n'inquiète plus le mouvement d'une population turbulente. Les hommes n'y vont plus, dit-elle, et elle construit paisiblement sa demeure au lieu qui a déjà vu passer plus d'une génération sans s'émouvoir de leurs ébranlements. Si elle redescend aux villes et aux campagnes, elle ne se fixe qu'à la maison paisible où nul bruit ne troublera sa petite colonie, et à l'abri de laquelle la hutte solide qu'elle s'est si soigneusement pratiquée peut s'abriter assez longtemps pour lui épargner l'année prochaine de nouveaux labeurs. Si vous l'avez observée, notre hirondelle se prévient volontiers en faveur des figures bienveillantes; elle se fie, comme une étrangère de lointain pays, aux procédés du bon accueil; elle aime qu'on ne la dérange pas, et s'abandonne à qui l'aime. Je ne suis pas sûr que sa présence promette le bonheur pour l'avenir, mais elle me le démontre intelligemment pour le présent. Ainsi je n'ai jamais vu la maison aux nids d'hirondelles sans me sentir favorablement prévenu en faveur de ses habitants. Il n'y a là, j'en suis sûr, ni les orgies tumultueuses de la débauche, ni le fracas des querelles domestiques. Les valets n'y sont pas cruels, les enfants n'y sont pas impitoyables; vous y trouverez quelque sage vieillard ou quelque jeune fille qui protége le nid de l'hirondelle, et j'irais, un million sur la main, y cacher ma tête proscrite, sans souci du lendemain. Les yeux qui ne cherchent plus l'oiseau importun et sa couvée babillarde sont essentiellement bons, et les bons seront heureux de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre.

GUIZOT

Guizot (François), né à Nîmes en 1785, membre de plusieurs académies, s'est acquis une juste réputation par ses travaux historiques. Ses ouvrages se distinguent par l'élévation des pensées et la force des raisonnements. Il est le premier qui ait donné à croire qu'on n'avait écrit de l'histoire que les choses secondaires, et que tout ce qui touchait aux lois fondamentales avait été à peine effleuré. Il prend les faits et les événements en eux-mêmes ; il les scrute dans leurs causes, il les analyse dans leurs éléments, il les interroge dans leur but. Ses idées auraient acquis plus d'autorité si la religion qu'il professe ne l'avait trop souvent égaré.

EXÉCUTION DE CHARLES Ier, ROI D'ANGLETERRE

30 janvier 1648

Il était une heure : Hacker frappa à la porte ; Juxon et Herbert tombèrent à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau, Charles fit ouvrir la porte : « Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes ; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi à mesure qu'il passait : les soldats, silencieux eux-mêmes, ne le rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture pratiquée la veille dans le mur conduisait de plain-pied à

l'échafaud, tendu de noir, deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelot et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler; mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles. » Et il leur adressa, en effet, un petit discours qu'il avait préparé, calme et grave jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se détourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal; » et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache, prenez garde à la hache! » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque : « J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — JUXON. Oui, Sire; il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée; et songez qu'il vous faut faire un long trajet, il vous transporte de la terre au ciel. — LE ROI. Je passe d'une couronne corruptible à un couronne immortelle, où je n'aurai à

craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble ; » et se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-Georges, donna le Saint-Georges à l'évêque en lui disant : « Souvenez-vous, » ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, dit-il à l'exécuteur. — Il est ferme, Sire. — Le roi : Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa la tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper : « Attendez le signe, lui dit-il. — Je l'attendrai, Sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant le roi étendit les mains, l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître ! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de Whitehall; beaucoup de gens se précipitèrent au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeura solitaire; on enleva le corps. Il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwell voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie. »

GUIRAUD

Guiraud (Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre), membre de l'Académie française, né à Limoux, en Languedoc, le 15 décembre 1788, mort en 1847. Outre ses œuvres poétiques, poëmes et tragédies, dont le mérite incontesté lui a ouvert la porte de l'Institut, M. Guiraud a publié plusieurs romans, dont le principal est *Flavien, ou de Rome au désert.* Cet ouvrage se distingue par l'éclat du style, la beauté des descriptions et les sentiments religieux.

COMBAT D'UN GLADIATEUR CONTRE UN TIGRE

DANS L'AMPHITHÉATRE D'ALEXANDRIE

On avait établi, selon l'usage, surtout sous le ciel d'Afrique, au haut des gradins, des poteaux surmontés de piques dorées, auxquels étaient attachées des voiles de pourpre retenues par des nœuds de soie et d'or. Ces voiles étendues formaient au-dessus des spectateurs une vaste tente circulaire, dont les reflets éclatants donnaient à tous ces visages africains une teinte animée, en parfaite harmonie avec leur expression vive et passionnée. Au-dessus de l'arène le ciel était libre et vide, et des flots de lumière qui en descendaient, comme par la coupole dans le Panthéon d'Agrippa, se répandaient largement de tous côtés, et ne laissaient rien perdre aux yeux ravis, ni des colonnes, ni des statues, ni des vases de bronze et d'or, ni de ces joyaux brillants dont le sein des femmes et des jeunes filles étincelait.

Soixante mille spectateurs avaient trouvé place;

soixante mille autres erraient autour de l'enceinte, et ils se renvoyaient les uns aux autres ce vague tumulte où rien n'est distinct, ni fureur ni joie : l'amphithéâtre ressemblait à un vaisseau dans lequel la vague a pénétré, et qu'elle a rempli jusqu'au fond, tandis que d'autres vagues le battent à l'extérieur, et se brisent en mugissant contre lui.

Un horrible rugissement, auquel répondirent les cris de la foule, annonça l'arrivée du tigre; car on venait d'ouvrir sa loge.

A l'une des extrémités, un homme était couché sur le sable, nu et comme endormi, tant il se montrait insouciant de ce qui agitait si fort la multitude; et, tandis que le tigre s'élançait de tous côtés dans l'arène vide, impatient de la proie attendue, lui, appuyé sur un coude, semblait fermer ses yeux pesants, comme un moissonneur qui, fatigué d'un jour d'été, se couche et attend le sommeil.

Cependant plusieurs voix parties des gradins demandent à l'intendant des jeux de faire avancer la victime; car, ou le tigre ne l'a point distinguée, ou il l'a dédaignée en la voyant si docile. Les préposés de l'arène, armés d'une longue pique, obéissent à la volonté du peuple, et, du bout de leur fer aigu, excitent le gladiateur. Mais à peine a-t-il ressenti les atteintes de leur lance, qu'il se lève avec un cri terrible, auquel répondent, en mugissant d'effroi, toutes les bêtes enfermées dans les cavernes de l'amphithéâtre. Saisissant aussitôt une des lances qui avaient ensanglanté sa peau, il l'arrache d'un seul effort à la main qui la tenait, la brise en deux portions, jette l'une à la tête de l'intendant, qu'il renverse, et, gardant celle qui est garnie de fer,

il va lui-même avec cette arme au-devant de son sauvage ennemi.

Dès qu'il se fut levé, et que le regard des spectateurs put mesurer sur le sable l'ombre que projetait sa taille colossale, un murmure d'étonnement circula dans l'assemblée, et plus d'une femme, le montrant du doigt avec une sorte d'orgueil, le nommait par son nom et racontait tous ses exploits du cirque et ses violences dans les séditions.

Le peuple était content ; tigre et gladiateur, il jugeait les deux adversaires dignes l'un de l'autre.

Pendant ce temps le gladiateur s'avançait lentement dans l'arène, se tournant parfois du côté de la loge impériale, et laissant alors tomber ses bras avec une sorte d'abattement, ou creusant la terre, qu'il allait bientôt ensanglanter, du bout de sa lance.

Comme il était d'usage que les criminels ne fussent pas armés, quelques voix crièrent : « Point d'armes au bestiaire ! le bestiaire sans armes!... » Mais lui, brandissant le tronçon qu'il avait gardé, et le montrant à cette multitude : « Venez le prendre, » disait-il, mais d'une bouche contractée, avec des lèvres pâles et une voix rauque presque étouffée par la colère. Les cris ayant redoublé cependant, il leva la tête, fit du regard le tour de l'assemblée, lui sourit dédaigneusement, et, brisant de nouveau entre ses mains l'arme qu'on lui demandait, il en jeta les débris à la tête du tigre, qui aiguisait en ce moment ses dents et ses griffes contre le socle d'une colonne.

Ce fut là son défi.

L'animal, se sentant frappé, détourna la tête, et, voyant son adversaire debout au milieu de l'arène, d'un

bond il s'élança sur lui ; mais le gladiateur l'évita en se baissant jusqu'à terre, et le tigre alla tomber en rugissant à quelques pas. Le gladiateur se releva, et trois fois il trompa par la même manœuvre la fureur de son sauvage ennemi ; enfin le tigre vint à lui à pas comptés, les yeux étincelants, la queue droite, la langue déjà sanglante, montrant les dents et allongeant le museau ; mais cette fois ce fut le gladiateur qui, au moment où il allait le saisir, le franchit d'un saut aux applaudissements de la foule, que l'émotion de cette lutte maîtrisait déjà tout entière.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, plus excédé des encouragements que la foule semblait lui donner que des lenteurs d'un combat qui avait semblé d'abord si inégal, le gladiateur l'attendit de pied ferme ; et le tigre, tout haletant, courut à lui avec un rugissement de joie. Un cri d'horreur, ou peut-être de joie aussi, partit en même temps de tous les gradins, quand l'animal, se dressant sur ses pattes, posa ses griffes sur les épaules nues du gladiateur, et avança sa tête pour le dévorer ; mais celui-ci jeta sa tête en arrière, et, saisissant de ses deux bras roidis le cou soyeux de l'animal, il le serra avec une telle force, que, sans lâcher prise, le tigre redressa son museau et le leva violemment pour faire arriver jusqu'à ses poumons un peu d'air, dont les mains du gladiateur lui fermaient le passage comme deux tenailles de forgeron.

Le gladiateur, cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang sous les griffes tenaces, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant donc sur ses deux pieds, et se laissant tomber de tout

son poids sur son ennemi, dont les jambes ployèrent sous le fardeau, il brisa ses côtes et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume ; se relevant alors tout à coup à moitié, et dégageant ses épaules, dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc pantelant de l'animal ; et le pressant avec une force que sa victoire avait doublée, il le sentit se débattre un moment sous lui ; et le comprimant toujours, il vit ses muscles se roidir, et sa tête un moment redressée retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints.

Une acclamation générale s'éleva aussitot, et le gladiateur, dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa sur ses pieds, et, saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale.

CHUTE DES EMPEREURS BALBIN ET MAXIME

Quelques prétoriens (leur nombre ne s'élevait pas à deux cents), ayant à leur suite des esclaves et des gens du peuple, mais en petite quantité, car la foule assiégeait le grand cirque, où les jeux Capitolins étaient commencés, traînaient en tumulte les deux empereurs tout vivants encore, mais défigurés, mutilés et sales de sang et de boue. Le gladiateur, toujours présent à de telles fêtes, tenait les cordes qui liaient les mains derrière le dos aux deux Augustes, et les poussait devant lui, s'arrêtant ou marchant, suivant que la fureur prétorienne avait besoin de se satisfaire par des outrages ou des tortures.

En ce moment, et comme pour faire honneur au palais du jeune César, ils faisaient halte, et la face des deux victimes était tournée vers les magnifiques galeries où Flavien venait de se montrer. Un cri d'horreur lui échappa à cette vue, et comme Faustine et son fils venaient de se placer auprès de lui, Maxime, d'une voix rauque, mais ferme, s'adressant à eux : « Regardez-nous bien, s'écria-t-il, il est bon que vous sachiez comment finissent les empereurs. Les prétoriens ne vous laisseront pas le temps de l'oublier. »

Les cris de : « Vive Flavien Auguste ! » couvrirent sa voix avant qu'il eût achevé, et un prétorien, s'approchant de lui : « C'est ta barbe qui te donne cet air triste, » lui dit-il, et il lui en arrachait les poils sans que Maxime en exprimât la moindre émotion.

Et un autre, à Balbin, dont la tête blanche se laissait tomber de fatigue et de souffrance sur sa poitrine :

« Lève donc ta tête, empereur du sénat, toi qui la portais si haute hier ; faut-il que cette épée te la soutienne? »

D'autres encore : « As-tu soif? la journée est chaude ; tiens, voilà du vin de Crète, digne des celliers impériaux. » Et ils ramassaient dans une écuelle de bois à demi-brisée l'eau sale d'un égout, et la portaient à sa bouche, et les rires stupides et féroces de la foule accompagnaient ces outrages. Elle n'interrompait par intervalles ses fureurs que pour crier en tumulte : « Vive Flavien Auguste ! »

Faustine, qui ne s'attendait pas à un tel spectacle en se montrant à ses galeries, et qui pensait n'avoir à y écouter que les acclamations que ses émissaires avaient provoquées, laissant aux appartements du palais le soin

de garder le secret du destin des deux empereurs; Faustine, quelque horreur que lui inspirât ce tableau qu'on était venu lui présenter, craignit néanmoins de la laisser paraître, et n'osa désavouer par un témoignage éclatant les hommes que ses suggestions avaient excités. Elle demeura donc à sa place, tenant à ses côtés son jeune fils qui détournait la tête en pleurant; et pendant ce temps une jeune femme, une dame romaine, comme ses habits l'indiquaient, écartait de ses faibles bras cette foule barbare, que sa pitié désarmait; elle allait étancher avec son voile le sang qui souillait ces vénérables visages et essuyer la boue dont ils étaient couverts. L'œil mourant de Balbin se ranima un moment, et il dit à cette femme : « Qu'avons-nous donc fait pour mériter ainsi ta pitié?

— Il m'a été enseigné, répondit-elle, que tous les hommes étaient frères.

— Ah! lui dit Maxime du fond de l'âme, je ne sais pas au nom de quel dieu tu fais toutes ces choses; mais demande-lui d'en finir avec nous en poussant dans nos entrailles le glaive de ces bourreaux.

— Celui qui m'ordonne de vous plaindre et de vous secourir, répondit cette jeune femme, a souffert plus longtemps que vous, et pourtant il était Dieu. »

Elle achevait à peine ces mots, qu'un mouvement de la foule la sépara de ceux qu'elle consolait, et des esclaves qui l'avaient suivie l'emportèrent sous les péristyles du palais de Faustine.

Faustine avait suivi de l'œil cette scène touchante, et une vive rougeur avait soudain coloré son front pâle, car elle avait reconnu Néodémie.

LAMARTINE

LAMARTINE (Alphonse de), est né à Mâcon en 1792. Quoiqu'il n'ait pas comme prosateur la même réputation que comme poëte, nous ne pouvons résister au désir de citer quelque chose de lui. Son talent d'ailleurs se révèle dans toutes ses œuvres, et si l'expression n'est pas toujours correcte, du moins les pensées sont nobles et élevées. Nous ne parlons point des erreurs répandues dans ses livres; tous les amis de la religion les connaissent et en gémissent.

Voyez les *Fleurs de la Poésie*.

LE PRÊTRE

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile, sans lequel on ne peut ni naître ni mourir; qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe; qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus mêmes appellent *Mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône

secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite. Cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien ou plus de mal aux hommes, selon qu'il remplit ou qu'il méconnaît sa haute position sociale.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le christianisme est une philosophie divine, écrite de deux manières, comme histoire dans la vie et la mort du Christ, comme précepte dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunis dans le Nouveau Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur. Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Chacune des paroles mystérieuses de ce livre répond juste à la pensée qui l'interroge, et renferme un sens pratique et social qui éclaire et vivifie la conduite de l'homme. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile; toutes les philosophies modernes en ont commenté un, et l'ont oublié ensuite ; la philanthropie est née de son premier et unique précepte, la charité. La liberté a marché dans le monde sur ses pas, et aucune servitude dégradante n'a pu subsister devant sa lumière ; l'égalité po-

litique est née de la reconnaissance qu'il nous a forcés à faire de notre égalité, de notre fraternité devant Dieu; les lois se sont adoucies, les usages inhumains se sont abolis, les chaînes sont tombées. A mesure que sa parole a retenti dans les siècles, elle a fait crouler une erreur ou une tyrannie, et l'on peut dire que le monde actuel tout entier, avec ses lois, ses mœurs, ses institutions, ses espérances, n'est que le verbe évangélique plus ou moins incarné dans la civilisation moderne.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Évangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être doublé par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante. L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; la parole peut lui faillir, si la nature lui en a refusé le don; mais la parole qui se fait entendre à tous, c'est la vie; aucune langue humaine n'est aussi éloquente et aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son Église et des bienfaits de la charité. Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose. Il a affaire aux hommes, il doit connaître les hommes. Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les in-

digences de l'humanité, il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardons. Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion, ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances.

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de la bonne renommée, par cette grâce de la vie civile et domestique qui est comme la bonne odeur de sa vertu. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de les cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité : la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants, le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde et qui pourtant ont besoin d'être aimés par quelqu'un. De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage, il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse ; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet al-

phabet d'une sagesse divine; dans les études sérieuses parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'*Angelus* a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave et religieux des champs, et, le repos acheté du jour, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une vie écoulée! voilà un homme oublié à jamais! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à y faire. Il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laisse aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu.

VILLEMAIN

Villemain (Abel), né à Paris en 1792, fit de bonnes et excellentes études classiques. Vers l'âge de douze ans, il jouait la tragédie en grec à sa pension, dans les exercices de la fin de l'année. A dix-neuf ans il professait la rhétorique, et à vingt-neuf ans il remplaçait M. de Fontanes à l'Académie française. Déjà plusieurs discours remarquables et une belle *Histoire de Cromwell* avaient annoncé le goût pur de M. Villemain; mais c'est surtout par son cours de *Littérature française* qu'il a conquis l'admiration de ses contemporains. Sa critique ne se traîne pas, comme celle de la Harpe, dans l'ornière des grammairiens. Il n'est pas, comme l'auteur du Lycée, une sorte de vérificateur des codes littéraires d'Aristote versifiés par Horace et par Despréaux. Il unit l'art à la politique; il cherche quelles ont été les influences d'une époque sur l'écrivain. Il a une compréhension sinon assez profonde, du moins claire et spirituelle du génie des grands hommes. Ce qu'il voit, il l'exprime avec esprit et limpidité; mais jamais il ne laisse tomber de ces mots qui étonnent ou saisissent. C'est de la raison et de la grâce, mais ce n'est pas de l'enthousiasme, de l'éloquence mâle et entraînante; on sent qu'il manque de croyance. Ses jugements sur le XVIII[e] siècle pèchent aussi par l'absence de conviction. Il ne comprend pas assez l'erreur des philosophes qui ont broyé l'autel sur les abus qu'ils voulaient combattre. Il nous a laissé toutefois des pages bien éloquentes sur les Pères de l'Église : il a su trouver un miel délicieux dans le tronc de ces vieux chênes, et de semblables travaux ne pouvaient manquer de perfectionner son talent en échauffant son cœur.

LA CRITIQUE

Lorsque la critique est devenue nécessairement un genre de littérature, souvent ceux qui l'exerçaient n'ont pas respecté dans les autres un titre qu'ils portaient eux-mêmes. Ils semblaient oublier que la justice et la

vérité sont la loi commune de tout écrivain, et que celui qui écrit sur les livres des autres au lieu d'en faire lui-même n'est pas un ennemi naturel des gens de lettres, mais un homme de lettres moins entreprenant ou plus modeste. Cette injuste amertume, cette inimitié sans motif est la cause des plus grands abus de la censure littéraire. Que le critique commence par aimer d'un amour sincère les beaux-arts; que son âme en ressente les nobles impressions; qu'il entre dans l'empire des lettres, mais non pas comme un proscrit qui veut venger sa honte, mais comme un rival légitime qui mesure sur son talent l'objet de son ambition, et qui veut obtenir une gloire en jugeant bien celle des autres. Alors il sera juste, et sa justice accroîtra ses lumières. Il sera le vengeur et le panégyriste des écrivains distingués. Il sentira vivement leurs fautes, il en souffrira. Mais, tandis qu'il les blâme avec une austère franchise, son estime éclate dans ses reproches, toujours adoucis par ce respect que le talent inspire à tous ceux qui sont dignes d'en avoir. Il se croira chargé des intérêts de tout bon ouvrage qui paraît sous la recommandation d'un nom déjà célèbre; à travers les fautes il suivra curieusement la trace du talent; et, lorsque le talent n'est encore qu'à demi développé, il louera l'espérance. Quelquefois l'enthousiasme même des lettres peut lui inspirer une sorte d'impatience et de dépit à la lecture d'un ennuyeux et ridicule ouvrage; mais l'habitude corrigera bientôt l'amertume de son zèle; il s'apercevra qu'il est inutile d'épuiser tous les traits du sarcasme et de l'insulte contre un pauvre orateur dont les exemples n'ont pas le droit d'être dangereux.

Je sais qu'il est un goût acquis par l'étude, la lecture

et la comparaison; et je ne prétends pas en nier l'empire ni le mérite. C'est ce jugement pur et fin, composé de connaissances et de réflexions, que possèdera d'abord le critique; il a pour fondement l'étude des anciens, qui sont les maîtres éternels de l'art d'écrire, non pas comme anciens, mais comme grands hommes. Cette étude doit être soutenue et tempérée par la méditation attentive de nos écrivains, et par l'examen des ressemblances de génie et des différences de situation, de mœurs, de lumières, qui les rapprochent ou les éloignent de l'antiquité. Voilà le goût classique; qu'il soit sage sans être timide, exact sans être borné; qu'il passe à travers les écoles moins pures de quelques nations étrangères, pour se familiariser avec de nouvelles idées, se fortifier dans ses opinions, ou se guérir de ses scrupules; qu'il essaie, pour ainsi dire, les principes sur une grande variété d'objets : il en connaîtra mieux la justesse; et, corrigé d'une sorte de pusillanimité sauvage, il ne s'effarouchera pas de ce qui paraît nouveau, étrange, inusité; il en approchera, et saura quelquefois l'admirer. Qui connaît la mesure et la borne des hardiesses du talent? Il est des innovations malheureuses, qui ne sont que le désespoir de l'impuissance; il en est qui, dans leur singularité même, portent un caractère de grandeur. Le goût n'exige pas une foi intolérante. Vous éprouverez qu'il adopte de lui-même, dans les combinaisons les plus nouvelles, tout ce qui est fort et vrai, et ne rejette que le faux, qui presque toujours est la ressource et le déguisement de la faiblesse. Quelques productions irrégulières et informes ont enlevé les suffrages; elles ne plaisent point par la violation des principes, mais en dépit de cette violation, et c'est, au con-

traire, le triomphe de la nature et du goût, que quelques beautés conformes à cet invariable modèle, répandues dans un ouvrage bizarrement mélangé, suffisent à son succès, et soient plus fortes que l'alliage qui les altère. Le critique éclairé fera cette distinction; il s'empressera d'accorder au talent qui s'égare des louanges instructives. Pourquoi montrerait-il une injuste rigueur? C'est au mauvais goût qu'il appartient d'être partial et passionné : le bon goût n'est pas une opinion, une secte; c'est le raffinement de la raison cultivée, la perfection du sens naturel. Le bon goût sentira vivement les beautés naïves et sublimes dont Shakespeare étincelle, il n'est pas exclusif. Il est comme la vraie grandeur, qui, sûre d'elle-même, s'abandonne sans se compromettre.

Je sais que cette pureté, et en même temps cette indépendance de goût supposent une supériorité de connaissances et de lumières qui ne peut exister sans un talent distingué. Mais je crois aussi que la perfection du goût dans l'absence du talent serait une contradiction et une chimère. Donc les arts sont jugés par de prétendus connaisseurs qui ne peuvent les pratiquer. Il en est ainsi souvent de l'art d'écrire; et nulle part l'abus n'est plus ridicule et plus nuisible. Pour être un excellent critique, il faudrait pouvoir être un bon auteur. Dans un esprit faible et impuissant, le bon goût se rapetisse, se rétrécit, devient craintif et superstitieux, et se proportionne à la mesure de l'homme médiocre qui s'en sert aussi timidement pour juger que pour écrire. Le talent seul peut agrandir l'horizon du goût, lui faire prévoir confusément de nouveaux points de vue, et le disposer d'avance à juger des beautés qui n'existent pas encore. Comme le sentiment de nos propres forces in-

flue toujours sur nos opinions, le critique sans chaleur et sans imagination sentira faiblement des qualités qui lui sont trop étrangères. N'ayant que du goût, il n'en aura pas assez. C'est ainsi qu'en général les écrivains sages et froids, qui, dans leur marche compassée, affectent le goût, en manquent souvent; ils évitent les écarts et les fautes; mais incapables d'un vrai sublime ou d'une noble simplicité, ils ont recours à des agréments froids et recherchés, qui ne valent pas mieux que des fautes, et sont plus contagieux, parce qu'ils sont moins choquants.

ÉLOGE DE MONTAIGNE

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis : tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens : son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsque, après longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, longtemps unique, demeure toujours original; et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes

merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage : cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne. On l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le XVIIIe siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, aux changements des mœurs? C'est le naturel et la vérité : voilà le charme qui ne peut vieillir. La grandeur des idées, l'artifice du style, ne suffisent pas pour qu'un écrivain plaise toujours. Et ce n'est pas seulement de siècle en siècle et à de longs intervalles que le goût change, et que les ouvrages éprouvent des fortunes diverses : dans la vie même de l'homme, il est une période où, détrompés de ce monde idéal que les passions formaient autour de nous, ne sachant plus excuser les illusions qui ne se retrouvent plus dans nos cœurs, perdant l'enthousiasme avec la jeunesse, et réduits à ne plus aimer que la raison, nous devenons moins sensibles aux plus éclatantes beautés de l'éloquence et de la poésie. Mais qui pourrait se lasser d'un livre de bonne foi écrit par un homme de génie? Ces épanchements familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit conver-

ser; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous a instruit a soin de nous répéter : Ce n'est pas ici ma doctrine, c'est mon étude, nous avons ses faiblesses pour nous convaincre des nôtres et nous corriger sans nous humilier; jamais on ne se lasse de l'entretien.

SISMONDI

SISMONDI (Jean-Charles-Léonard de), né à Genève en 1773, est mort en 1842. Ses principaux ouvrages sont l'*Histoire des républiques italiennes* et l'*Histoire des Français*. Selon Chateaubriand, il s'est trop préoccupé des idées modernes et a trop jugé le passé d'après le présent. Les élucubrations de cet annaliste ennemi de la religion doivent être lues avec précaution.

LA PESTE DE FLORENCE

Tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées ou qui leur avaient appartenu, communiquaient immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre ; les voisins négligeaient leurs voisins ; et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades que le dévouement héroïque d'un

petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils pour la plupart des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient d'ordinaire à exécuter quelques ordres des pestiférés et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement, et la terreur qui avait saisi tous les esprits, fit tomber en désuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, chacun de ses parents, de ses voisines et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste : et les femmes mêmes cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérallles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même sang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable; retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers : et comme ils n'étaient ni soignés ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin, on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues; ensuite on faisait venir une bière, ou, à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres, avec une croix, cheminaient à des funérailles et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortége, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans lesquelles on rangeait les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivaient, et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants, persuadés que les divertissements, le jeu, les chants, la gaieté, pourraient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était

à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entrait y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres et ceux qui devaient veiller à leur exécution étaient morts ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte : aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes ; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer ni conseils de médecins ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits, ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées; et le plus souvent il rentrait de lui-même le soir dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller. Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourait trois à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus.

THIERS

THIERS (Adolphe), né à Marseille en 1798, a fait preuve de beaucoup de talent dans son *Histoire de la Révolution française*, mais il a donné dans des erreurs funestes. Il est un des chefs de cette école fataliste qui attribue tous les événements humains à la nécessité, système absurde qui ne peut enfanter que le crime. L'œuvre de M. Thiers est inégale, comme il arrive souvent aux livres de longue haleine : telle partie est d'un style nerveux et plein de force; telle autre accuse la fatigue et la rapidité de la rédaction. Il y a des tableaux dignes de grands maîtres; les scènes de fureurs populaires sont retracées avec une verve bien rare. La partie militaire et surtout celle qui retrace la campagne d'Italie est très-remarquable.

L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* a placé M. Thiers au rang de nos premiers historiens.

PRISE DE LA BASTILLE

Le peuple, dès la nuit du 13, s'était porté vers la Bastille ; quelques coups de fusil avaient été tirés, et il paraît que des instigateurs avaient proféré plusieurs foi le cri : *A la Bastille!* Le vœu de sa destruction se trouvait dans quelques cahiers (1) ; ainsi les idées avaient pris d'avance cette direction. On demandait toujours des armes. Le bruit s'était répandu que l'hôtel des Invalides en contenait un dépôt considérable. On s'y rend aussitôt. Le commandant, M. de Sombreuil, en fait défendre l'entrée, disant qu'il doit demander des ordres à Versailles. Le peuple ne veut rien entendre, se précipite dans l'hôtel,

[1] Ces cahiers étaient les instructions qu'avaient reçues de leurs commettants les députés aux états généraux.

enlève les canons et une grande quantité de fusils. Déjà dans ce moment une foule considérable assiégeait la Bastille. Les assiégeants disaient que le canon de la place était dirigé sur la ville, et qu'il fallait empêcher qu'on ne tirât sur elle. Le député du district demande à être introduit dans la forteresse, et l'obtient du commandant. En faisant la visite, il trouve trente-deux Suisses et quatre-vingt-deux invalides, et reçoit la parole de la garnison de ne pas faire feu si elle n'est attaquée. Pendant ces pourparlers, le peuple, ne voyant pas reparaître son député, commence à s'irriter, et celui-ci est obligé de se montrer pour apaiser la multitude. Il se retire enfin vers onze heures du matin. Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'une nouvelle troupe arrive en armes, en criant : « Nous voulons la Bastille ! » La garnison somme les assaillants de se retirer; mais ils s'obstinent. Deux hommes montent avec intrépidité sur le toit du corps de garde et brisent à coups de hache les chaînes du pont, qui retombe. La foule s'y précipite, et court à un second pont pour le franchir de même. En ce moment, une décharge de mousqueterie l'arrête : elle recule, mais en faisant feu. Le combat dure quelques instants; les électeurs, réunis à l'hôtel de ville, entendant le bruit de la mousqueterie, s'alarment toujours davantage, et envoient deux députations l'une sur l'autre pour sommer le commandant de laisser introduire dans la place un détachement de milice parisienne, sur le motif que toute force militaire dans Paris doit être sous la main de la ville. Ces deux députations arrivent successivement. Au milieu de ce siége populaire, il était très-difficile de se faire entendre. Le bruit du tambour, la vue d'un drapeau, suspendent quelque temps le feu. Les députés

s'avancent : la garnison les attend, mais il est impossible de s'expliquer. Des coups de fusil sont tirés on ne sait d'où. Le peuple, persuadé qu'il est trahi, se précipite pour mettre le feu à la place ; la garnison tire alors à mitraille. Les gardes françaises arrivent avec du canon et commencent une attaque en forme.

Sur cés entrefaites, un billet adressé par le baron de Besenval à Delaunay, commandant de la Bastille, est intercepté et lu à l'hôtel de ville ; Besenval engageait Delaunay à résister, lui assurant qu'il serait bientôt secouru. C'était, en effet, dans la soirée de ce jour que devaient s'exécuter les projets de la cour. Cependant Delaunay, n'étant point secouru, voyant l'acharnement du peuple, se saisit d'une mèche allumée et veut faire sauter la place. La garnison s'y oppose, et l'oblige à se rendre ; les signaux sont donnés, un pont est abaissé. Les assiégeants s'approchent en promettant de ne commettre aucun mal ; mais la foule se précipite et envahit les cours. Les Suisses parvinrent à se sauver. Les invalides, assaillis, ne sont arrachés à la fureur du peuple que par le dévouement des gardes-françaises. En ce moment, une fille jeune, belle et tremblante, se présente : on la suppose fille de Delaunay ; on la saisit, et elle allait être brûlée, lorsqu'un brave soldat se précipite, l'arrache aux furieux, court la mettre en sûreté, et retourne à la mêlée.

Il était cinq heures et demie ; les électeurs étaient dans la plus cruelle anxiété, lorsqu'ils entendent un murmure sourd et prolongé. Une foule se précipite en criant victoire ! La salle est envahie ; un garde-française couvert de blessures, couronné de lauriers, est porté en triomphe par le peuple. Le règlement et les clefs de la

Bastille sont au bout d'une baïonnette; une main sanglante, s'élevant au-dessus de la foule, montre une boucle de col; c'était celle du gouverneur Delaunay, qui venait d'être décapité. Deux gardes-françaises, Élie et Rullin, l'avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité. D'autres victimes avaient succombé, quoique défendues avec héroïsme contre la férocité de la populace. Une espèce de fureur commençait à éclater contre Flesselles, le préfet des marchands, qu'on accusait de trahison. On prétendait qu'il avait trompé le peuple en lui promettant plusieurs fois des armes qu'il ne voulait pas lui donner. La salle était pleine d'hommes tout bouillants d'un long combat et pressés par cent mille autres qui, restés en dehors, voulaient entrer à leur tour. Les électeurs s'efforçaient de justifier Flesselles aux yeux de la multitude. Il commençait à perdre son assurance, et, déjà tout pâle, il s'écrie : « Puisque je suis suspect, je me retirerai. — Non, lui dit-on, venez au Palais-Royal pour y être jugé. » Il descend alors pour s'y rendre. La multitude s'ébranle, l'entoure, le presse. Arrivé au quai Pelletier, un inconnu le renverse d'un coup de pistolet. On prétend qu'on avait saisi une lettre sur Delaunay dans laquelle Flesselles lui disait : « Tenez bon, tandis que j'amuse les Parisiens avec des cocardes. »

ALFRED DE VIGNY

VIGNY (Alfred, comte de), né à Loches, en Touraine, vers 1798, s'est distingué comme poëte et comme prosateur. Nous nous contenterons ici de mentionner son roman de *Cinq-Mars*, ouvrage estimable sous le rapport de l'intérêt et du style. Un critique lui reproche d'avoir peint le père Joseph sous des couleurs trop noires, et consacré par là une calomnie historique. L'auteur y déploie de l'esprit et de l'élégance. Il reproduit les mémoires du temps avec cette finesse gracieuse qui est le caractère de son talent.

LES BORDS DE LA LOIRE

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin; ce pays où l'on respire un air pur dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve. Si vous avez traversé dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi avec enchantement la Loire paisible; vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives celle où vous choisiriez votre demeure. Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets, des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier, de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants, des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée, tout rappelle la fécondité de la

terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur est inutile ; il semble que, dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de son terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par les oiseaux hideux de la nuit? Non; au bruit de vos chevaux, la tête d'une riante jeune fille sort du lierre poudreux blanchi sous la poussière de la grande route; si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds; c'est que le rocher même est habité: des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour; l'encens de leur foyer semble retourner à cette mère qui l'alimente. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent, et forts comme le sol qu'ils fertilisent...

Mais la rive gauche se montre plus sérieuse dans ses aspects; ici c'est Chambord, que l'on aperçoit de loin et qui, avec ses dômes bleus et ses petites coupoles, ressemble à une grande ville de l'Orient; là c'est Chanteloup, suspendant au milieu de l'air son élégante pagode. Après eux cependant un bâtiment plus simple attire le voyageur par sa position magnifique et sa masse imposante : c'est le château de Chaumont. Construit sur la colline la plus élevée du rivage, il encadre ce large sommet avec ses hautes murailles et ses énormes tours ; de hauts clochers d'ardoise les élèvent aux yeux et donnent à tout l'édifice cet air de couvent, cette forme religieuse de tous les

vieux châteaux, qui impriment un caractère plus grave aux paysages de la plupart de nos provinces.

LE CABINET

Arrêtons nos yeux sur la ville de Narbonne ; voyez la Méditerranée, ses rives fécondes et fleuries, ses flots bleuâtres ; pénétrez dans cette cité semblable à celle d'Athènes ; mais pour trouver celui qui y règne, suivez cette rue montante et obscure, montez les degrés du vieux archevêché, et entrons dans la première et la plus grande des salles.

Elle était fort longue, mais éclairée par une suite de hautes fenêtres en ogive, dont la partie supérieure seulement avait conservé des vitraux bleus, jaunes et rouges, qui répandaient une lumière mystérieuse dans l'appartement. Une table ronde énorme la remplissait dans toute sa largeur du côté de la grande cheminée. Autour de cette table couverte d'un tapis bariolé et chargé de papiers et de portefeuilles, étaient assis et courbés sur leurs plumes huit secrétaires occupés à copier des lettres qu'on leur passait d'une table plus petite ; d'autres hommes, debout, rangeaient les papiers dans les rayons d'une bibliothèque que des livres reliés en noir ne remplissaient pas tout entière, et marchaient avec précaution sur le tapis dont la salle était garnie.

Malgré cette quantité de personnes réunies, on eût entendu les ailes d'une mouche ; le seul bruit qui s'élevât était le bruit des plumes qui couraient rapidement sur le papier, et une voix grêle qui dictait en s'interrompant pour tousser. Elle sortait d'un immense fauteuil à grands bras, placé au coin du feu allumé en

dépit de la chaleur et du pays. C'était un de ces fauteuils qu'on voit encore dans quelques vieux châteaux, et qui semblent faits pour endormir en lisant sur eux quelque livre que ce soit, tant chaque compartiment en est soigné.

Un croissant de plumes y soutient les reins; si la tête se penche, elle trouve ses joues reçues par des oreillers couverts de soie, et le coussin du siége déborde tellement les coudes qu'il est permis de croire que les prévoyants tapissiers de nos pères avaient pour but d'éviter que le livre ne fît du bruit et ne les éveillât en tombant.

Mais quittons cette digression pour parler de l'homme qui s'y trouvait, et qui n'y dormait pas. Il avait le front large et quelques cheveux fort blancs; une figure pâle et effilée à laquelle une petite barbe blanche et pointue donnait cet air de finesse que l'on remarque dans tous les portraits du siècle de Louis XIII. Une bouche presque sans lèvres était encadrée par deux petites moustaches grises. Ce vieillard avait sur la tête une calotte rouge et était enveloppé dans une vaste robe de chambre, portait des bas de soie pourprée, et n'était rien moins que Armand Duplessis, cardinal de Richelieu.

Il avait tout près de lui, et autour de la plus petite table dont il a été question, quatre jeunes gens de quinze à vingt ans. Ils rédigeaient des lettres dont le cardinal leur avait dit la substance, et après un coup d'œil du maître, les passaient aux secrétaires, qui les mettaient au net. Le vieux duc, de son côté, écrivait sur son genou des notes secrètes sur de petits papiers qu'il glissait dans presque tous les paquets avant de les fermer de sa propre main.

BALZAC

Balzac (Honoré de), né à Tours en 1799, est regardé par bien des gens comme le plus habile des romanciers; il en est du moins un des plus féconds et des plus à la mode. Sous le rapport littéraire on peut dire de lui autant de bien que de mal : sa puissance descriptive est très-grande; mais il en fait abus et il la prodigue à des minuties inutiles. Il excite de temps à autre un intérêt vif; mais il le détruit par l'invraisemblance et l'incohérence de ses incidents. Souvent éloquent, pathétique quelquefois, il se laisse parfois entraîner à l'emphase et à la sensiblerie. Sans parler des néologismes que l'auteur hasarde dans ses livres, on pourrait souvent le prendre en faute d'ignorance grammaticale. Mais sous le rapport moral ses ouvrages sont encore plus répréhensibles. Il y en a bien peu qui ne soient plus ou moins souillés de vices. Nous avons jugé à propos cependant de citer quelques pages de cet auteur, auquel on a fait une réputation si retentissante, pour donner à nos jeunes lecteurs une idée de sa manière; nous espérons qu'ils voudront bien s'en contenter.

LA GRENADIÈRE

La Grenadière est une petite habitation située sur la rive droite de la Loire, en aval et à un mille environ du pont de Tours. En cet endroit, la rivière, large comme un lac, est parsemée d'îles vertes, et bordée par une roche sur laquelle sont assises plusieurs maisons de campagne, toutes bâties en pierre blanche, entourées de clos de vignes et de jardins où les plus beaux fruits du monde mûrissent à l'exposition du midi. Patiemment terrassés par plusieurs générations, les creux du rocher réfléchissent les rayons du soleil, et permettent de cultiver en pleine terre, à la faveur d'une tempéra-

ture factice, les productions des plus chauds climats. Dans une des moins profondes anfractuosités qui découpent cette colline, s'élève la flèche aiguë de Saint-Cyr, petit village duquel dépendent toutes ces maisons éparses. Puis, un peu plus loin, la Choisille se jette dans la Loire par une grasse vallée qui interrompt ce long coteau.

La Grenadière, sise à mi-côte du rocher, à une centaine de pas de l'église, est un de ces vieux logis, âgés de deux à trois cents ans, qui se rencontrent en Touraine dans chaque jolie situation. Une cassure du roc a favorisé la construction d'une rampe qui arrive en pente douce sur la *levée,* nom donné dans le pays à la digue établie au bas de la côte pour maintenir la Loire dans son lit, et sur laquelle passe la grande route de Paris à Nantes.

En haut de la rampe est une porte, où commence un petit chemin pierreux, ménagé entre deux terrasses, espèces de fortifications garnies de treilles et d'espaliers, destinées à empêcher l'éboulement des terres. Ce sentier, pratiqué au pied de la terrasse supérieure, et presque caché par les arbres de celle qu'il couronne, mène à la maison par une pente rapide, en laissant voir la rivière, dont l'étendue s'agrandit à chaque pas. Ce chemin creux est terminé par une seconde porte de style gothique, cintrée, chargée de quelques ornements simples, mais en ruines, couverte de giroflées sauvages, de lierre, de mousse et de pariétaires. Ces plantes indestructibles décorent les murs de toutes les terrasses, d'où elles sortent par la fente des assises, en dessinant à chaque nouvelle saison de nouvelles guirlandes de fleurs.

En franchissant cette porte vermoulue, un petit jar-

din, conquis sur le rocher par une nouvelle terrasse, dont la vieille balustrade noire domine toutes les autres, offre à la vue son gazon orné de quelques arbres verts et d'une multitude de rosiers et de fleurs. Puis, en face du portail, à l'autre extrémité de la terrasse, est un pavillon de bois appuyé sur le mur voisin, et dont les poteaux sont cachés par des jasmins, des chèvrefeuilles, de la vigne et des clématites.

Au milieu de ce dernier jardin s'élève la maison sur un perron voûté, couvert de pampres et sur lequel se trouve la porte d'une vaste cave creusée dans le roc. Le logis est entouré de treilles et de grenadiers en pleine terre; de là vient le nom donné à cette closerie. La façade est composée de deux larges fenêtres séparées par une porte bâtarde très-rustique, et de trois mansardes prises sur un toit d'une élévation prodigieuse relativement au peu de hauteur du rez-de-chaussée. Ce toit, à deux pignons, est couvert en ardoises. Les murs du bâtiment principal sont peints en jaune, et la porte, les contrevents d'en bas, les persiennes des mansardes sont verts.

LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE ET SON PORTIER

C'est une vaste enceinte divisée comme un damier par des grilles en bronze, par d'élégants compartiments où sont enfermés des tombeaux, tous enrichis de palmes, d'inscriptions, de larmes aussi froides que les pierres dont se sont servis des gens désolés pour faire sculpter leurs regrets et leurs armes. Il y a là de bons mots gravés en noir, des épigrammes contre les curieux, des concetti, des adieux spirituels, des rendez-vous où il ne se

trouve jamais qu'une personne, des biographies prétentieuses, du clinquant, des guenilles, des paillettes. Ici, des thyrses; là, des fers de lances; plus loin, des urnes égyptiennes; çà et là, quelques canons; partout les emblèmes de mille professions; enfin tous les styles : du moresque, du grec, du gothique, des frises, des oves, des peintures, des urnes, des génies, des temples, beaucoup d'immortelles fanées et des rosiers morts. C'est une infâme comédie! C'est encore tout Paris avec ses rues, ses enseignes, ses industries, ses hôtels, mais vu par le verre dégrossissant de la lorgnette; un Paris microscopique, réduit aux petites dimensions des ombres, des larves, des morts; un genre humain qui n'a plus rien de grand que sa vanité.

Et en ce lieu il y a un portier; et de tous les portiers de Paris celui du Père-Lachaise est le plus heureux. D'abord, il n'a point de cordon à tirer; puis, au lieu d'une loge, il a une maison, un établissement qui n'est pas tout à fait un ministère, quoiqu'il y ait un très-grand nombres d'administrés et plusieurs employés, que ce gouverneur des morts ait un traitement et dispose d'un pouvoir immense dont personne ne peut se plaindre : il fait de l'arbitraire à son aise. Sa loge n'est pas non plus une maison de commerce, quoiqu'il ait des bureaux, une comptabilité, des recettes, des dépenses et des profits. Cet homme-là n'est ni un suisse, ni un concierge, ni un portier; la porte qui reçoit les morts est toujours béante; puis, quoiqu'il y ait des monuments à conserver, ce n'est pas un conservateur; enfin c'est une indéfinissable anomalie, autorité qui participe de tout et qui n'est rien; autorité placée, comme le mort dont elle vit, en dehors de tout. Néanmoins cet

homme exceptionnel relève de la ville de Paris, être chimérique comme le vaisseau qui lui sert d'emblème, créature de raison mue par mille pattes, rarement unanimes dans leurs mouvements, en sorte que ses employés sont presque inamovibles. Ce gardien du cimetière est donc le concierge arrivé à l'état de fonctionnaire, non soluble par la destruction.

La place d'ailleurs n'est pas une sinécure : il ne laisse inhumer personne sans un permis; il doit compte de ses morts; il indique dans ce vaste champ les six pieds carrés où vous mettrez quelque jour tout ce que vous aimez. Oui, sachez-le bien, tous les sentiments de Paris viennent aboutir à cette loge et s'y administrationalisent. Cet homme a des registres pour coucher ses morts : ils sont dans la tombe et dans ses cartons. Il a sous lui des gardiens, des jardiniers, des fossoyeurs, des aides. Il est un personnage. Les gens en pleurs ne lui parlent pas tout d'abord. Il ne comparaît que dans les cas graves : un mort pris pour un autre, un mort assassiné, une exhumation, un mort qui renaît. Le buste du roi régnant est dans la salle, et il garde peut-être les anciens bustes royaux, impériaux, quasi-royaux dans quelque armoire, espèce de petit Père-Lachaise pour les révolutions. Enfin c'est un homme public, un excellent homme, bon père, bon époux, épitaphe à part. Mais tant de sentiments divers ont passé devant lui sous forme de corbillard! mais il a tant vu de larmes, les vraies, les fausses! mais il a vu la douleur sous tant de faces et sur tant de faces : il a vu six millions de douleurs éternelles! Pour lui, la douleur n'est plus qu'une pierre de onze lignes d'épaisseur et de quatre pieds de haut, sur vingt-deux pouces de large; quant aux re-

grets, ce sont les ennuis de sa charge ; il ne déjeûne ni ne dîne jamais sans essuyer la pluie d'une inconsolable affliction. Il est bon et tendre pour toutes les autres affections : il pleurera sur quelques héros de drame, sur M. Germeuil de *l'Auberge des Adrets*, l'homme à la culotte beurre-frais, assassiné par Macaire ; mais son cœur s'est ossifié à l'endroit des véritables morts. Les morts sont des chiffres pour lui ; son état est d'organiser la mort. Puis il se rencontre, trois fois par siècle, une situation où son rôle devient sublime ; et alors il est sublime à toute heure... : en temps de peste.

GEORGE SAND

Sand (George), baronne Dudevant, est née vers le commencement de ce siècle. Élevée dans un couvent, elle accomplit avec ferveur pendant sa jeunesse tous les devoirs que la religion impose, mais bientôt elle abandonna ses premières voies, et publia une foule de livres dont les principes sont d'autant plus funestes qu'ils sont revêtus de tous les charmes du style.

LA CAMPAGNE A SIX HEURES DU MATIN

J'ai quitté ma chambre au jour naissant pour fuir la fatigue qui commençait à alourdir mes paupières. J'ai passé mon panier à mon bras : j'y ai mis mon portefeuille, un encrier, un morceau de pain et des cigarettes ; et j'ai pris le chemin de Couperie. Me voici sur la hauteur culminante; la matinée est délicieuse, l'air est rempli des parfums des jeunes pommiers. Les prairies rapidement inclinées sous mes pieds se déroulent là-bas avec mollesse; elles étendent dans le vallon leur tapis que blanchit encore la rosée glacée du matin. Les arbres, que pressent les rives de l'Indre, dessinent sur les prés des sinuosités d'un vert éclatant que le soleil commence à dorer au faîte...

On vient d'ouvrir l'écluse de la rivière. Un bruit de cascade, qui me rappelle la continuelle harmonie des Alpes, s'élève dans le silence. Mille voix d'oiseaux s'éveillent à leur tour. Voici la cadence voluptueuse du

rossignol; là, dans un buisson, le cri moqueur de la fauvette; là-haut, dans les airs, l'hymne de l'alouette ravie qui monte avec le soleil; l'astre magnifique boit les vapeurs de la vallée et plonge son rayon dans la rivière dont il écarte le voile brumeux. Le voilà qui s'empare de moi, de ma tête humide, de mon papier. Il me semble que j'écris sur une table de métal ardent... Tout s'embrase, tout chante; les coqs s'éveillent mutuellement et s'appellent d'une chaumière à l'autre; la cloche du village sonne l'*Angelus;* un paysan qui récèpe sa vigne au-dessous de moi pose ses outils, et fait le signe de la croix... à genoux...

LE COIN DU FEU

Quand il vit (Ralph) que M. Delmare ne l'écoutait plus qu'avec effort, il se tut, et l'on n'entendit plus que les mille petites voix qui bruissent dans le bois embrasé, le chant plaintif de la bûche qui s'échauffe et se dilate, le craquement de l'écorce qui se crispe et s'éclate, et ces légères explosions phosphorescentes qui s'échappent de l'aubier en faisant jaillir une flamme bleuâtre et frissonneuse. De temps à autre, le hurlement d'un chien venait se mêler au faible sifflement de la bise qui se glissait dans les fentes de la porte, et au bruit de la pluie qui fouettait les vitres.

UN PAYSAGE DU BERRY

La partie du sud-est du Berry renferme quelques lieues d'un pays singulièrement pittoresque. La grande route qui le traverse dans la direction de Paris à Clermont étant

bordée des terres les plus habitées, il est difficile au voyageur de soupçonner la beauté des sites qui l'avoisinent. Mais à celui qui, cherchant l'ombre et le silence, s'enfoncerait dans un de ces chemins tortueux et encaissés qui débouchent sur la route à chaque instant, bientôt se révèleraient de frais et calmes paysages, des prairies d'un vert tendre, des ruisseaux mélancoliques et silencieux, des massifs d'aunes et de frênes, toute une nature suave, naïve et pastorale. En vain chercherait-il, dans le rayon de plusieurs lieues, une maison d'ardoises et de moellons. A peine une mince fumée bleue, venant à trembloter derrière le feuillage, lui annoncerait le voisinage d'un toit de chaume, et, s'il apercevait, derrière les noyers de la colline, la flèche d'une petite église, au bout de quelques pas il découvrirait un campanile de tuiles rongées par la mousse, douze maisonnettes éparses entourées de leurs vergers et de leurs chènevières, un ruisseau avec son pont formé de trois soliveaux; un cimetière d'un arpent carré, fermé par une haie vive, quatre ormeaux en quinconce et une tour ruinée. C'est ce qu'on appelle un bourg dans le pays...

Rien ne saurait exprimer la fraîcheur et la grâce de ces petites allées sinueuses qui s'en vont serpentant avec caprice sous leurs perpétuels berceaux de feuillage, découvrant à chaque détour une nouvelle profondeur toujours plus mystérieuse et plus verte. Quand le soleil du midi embrase jusqu'à la tige l'herbe profonde et serrée des prairies; quand les insectes bruissent avec force, et que la caille glousse avec amour dans les sillons, la fraîcheur et le silence semblent se réfugier dans les traînes. Vous y pouvez marcher une heure sans entendre d'autre bruit que le vol d'un merle effa-

rouché à votre approche, ou le saut d'une petite grenouille verte et brillante comme une émeraude, qui dormait dans son hamac de joncs entrelacés. Ce fossé lui-même renferme tout un monde d'habitants, tout une forêt de végétation; son eau limpide court sans bruit en s'épurant sur la glaise, et caresse mollement des bordures de cresson, de baume et d'hépatiques; les fontinales, les longues herbes appelées *rubans d'eau,* les mousses aquatiques pendantes et chevelues tremblent incessamment dans ces petits remous silencieux; la bergeronnette jaune y trotte sur le sable, d'un air à la fois espiègle et peureux; la clématite et le chèvrefeuille l'ombragent de berceaux où le rossignol cache son nid. Au printemps, ce ne sont que fleurs et parfums; à l'automne, les prunelles violettes couvrent ces rameaux qui, en avril, blanchirent les premiers; la senelle rouge, dont les grives sont friandes, remplace la fleur d'aubépine, et les ronces, toutes chargées de flocons de laine qu'y ont laissés les brebis en passant, s'empourprent de petites mûres sauvages d'une agréable saveur.

CHANT DE LA NATURE

L'univers est une lyre qui chante la gloire de l'Éternel. Chaque grain de poussière d'or qui se balance dans le rayon solaire chante la gloire et la beauté de l'Éternel; chaque goutte de rosée qui brille sur chaque brin d'herbe chante la gloire et la beauté de l'Éternel; chaque flot du rivage, chaque roche, chaque brin de mousse, chaque insecte chante la gloire et la beauté de l'Éternel.

Et le soleil de la terre, et la lune pâle, et les vastes planètes, et tous les soleils de l'infini avec les mondes

innombrables qu'ils éclairent, et les splendeurs de l'éther étincelant, et les abîmes incommensurables de l'empyrée entendent la voix du grain de sable qui roule sur la pente de la montagne, la voix que l'insecte produit en dépliant son aile diaprée, la voix de la fleur qui sèche et éclate en laissant tomber sa graine, la voix de la mousse qui fleurit, la voix de la feuille qui se dilate en buvant la goutte de rosée, et l'Éternel entend toutes les voix de la lyre universelle. Il entend notre voix aussi bien que celle des constellations; car rien n'est petit pour Celui devant lequel rien n'est grand, et rien n'est méprisable pour Celui qui a tout créé.

AUGUSTIN THIERRY

THIERRY (Augustin) a publié l'*Histoire de la conquête d'Angleterre*, et des *Lettres sur l'histoire de France*, et « on ne saurait trop déplorer, dit M. de Chateaubriand, l'excès de travail qui a privé M. Thierry de la vue. Espérons qu'il dictera longtemps à ses amis pour ses admirateurs (parmi lesquels je demande la première place) les pages de nos annales. L'histoire aura son Homère comme la poésie. » L'auteur nous a donné un tableau complet de l'Angleterre et de la Gaule au XIIe et au XIIIe siècle. Il a conservé autant que possible la naïveté des chroniques dans les récits; il nous a initiés à la vie et aux souffrances des peuples. Jusqu'ici tout est vrai, dramatique; mais lorsqu'il parle des relations des princes avec Rome, il n'est pas toujours exact ni véridique. Il oublie partout cet esprit civilisateur du saint-siége qui planait au-dessus de la barbarie, et que les vicaires du Christ ont répandu à grands flots dans la société européenne.

MEURTRE DE THOMAS BECKET

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Regnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole. « Nous venons, dit-il, de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi. — Ce n'est pas moi, répondit Thomas, c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul, par con-

séquent, a le droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission. — Mais de qui donc, demanda Regnault, tenez-vous votre archevêché? est-ce du roi, ou du pape? — J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi. — Quoi! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné? — Aucunement, » répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leurs siéges et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. « Vous me menacez, à ce que je crois, dit le primat; mais c'est inutilement : quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi. — Aussi ferons-nous mieux que menacer, » répliqua le fils d'Ours, se levant tout à coup; et les autres le suivirent vers la porte, en criant : *Aux armes!*

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux; Regnault s'arma dans l'avant-cour, et, prenant une hache des mains d'un charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser.

Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point, et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure de vêpres avait sonné. « Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église, » dit l'archevêque; et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait le pied sur les marches de l'autel que Regnault, fils d'Ours,

parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants et criant : « A moi! à moi! loyaux servants du roi. » Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le conjurèrent avec de grandes instances de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria : « Où est le traître? » Becket ne répondit rien. — « Où est l'archevêque? — Le voici, répondit Becket; mais il n'y a pas de traître ici; que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement? quel est votre dessein? — Que tu meures. — Je m'y résigne, vous ne me verrez pas fuir devant vos épées; mais, au nom du Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïque, grand ou petit. » Dans ce moment, il reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules, et celui qui le lui porta lui dit : « Fuis, ou tu es mort. » Il ne fit pas un mouvement; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattait contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon nommé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête.

Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre ; un troisième lui fendit le crâne, et fut assené avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes appelé Guillaume Mautrait poussa du pied le cadavre immobile, en disant : « Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais ! »

BATAILLE D'HASTINGS

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume, célébra la messe et bénit les troupes. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armés venus des comtés de Boulogne et de Ponthieu, avec la plupart des aventuriers engagés individuellement pour une somme ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ; Guillaume en personne commandait la troisième, formée de la chevalerie normande. En tête et sur les flancs de chaque corps de bataille, marchaient plusieurs rangs de fantassins, armés à la légère, vêtus de casaques matelassées, et portant de longs arcs de bois ou des arbalètes d'acier. Le duc montait un cheval d'Espagne, qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérées d'entre les reliques sur lesquelles Harold avait juré, et l'étendard bénit par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain le Blanc. Au moment où les troupes allaient se mettre en marche, le duc, élevant la voix, leur parla en ces termes : « Pensez à bien combattre, et mettez tout à mort ; car, si nous les vainquons, nous serons tous riches. Ce

que je gagnerai, vous le gagnerez : si je conquiers, vous conquerrez; si je prends la terre, vous l'aurez. Sachez pourtant que je ne suis pas venu ici seulement pour prendre mon dû, mais pour venger notre nation entière des félonies, des parjures et des trahisons de ces Anglais. Ils ont mis à mort les Danois, hommes et femmes, dans la nuit de Saint-Brice. Ils ont décimé les compagnons d'Alfred, mon parent, et l'ont fait périr. Allons donc, avec l'aide de Dieu, les châtier de tous leurs méfaits. »

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent et montèrent sur une hauteur voisine pour prier et regarder le combat. Un Normand appelé Taillefer poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant, fameux dans toute la Gaule, de Charlemagne et de Roland. En chantant il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans la main droite; les Normands répétaient ses refrains, ou criaient : « Dieu aide! Dieu aide! »

A portée de trait, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins armés de lances et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs palissades une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui d'un revers brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands, ne pouvant pénétrer dans les redoutes ni en arracher les pieux, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait

Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut pour qu'ils tombassent par-dessus le rempart du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche; mais il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval commença de près, aux cris de Notre-Dame! Dieu aide! Dieu aide! Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin couvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur dans l'armée d'outre-mer. Le bruit courut que le duc avait été tué, et à cette nouvelle la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa lance; puis se découvrant la tête : « Me voilà, leur « cria-t-il, regardez-moi, je vis encore, et vaincrai avec « l'aide de Dieu. » Les cavaliers retournèrent aux redoutes; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche : alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps posté à dessein joignit les fuyards, qui tournèrent bride; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées, dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les

deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées, cavaliers et fantassins y pénétrèrent; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle, et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui; le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par la bannière envoyée de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se reconnaissaient plus qu'au langage.

VICTOR HUGO

Hugo (Marie-Victor) naquit à Besançon en 1802. Les extraits que nous citerons donneront une idée de son style vigoureux, énergique, que quelques écrivains sans talent ont imité maladroitement, et que nous conseillerions d'étudier dans ses livres, si la religion et la morale le permettaient. Personne cependant n'a mieux compris que lui ce qu'il y a de sublime dans ces poëmes de pierre qu'on nomme cathédrales, personne ne les a peintes avec plus de réalité et de charme. Pourquoi n'a-t-il pas senti avec la même puissance la partie céleste des vieilles basiliques, et trouvé sous les arceaux de *Notre-Dame de Paris* l'espérance divine qui console la terre? (Voyez les *Fleurs de la Poésie.*)

MIRABEAU

Mirabeau qui écrit, c'est quelque chose de moins que Mirabeau!... Mirabeau qui parle, c'est Mirabeau; Mirabeau qui parle, c'est l'eau qui coule, c'est le flot qui écume, c'est le feu qui étincelle, c'est l'oiseau qui vole, c'est une chose qui fait son bruit propre, c'est une nature qui accomplit sa loi, spectacle toujours sublime et harmonieux.

Mirabeau à la tribune, tous les contemporains sont unanimes sur ce point maintenant, c'est quelque chose de magnifique. Là il est bien lui, lui tout entier, lui tout-puissant. Là plus de table, plus de papier, plus d'écritoire hérissée de plumes, plus de cabinet solitaire, plus de silence et de méditation; mais un marbre qu'on

peut frapper, un escalier qu'on peut monter en courant, une tribune, espèce de cage de cette sorte de bête fauve, où l'on peut aller et venir, marcher, s'arrêter, souffler, haleter, croiser ses bras, crisper ses poings, prendre sa parole avec son geste, et illuminer une idée avec un coup d'œil; un tas d'hommes qu'on peut regarder fixement, un grand tumulte, magnifique accompagnement pour une grande voix; une foule qui hait l'orateur, l'assemblée enveloppée d'une foule qui l'aime, le peuple autour de lui. Toutes ces intelligences, toutes ces âmes, toutes ces passions, toutes ces médiocrités, toutes ces ambitions, toutes ces natures diverses, qu'il connaît et desquelles il peut tirer le son qu'il veut, comme des touches d'un immense clavecin; au-dessus de lui, la voûte de la salle de l'Assemblée constituante vers laquelle ses yeux se lèvent souvent comme pour y chercher des pensées; car on renverse les monarchies avec les idées qui tombent d'une pareille voûte sur une pareille tête.

Ah! qu'il est bien là sur son terrain, cet homme! qu'il a bien le pied ferme et sûr! que ce génie qui s'amoindrissait dans ses écrits est grand dans un discours! Comme la tribune change heureusement les conditions de la production extérieure pour cette pensée! Après Mirabeau écrivain, Mirabeau orateur, quelle transfiguration! Tout en lui était puissant; son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune il avait un colossal mouvement d'épaules : comme l'éléphant porte sa tour armée en guerre, lui, il portait sa pensée; sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'assemblée comme le rugissement d'un lion dans sa ménagerie; sa chevelure, quand il secouait la tête,

avait quelque chose d'une crinière; son sourcil remuait tout comme celui de Jupiter (*cuncta supercilio moventis*); ses mains semblaient quelquefois pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne étaient bouffis d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante, dont l'effet permanent était électrique et terrible... Pour qui a vu Mirabeau, pour qui l'a entendu, ses discours sont aujourd'hui lettres mortes. Tout ce qui était saillie, relief, couleur, haleine, mouvement, vie, âme, a disparu. Tout, dans ses belles harangues, aujourd'hui est gisant à terre, à plat sur le sol. Où est le souffle qui faisait tourbillonner toutes ces têtes comme les feuilles dans l'ouragan? Voilà bien le mot; mais où est le geste? Voilà le cri; où est l'accent? Voilà la parole; où est le regard? Voilà le discours; où est la comédie du discours? Car il faut le dire : dans tout orateur, il y a deux choses, un penseur et un comédien. Le penseur reste, le comédien s'en va avec l'homme. Talma meurt tout entier, Mirabeau à demi.

CLAUDE FROLLO

Du haut des tours de Notre-Dame, Quasimodo est témoin du supplice d'une personne qui lui est chère. Il aperçoit à quelques pas Claude Frollo, qui en est la cause.

Quasimodo recula de quelques pas derrière Claude Frollo, et, tout à coup se ruant sur lui avec fureur, de ses deux grosses mains il le poussa par le dos dans l'abîme sur lequel il était penché. Claude s'écria : « Damnation! » et tomba. La gouttière au-dessus de laquelle il se trouvait l'arrêta dans sa chute. Il s'y accrocha avec

des mains désespérées, et au moment où il ouvrait la bouche pour jeter un second cri, il vit passer au rebord de la balustrade, au-dessus de sa tête, la figure formidable de Quasimodo. Alors il se tut.

L'abîme était au-dessous de lui : une chute de plus de deux cents pieds, et le pavé. Dans cette situation terrible, Claude ne dit pas une parole, ne poussa pas un gémissement. Seulement il se tordit sur la gouttière avec des efforts inouïs pour remonter ; mais ses mains n'avaient pas de prise sur le granit, ses pieds rayaient la muraille noircie sans y mordre. Les personnes qui ont monté sur les tours de Notre-Dame savent qu'il y a un renflement de la pierre immédiatement au-dessous de la balustrade. C'est sur cet angle rentrant que s'épuisait le misérable Claude Frollo. Il n'avait pas affaire à un mur à pic, mais à un mur qui fuyait sous lui.

Quasimodo n'eût eu, pour le tirer du gouffre, qu'à lui tendre la main ; mais il ne le regardait seulement pas. Il regardait la grève ; il regardait le gibet. Le sourd[1] s'était accoudé sur la balustrade, à la place où était Claude le moment d'auparavant, et là, ne détachant pas son regard du seul objet qu'il y eût pour lui en ce moment, il était immobile et muet comme un homme foudroyé, et un long ruisseau de pleurs coulait en silence de cet œil, qui jusqu'alors n'avait encore versé qu'une seule larme.

Cependant Claude haletait, son front chauve ruisselait de sueur, ses ongles saignaient sur la pierre, ses genoux s'écorchaient au mur. Il entendait son habit, accroché à la gouttière, craquer et se découdre à chaque secousse qu'il lui donnait. Pour comble de malheur, cette gout-

1 Quasimodo était sourd et il n'avait qu'un œil.

tière était terminée par un tuyau de plomb qui fléchissait sous le poids de son corps. Claude sentait ce tuyau ployer lentement. Il se disait, le misérable, que quand ses mains seraient brisées de fatigue, quand son habit serait déchiré, quand ce plomb serait ployé, il faudrait tomber; et l'épouvante le prenait aux entrailles. Quelquefois il regardait avec égarement une espèce d'étroit plateau formé à quelque dix pieds plus bas, par des accidents de sculpture, et il demandait au Ciel dans le fond de son âme en détresse de pouvoir finir sa vie sur cet espace de deux pieds carrés, dût-elle durer cent années. Une fois, il regarda au-dessous de lui dans la place, dans l'abîme; la tête qu'il releva fermait les yeux, avait les cheveux tout droits.

C'était quelque chose d'effrayant que le silence de ces deux hommes. Tandis que Claude, à quelques pieds de lui, agonisait de cette horrible façon, Quasimodo pleurait et regardait la grève.

Claude, voyant que tous ses soubresauts ne servaient qu'à ébranler le fragile point d'appui qui lui restait, avait pris le parti de ne plus remuer. Il était là, embrassant la gouttière, respirant à peine, ne bougeant plus, n'ayant plus d'autre mouvement que cette convulsion machinale du ventre qu'on éprouve dans les rêves quand on croit se sentir tomber. Ses yeux fixés étaient ouverts d'une manière maladive et étonnée. Peu à peu cependant il perdait du terrain, ses doigts glissaient sur la gouttière. Il sentait de plus en plus la faiblesse de ses bras et la pesanteur de son corps. La courbure du plomb qui le soutenait s'inclinait à tout moment d'un cran vers l'abîme. Il voyait au-dessous de lui, chose affreuse, le toit de Saint-Jean-le-Rond petit comme une carte ployée en

deux. Il regardait l'une après l'autre les impassibles sculptures de la tour, comme lui suspendues sur le précipice, mais sans terreur pour elles ni pitié pour lui. Tout était de pierre autour de lui : devant les yeux, les monstres béants; au-dessous, tout au fond dans la place, le pavé; au-dessus de sa tête, Quasimodo qui pleurait.

Il y avait dans le parvis quelques groupes de braves curieux qui cherchaient tranquillement à deviner quel pouvait être le fou qui s'amusait d'une si étrange manière. Claude leur entendait dire, car leurs voix arrivaient jusqu'à lui claires et grêles : « Mais il va se rompre le cou ! »

Quasimodo pleurait.

Enfin Claude, écumant de rage et d'épouvante, comprit que tout était inutile. Il rassembla pourtant ce qui lui restait de force pour un dernier effort. Il se roidit sur la gouttière, repoussa le mur de ses deux genoux, s'accrocha des mains à une fente de pierre, et parvint à regrimper d'un pied peut-être; mais cette commotion fit ployer brusquement le bec de plomb sur lequel il s'appuyait. Alors, sentant tout manquer sous lui, n'ayant plus que ses mains roidies et défaillantes qui tenaient à quelque chose, l'infortuné ferma les yeux et lâcha la gouttière. Il tomba.

Quasimodo le regardait tomber.

Une chute de si haut est rarement perpendiculaire, et Claude, lancé dans l'espace, tomba d'abord la tête en bas et les deux mains étendues; puis il fit plusieurs tours sur lui-même; le vent le poussa sur le toit d'une maison, où le malheureux commença à se briser. Cependant il n'était pas mort quand il y arriva. Quasimodo le vit essayer de se retenir encore au pignon avec ses ongles;

mais le plan était trop incliné, et il n'avait plus de force. Il glissa rapidement sur le toit comme une tuile qui se détache, et alla rebondir sur le pavé; là il ne remua plus.

VENISE

Écoutez, oui, vous l'avez dit, oui, je suis tout ici; je suis seigneur, despote et souverain de cette ville; je suis le podestat que Venise mit sur Padoue, la griffe du tigre sur la brebis. Oui, tout-puissant; mais, tout absolu que je suis, au-dessus de moi, voyez-vous, il y a une chose grande et terrible, et pleine de ténèbres; il y a Venise. Et savez-vous ce que c'est que Venise, pauvre Tisbé? Venise, je vais vous le dire, c'est l'inquisition d'État; c'est le conseil des Dix. Oh! le conseil des Dix! Parlons-en bas; car il est peut-être là, quelque part, qui nous écoute. Des hommes que pas un de nous ne connaît, et qui nous connaissent tous; des hommes qui ne sont visibles dans aucune cérémonie, et qui sont visibles dans les échafauds; des hommes qui ont dans leurs mains toutes les têtes, la vôtre, la mienne, celle du doge, et qui n'ont ni simarre, ni étole, ni couronne, rien qui les désigne aux yeux, rien qui puisse nous faire dire : Celui-ci en est! Un signe mystérieux sous leurs robes, tout au plus, des agents partout, des bourreaux partout; des hommes qui ne montrent jamais au peuple de Venise d'autres visages que ces mornes bouches toujours ouvertes sous les porches de Saint-Marc; bouches fatales, que la foule croit muettes, et qui parlent cependant d'une façon bien haute et bien terrible, car elles disent à tout passant : « Dénoncez! » Une fois dénoncé,

on est pris; une fois pris, tout est dit. A Venise, tout se fait secrètement, mystérieusement, sûrement. Condamné, exécuté; rien à voir, rien à dire; pas un cri possible, pas un regard utile. Le patient a un bâillon, le bourreau un masque. Que vous parlais-je d'échafauds, tout à l'heure? Je me trompais. A Venise, on ne meurt pas sur l'échafaud, on disparaît. Il manque tout à coup un homme dans une famille. Qu'est-il devenu? Les plombs, les puits, le canal Orfano le savent.

Quelquefois on entend tomber quelque chose dans l'eau, la nuit. Passez vite alors. Du reste, bals, festins, flambeaux, gondoles, théâtres, carnaval de cinq mois, voilà Venise. Vous, vous ne connaissez que ce côté-là; moi, sénateur, je connais l'autre Voyez-vous, dans tout palais, dans celui du doge, dans le mien, à l'insu de celui qui l'habite, il y a un couloir secret, perpétuel trahisseur de toutes les salles, de toutes les chambres, de toutes les alcôves; un corridor ténébreux dont d'autres que vous connaissent les portes, et qu'on sent serpenter autour de soi, sans savoir au juste où il est; une sape mystérieuse où vont et viennent sans cesse des hommes inconnus qui font quelque chose; et les vengeances personnelles qui se mêlent à tout cela, et qui cheminent dans cette ombre. Souvent la nuit je me dresse sur mon séant, j'écoute, et j'entends des pas dans mon mur. Voilà sous quelle pression je vis. Je suis sur Padoue; mais ceci est sur moi. J'ai mission de dompter Padoue. Il m'est ordonné d'être terrible. Je ne suis despote qu'à condition d'être tyran. Ne me demandez jamais la grâce de qui que ce soit, à moi, qui ne sais rien vous refuser, vous me perdriez. Tout m'est permis pour punir, rien pour pardonner. Oui, c'est ainsi : tyran de Padoue, esclave de

Venise! Je suis bien surveillé, allez! oh! le conseil des Dix! Mettez un ouvrier seul dans une cave, et faites-lui faire une serrure; avant que la serrure soit finie, le conseil des Dix en a la clef dans sa poche. Madame! Madame! le valet qui me sert m'espionne, l'ami qui me salue m'espionne... Oui, je vous le répète, tout ce qui me regarde est un œil du conseil des Dix; tout ce qui m'écoute est une oreille du conseil des Dix; tout ce qui me touche est une main du conseil des Dix: main redoutable qui tâte longtemps d'abord, et qui saisit ensuite brusquement. »

UNE LUTTE AU BORD D'UN PRÉCIPICE

Je ne saurais vous dire à quel point était lamentable cet accent de terreur et de souffrance! J'oubliai tout; ce n'était plus un ennemi, un traître, un assassin; c'était un malheureux, qu'un léger effort de ma part pouvait arracher à une mort affreuse. Il m'implorait si pitoyablement! Toute parole, tout reproche eût été inutile et ridicule; le besoin d'aide paraissait urgent, je me baissai; et m'agenouillant le long du bord, l'une de mes mains appuyée sur le tronc de l'arbre, dont la racine soutenait l'infortuné Habibrach, je lui tends l'autre... Dès qu'elle fut à sa portée, il la saisit de ses deux mains avec une force prodigieuse, et, loin de se prêter au mouvement d'ascension que je voulais lui donner, je le sentis qui cherchait à m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un aussi solide appui, j'aurais été infailliblement arraché du bord par la secousse violente et inattendue que me donna le misérable.

« Scélérat! m'écriai-je, que fais-tu?

— Je me venge! répondit-il avec un rire éclatant et infernal. Ah! je te tiens enfin. Imbécile! tu t'es livré toi-même! Je te tiens! Tu étais sauvé, j'étais perdu, et c'est toi qui rentres volontairement dans la gueule du caïman, parce qu'elle a gémi après avoir rugi! Me voilà consolé, puisque ma mort est une vengeance! Tu es pris au piége, et j'aurai un compagnon humain chez les poissons du lac.

— Ah! traître, disais-je en me roidissant, voilà comme tu me récompenses d'avoir voulu te tirer du péril!

— Oui, reprenait-il, je sais que j'aurais pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux que tu périsses avec moi; j'aime mieux ta mort que ma vie! viens! »

En même temps ses deux mains bronzées et calleuses se crispaient sur la mienne avec des efforts inouïs : ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait; ses forces, dont il déplorait si douloureusement l'abandon un moment auparavant, lui étaient revenues exaltées par la rage et la vengeance; ses pieds s'appuyaient ainsi que deux leviers aux parois perpendiculaires du rocher, et il bondissait comme un tigre sur la racine qui, mêlée à ses vêtements, le soutenait malgré lui; car il eût voulu la briser, afin de peser de tout son poids sur moi et de m'entraîner plus vite. Il interrompait quelquefois, pour la mordre avec fureur, le rire épouvantable que m'offrait son monstrueux visage. On eût dit l'horrible démon de cette caverne cherchant à attirer une proie dans son palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement arrêté dans une anfractuosité du rocher; mon bras s'était en quelque sorte noué à l'arbre qui m'appuyait; et je luttais contre les efforts du nain avec toute l'énergie que le sentiment

de la conservation peut donner dans un semblable moment. De temps en temps je soulevais péniblement ma poitrine, et j'appelais de toutes mes forces : *Bug-Jargal!* Mais le fracas de la cascade et l'éloignement me laissaient bien peu d'espoir qu'il pût entendre ma voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas attendu à tant de résistance, redoublait ses furieuses secousses. Je commençais à perdre mes forces, bien que cette lutte eût duré bien moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous la raconter. Un tiraillement insupportable paralysait presque mon bras; ma vue se troublait, des lueurs livides et confuses se croisaient devant mes yeux; des tintements remplissaient mes oreilles; j'entendais crier la racine prête à rompre, rire le monstre près de tomber, et il me semblait que le gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuisement et au désespoir, je tentai un dernier appel. Je rassemblai mes forces éteintes, et je criai encore une fois : *Bug-Jargal!* Un aboiement me répondit... J'avais reconnu Rask, je tournai les yeux. Bug-Jargal et son chien étaient au bord de la crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma voix, ou si quelque inquiétude l'avait ramené. Il vit mon danger. « Tiens bon! » me cria-t-il. Habibrach, craignant mon salut, me criait de son côté, en écumant de fureur : « Viens donc! viens! » Et il ramassait pour en finir le reste de sa vigueur naturelle. En ce moment mon bras fatigué se détache de l'arbre. C'en était fait de moi, quand je me sentis saisir par derrière; c'était Rask. A un signe de son maître il avait sauté de la crevasse sur la plate-forme, et sa gueule me retenait puissamment par les basques de mon habit. Ce secours inattendu

me sauva. Habibrach avait consommé toute sa force dans ce dernier effort; je rappelai la mienne pour lui arracher ma main. Ses doigts engourdis et roides furent enfin contraints de me lâcher; la racine, si longtemps tourmentée, se brisa sous son poids; et tandis que Rask me tirait violemment en arrière, le misérable nain s'engloutit dans l'écume de la sombre cascade, en me jetant une malédiction que je n'entendis pas, et qui retomba avec lui dans l'abîme.

ALEXANDRE DUMAS

DUMAS (Alexandre), né à Villers-Cotterets en 1803, possède à un haut degré le talent d'exciter la curiosité. Il étonne par des mots audacieux ou d'un effet terrible; il est passionné, brûlant, mais parfois aussi exagéré jusqu'à l'étrange, libre jusqu'au cynisme; son style a de la lucidité, de la grâce, de l'éclat; mais il révèle la rapidité du travail de l'auteur. La plupart de ses ouvrages offensent la morale; la vertu y est outragée, et le crime y est excusé par la fatalité et la force des passions.

GUILLAUME MONA

Dans le village de Fouly vivait, il y a quelques années, un pauvre paysan nommé Guillaume Mona.

Un ours venait toutes les nuits voler ses poires; car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qu'est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes? Or le paysan de Fouly préférait aussi par malheur les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit, en conséquence, son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que

Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait.

Effectivement l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avançant en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle, qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être, dans cette circonstance, d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

Cependant l'homme était un brave..., et il avait dit tout bas, en voyant l'ours s'en aller : « C'est bon, va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça, nous nous reverrons. » Le lendemain, un de ses voisins qui le vint visiter le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il.

— Je m'amuse, » répondit Guillaume.

Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et après avoir réfléchi un instant : « Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

— Peut-être, répondit Guillaume.

— Tu sais que je suis un bon enfant, reprit François (c'était le nom du voisin). Eh bien! si tu veux, à nous deux l'ours, deux hommes valent mieux qu'un.

— C'est selon, » dit Guillaume; et il continua de scier son troisième lingot.

« Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime et la chair.

— J'aime mieux tout, dit Guillaume.

— Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

— Tu es libre. » Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle qu'on met ordinairement dans une carabine.

« Il paraît que tu prendras ton fusil de munition, dit François.

— Un peu! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

— Cela gâte la peau.

— Cela tue plus roide.

— Et quand comptes-tu faire ta chasse?

— Je te dirai cela demain.

— Une dernière fois, tu ne veux pas?

— Non.

— Je te préviens que je vais chercher la trace.

— Bien du plaisir.

— A nous deux, dis?

— Chacun pour soi.

— Adieu, Guillaume!

— Bonne chance, voisin! »

Et le voisin en s'en allant vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête, ainsi je n'ai plus besoin de toi. Cependant je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

— Chacun pour soi, » dit Guillaume.

Le voisin ne put rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait; car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours; il l'avait suivi jusqu'au moment où il s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac et entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et

ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route ordinaire; il avait, au contraire, décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine, que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher ; et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à double charge, et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête

dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un long circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix, car ils sont pieux, nos chasseurs; recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible et rentra dans le verger.

« Prends garde à toi, Guillaume! prends garde! » s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours, et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami; car il vit bien que si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu; l'ours l'avait éventé. Il n'avait pas fait un pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes : A moi!..,

Puis rien, pas même une plainte, ne succéda au cri de Guillaume.

François ne courait pas, il volait, la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume, et le déchirant par lambeaux.

François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume s'il n'était pas mort; car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi : ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer : François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette; le coup partit.

L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

François le laissa se traîner, en hurlant, sur ses pattes de devant, et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre : c'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête était dévorée presque entièrement.

Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes; car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé dans le verger de Guillaume.

Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

On fit pour elle dans toute la vallée du Rhône une quête qui rapporta 700 francs. François lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empressa de l'aider et de la secourir.

SAINTE-BEUVE

M. Sainte-Beuve est né à Paris en 1805. Ses *Critiques et Portraits littéraires* ont pris rang, dès l'apparition du premier volume en 1832, parmi les œuvres éminentes de notre temps. Ce livre a ouvert, en effet, en histoire littéraire un horizon nouveau. Le genre que Sainte-Beuve continuait en le perfectionnant avait bien déjà été essayé avec un certain succès ; mais l'auteur des *Portraits* y introduisait une manière distincte, élevée, profondément originale. Vivante ou morte, qu'une figure pose devant lui, il en saisit d'un coup d'œil les nuances les plus fugitives, les impressions à demi effacées; sa critique explique le livre par l'homme, l'homme par le livre. Une ligne, un simple mot, lui révèlent souvent tout un côté méconnu et voilé.

Mais M. Sainte-Beuve est un littérateur sans conviction. Il n'avait jamais bien connu la religion, il a fini par l'outrager. Il prêche la séparation de l'art et de la morale.

CHATEAUBRIAND

C'est en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là; l'*Essai sur les révolutions,* publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France. Quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès, au début, conféra à M. de Chateaubriand un caractère public comme écrivain. Sa triple influence religieuse, poétique et monarchique, commença dès lors.

Toute sa destinée ultérieure dut se dérouler sous cette majestueuse inauguration et à partir de cette colonne milliaire, que surmontait une croix. La religion, la poésie, la monarchie, durant ces trente années, dominèrent chacune plus ou moins, selon les circonstances, dans cette vie qui marcha comme un long poëme. Mais il y eut bien des inégalités nécessaires et des interruptions, qui furent peu comprises des esprits prosaïques et soi-disant positifs. Cette dévotion éloquente, cette invocation au christianisme du sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques ou de plaisirs, cette mélancolie éternelle de René se reproduisant au sortir des guirlandes et des pompes, ces cris fréquents de liberté, de jeunesse et d'avenir, dans la même bouche que la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'en était plus qu'il ne fallait pour déconcerter d'honnêtes intelligences qui chercheraient en elles difficilement la solution d'un de ces problèmes, et qui prouveraient volontiers, d'après leur propre exemple, que l'esprit est matière, puisqu'il n'y tient jamais qu'une seule chose à la fois. Depuis quelques années pourtant, l'unité de cette belle vie de M. de Chateaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne entière du monument était appréciée et applaudie. Littérairement, il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur, parmi nous, de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz. Après le XVIII[e] siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur,

M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation, et en même temps que le génie vierge du Meschacébé. Chactas a lu Job et a visité le grand roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre : ce sont, en effet, des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans Louis XIV, un fond de droit sens, mêlé même au faste de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans son audace; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornements.

Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct : les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen. M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement de lui.

Cette langue du moyen âge, qui se trouve condensée, refrappée avec un art et une autorité dont on ne peut se faire une idée, laisse çà et là des traces énergiques dans tout le courant du récit de M. de Chateaubriand. L'effet est souvent heureux de ces mots gaulois rajeunis, mêlés à de fraîches importations latines, et encadrés dans

des lignes d'une pureté grecque, au tour grandiose, mais correct et défini. Le vocabulaire de M. de Chateaubriand comprend toute la langue française imaginable, et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots que je voudrais retrancher. Cet art d'écrire qui ne dédaigne rien, avide de toute fleur et de toute couleur assortie, remonte jusqu'au sein de Ducange pour glaner un épi d'or oublié, ou ajouter un antique bluet à sa couronne.

CORNEILLE

Le style de Corneille est le mérite par où il excelle, à mon gré. Voltaire, dans son commentaire, a montré, sur ce point comme sur d'autres, une souveraine injustice et une assez grande ignorance des vraies origines de notre langue. Il reproche à tout moment à son auteur de n'avoir ni grâce, ni élégance, ni clarté; il mesure, plume en main, la hauteur des métaphores, et quand elles dépassent, il les trouve gigantesques. Il retourne et déguise en prose ces phrases altières et sonores qui vont si bien à l'allure des héros, et il se demande si c'est là écrire et parler français. Il appelle grossièrement *solécisme* ce qu'il devrait qualifier d'*idiotisme*, et qui manque si complétement à la langue étroite, symétrique, écourtée et *à la française* du XVIIIe siècle.

Pour nous, le style de Corneille nous semble, avec ses négligences, une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poëte est rude, sévère et vigoureuse. Je le comparerais volontiers à un statuaire qui, travaillant sur l'argile pour y exprimer d'héroïques portraits, n'emploi e d'auterinstrument que

le pouce, et qui, pétrissant ainsi son œuvre, lui donne un suprême caractère de vie avec mille accidents qui l'accompagnent et l'achèvent. Mais cela est incorrect ! cela n'est pas lisse *ni propre!* comme on dit. Il y a peu de peinture et de couleur dans le style de Corneille : il est chaud plutôt qu'éclatant, il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement. Il doit plaire surtout aux hommes d'État, aux géomètres, aux militaires, à ceux qui goûtent le style de Démosthène, de Pascal et de César.

En somme, Corneille, génie pur, incomplet, avec ses hautes parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus; une séve abondante y monte : mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couronnent tard, se dépouillent tôt, et vivent longtemps à demi dépouillés. Même après que leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroit des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent, par leurs craquements et leurs gémissements, à ce tronc chargé d'armures auquel Lucain a comparé le grand Pompée.

Telle fut la vieillesse du grand Corneille, une de ces vieillesses ruineuses, sillonnées et chenues, qui tombent pièce à pièce, et dont le cœur est long à mourir. Il avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre. Hors de là, il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ne s'illuminait, son œil terne et voilé n'étincelait, sa voix sèche et sans grâce ne pre-

nait de l'accent que lorsqu'il parlait du théâtre, et surtout du sien. Il ne savait pas causer, tenait mal son rang dans le monde, et ne voyait guère MM. de la Rochefoucauld, de Retz et Mme de Sévigné, que pour leur lire ses pièces. Il devint de plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient : il s'en montrait affligé et noblement jaloux, comme un taureau vaincu ou un vieil athlète.

MONTALEMBERT

MONTALEMBERT (Charles, comte de) est né vers l'année 1810. Nous aimons à terminer notre recueil par les belles pages empruntées à cet auteur. La piété la plus tendre, unie au talent le plus élevé, règne d'un bout à l'autre de ses écrits. La *Vie de sainte Élisabeth, les Moines d'Occident,* les discours politiques de M. de Montalembert l'ont élevé au premier rang des écrivains et des orateurs de notre époque.

LA CROIX

Il s'est trouvé, dans ce monde de misère et de crimes, un symbole de gloire et de vertu ; dans ce monde où la force s'est installée avec l'esclavage, un symbole d'éternelle justice et de sainte liberté ; dans ce monde de perpétuelle douleur, un symbole d'éternelle consolation. Celui qui s'est dit le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité, et pendant dix-huit siècles l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré. Jusqu'à lui, les riches et les rois avaient seuls eu des insignes et des bannières ; il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adorer. La croix du Christ a présidé à toutes les destinées du monde moderne ; elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires. Elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation, comme les émotions les plus intimes de

la piété. Elle a sanctifié les palais des empereurs et la hutte du paysan.

Après avoir servi de parure à nos vierges, de décoration à nos guerriers, elle recueille nos derniers soupirs, et c'est encore elle qui vient recouvrir nos cercueils. Transmise par un Dieu mourant à son Église, elle a passé de main en main jusqu'à son vicaire d'aujourd'hui, et, pour la deux cent cinquante-huitième fois, elle vient de s'étendre avec d'innombrables bénédictions sur *la ville et le monde.*

Et maintenant il s'est trouvé dans le monde un peuple qui s'est proclamé le pontife de la civilisation, le libérateur des nations, le maître de l'avenir : et ce peuple a brisé la croix.

Ce sacrifice, ce dernier sacrifice entrait sans doute dans la vue de Dieu, et Celui qui nous a interdit jusqu'au désir de la vengeance se chargera sans doute du châtiment. Mais, nous l'avouons, nous eussions voulu que ce calice nous fût épargné, qu'on nous eût laissé le privilége de vénérer extérieurement l'emblème sacré de notre foi, d'y tourner quelquefois nos yeux fatigués du monde.

Naguère, au seul bruit des profanations que cette croix divine subissait dans une lointaine contrée, l'Europe s'ébranla, et neuf fois un débordement d'héroïsme et de dévouement alla inonder l'Orient et proclamer le règne et la victoire du Christ. Aujourd'hui, c'est à peine si on lui accorde quelques pleurs ; c'est à peine si deux ou trois journalistes s'émeuvent pour la défendre. Est-ce à dire qu'elle va disparaître à jamais? La religion, dont elle est le symbole, va-t-elle s'abîmer dans la ruine commune des empires et des lois? Chrétiens, non, il

n'en sera pas ainsi. Du sein de la nouvelle lutte que Dieu lui prépare, elle sortira, non pas seulement vivante, mais victorieuse, mais le front ceint d'une nouvelle couronne. A l'épreuve de la prospérité va succéder l'épreuve du malheur et de la persécution, et c'est là un calice où elle a toujours bu à longs traits quand elle a dû être invincible. Elle semblait avoir assez souffert, assez versé de sang et de larmes pour prouver sa mission divine; mais puisque rien ne suffit à l'homme endurci, puisque chaque siècle lui demande de dérouler les titres de sa céleste origine, le siècle les aura. Elle ne reculera pas devant son immortelle destinée. La voilà qui se dépouille de toutes les chétives parures de ses jours heureux; athlète infatigable et sublime, elle descend seule et nue dans l'arène où elle a déjà conquis le monde.

Pour nous, qui avons été les témoins impuissants de ses injures et dont le cœur a été navré par ses douleurs, nous sentons qu'à sa voix la force et la vie nous reviennent; nous puisons dans le souvenir de ses épreuves et de ses triomphes de quoi étouffer notre désespoir et vaincre notre défaillance.

S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus vint sur la terre, et de ne le voir qu'un moment, nous eussions choisi celui où il marchait couronné d'épines et tombant de fatigue vers le Calvaire; de même, nous remercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de notre vie mortelle à une époque où sa sainte religion est tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que nous puissions la chérir dans notre humilité, afin que nous puissions lui sacrifier plus complétement notre existence, l'aimer plus tendrement, l'adorer de plus

près. Nous ramasserons avec amour les débris de sa croix, pour leur jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos temples, mais nous la mettrons dans le sanctuaire de nos cœurs; et là nous ne l'oublierons jamais. De la terre, où on nous l'a détruite, nous la replaçons dans le ciel, et là nous lisons encore une fois autour d'elle la parole divine : *In hoc signo vinces.*

MORT DE SAINTE ÉLISABETH

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis que l'humble Élisabeth avait revêtu, avec l'habit de Saint-François, la force de mépriser toutes les joies de la vie et de marcher vers le ciel par un chemin semé de tant d'épines, et déjà le Seigneur avait trouvé l'épreuve assez longue, la tâche laborieuse qu'elle s'était imposée suffisamment achevée. « Il ordonna que celle qui avoit despité le royaume mortel eust le royaume des Angèles. » Comme le divin époux du Cantique inspiré, il vint annoncer à sa bien-aimée que le triste hiver de la vie, avec tous ses orages, était passé, et que l'aurore du printemps éternel allait se lever pour elle. L'année 1231 tirait à sa fin, année où l'ordre de Saint-François avait cédé au ciel ce glorieux saint Antoine de Padoue, l'honneur du Portugal et de l'Italie, et où le Tout-Puissant, jaloux d'augmenter encore l'armée de ses saints, allait lui demander un nouveau sacrifice et cueillir sa plus belle fleur. Une nuit qu'Élisabeth était couchée, partagée entre le sommeil et la prière, le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse, et lui dit d'une voix très-douce : « Viens, Élisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée; « viens avec moi dans le tabernacle que je t'ai préparé

« de toute éternité; c'est moi-même qui t'y conduirai. » Dès son réveil, toute joyeuse de cette prochaine délivrance, elle se hâta de faire tous ses préparatifs pour cet heureux voyage : elle disposa tout pour son ensevelissement et son enterrement ; elle alla visiter une dernière fois tous ses pauvres et tous ses malades; elle les bénit tous avec une joie immense, et partagea entre eux et ses suivantes tout ce qui lui restait à donner.

Maître Conrad était, en ce moment même, atteint d'une grave maladie, qui lui faisait éprouver les plus violentes douleurs. Il fit prévenir sa docile pénitente, et aussitôt elle courut chez lui, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice et d'amie des malades. Il la reçut avec beaucoup d'affection, et elle se lamenta beaucoup de le voir ainsi souffrant : « Que deviendrez-vous, lui dit-il alors, « madame et chère fille, lorsque je serai mort? Comment « arrangerez-vous votre vie? Qui sera votre protecteur « contre les méchants, et qui vous dirigera vers Dieu? » Mais elle lui répondit aussitôt : « Votre question est « inutile; c'est moi qui mourrai avant vous : croyez-« m'en, je n'aurai pas besoin d'un autre protecteur que « vous. »

Le quatrième jour après cet entretien, elle sentit la première atteinte du mal qui devait mettre un terme à la longue mort de son existence terrestre et la conduire à la vie véritable et éternelle. Elle se vit forcée de se mettre au lit, et elle y languit pendant douze à quinze jours en proie à une fièvre ardente, mais toujours joyeuse et gaie, et occupée sans cesse à prier. Au bout de ce temps, un jour qu'elle semblait dormir, retournée contre la muraille de sa chambre, une de ses femmes, nommée comme elle Élisabeth, qui était assise à côté de son lit, entendit

comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade. Un moment après, la duchesse changea de place, et se tournant vers sa compagne, elle dit : « Où es-tu, ma bien-aimée? — Me voici, ré-
« pondit la suivante en ajoutant : Oh! madame, que
« vous avez délicieusement chanté! — Quoi! lui dit
« Élisabeth, as-tu aussi entendu quelque chose? » Et, sur sa réponse affirmative, la malade reprit : « Je te
« dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser
« entre moi et la paroi, et il m'a chanté pendant long-
« temps d'une manière si douce et si suave, et il a
« tellement réjoui mon cœur et mon âme, qu'il m'a
« bien fallu chanter aussi. Il m'a révélé que je mour-
« rai dans trois jours. » C'était sans doute, dit un ancien narrateur, son ange gardien qui venait sous la forme de ce petit oiseau lui annoncer la joie éternelle.

Dès ce moment, n'ayant devant elle que ce peu de temps pour se préparer à sa dernière lutte, elle ne voulut plus admettre auprès d'elle aucune personne séculière, pas même les nobles dames qui avaient coutume de lui rendre visite. Elle congédia tous ceux qui venaient la voir habituellement, en les bénissant une dernière fois. Elle ne garda auprès d'elle, outre ses femmes, que quelques religieuses qui lui étaient spécialement attachées, son confesseur, et le petit pauvre qui avait remplacé dans sa solitude le jeune lépreux que Conrad avait éloigné. Comme on lui demandait pourquoi elle excluait ainsi tout le monde, elle répondit : « Je veux rester seule avec Dieu, et méditer sur
« le terrible jour du jugement dernier, et sur mon juge
« tout-puissant. » Puis elle se mit à prier en pleurant, et à invoquer la miséricorde de Dieu.

Le dimanche, veille de l'octave de la Saint-Martin (18 novembre 1231), après matines, elle se confessa à Conrad, qui était suffisamment rétabli pour l'assister. Elle prit son cœur entre ses mains, dit un manuscrit contemporain, et y lut tout ce qu'elle y pouvait lire; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût mille fois lavé.

Après qu'elle se fut longuement entretenue avec Conrad, et qu'on lui eut dit la messe, vers l'heure de prime, on lui apporta les derniers sacrements, qu'elle attendait avec une pieuse impatience.

Qui pourrait savoir et juger avec quelle sincère tendresse, avec quelle pureté de cœur, quel ardent désir, quelle joie céleste elle reçut ce doux repos? Certes, Celui-là seul qui daigna lui servir de guide et de viatique dans ce dernier voyage. Mais ce qui s'en manifestait au dehors suffisait pour révéler aux assistants la présence de la grâce divine dont elle était inondée. Après avoir communié et reçu l'extrême-onction, elle resta immobile et silencieuse pendant toute la journée, jusqu'à l'heure de vêpres, absorbée dans la contemplation, et comme enivrée de ce sang de vie, dont elle venait de s'abreuver pour la dernière fois sur la terre. Puis tout à coup ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un torrent de pieuses et ferventes paroles. « Sa langue, auparavant si retenue à parler, repandait ses lumières avec profusion, mais avec telle prudence et telle efficace, que bien que jamais elle n'eût tant discouru, il n'y avait pas une de ses paroles de perdue. On remarqua que tout ce qu'elle avait appris des prédicateurs, ou dans les bons livres, ou compris dans ses ravissements, lui revint en mémoire pour en faire

part à ses filles avant que de mourir. Une source inconnue d'éloquence et de savoir avait tout à coup jailli dans cette âme au moment où elle prenait son vol vers les cieux. »

Cependant, après un certain temps, sans qu'on vît ses lèvres s'ouvrir, une harmonie d'une exquise suavité et doucement voilée, se fit de nouveau entendre dans sa gorge.

Comme on la questionnait à cet égard, elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient « avec moi? J'ai chanté comme j'ai pu avec eux. » — « Aucune âme fidèle n'en doutera, dit son historien ; « elle mêlait déjà sa douce voix aux chants de triomphe « et aux doux concerts de l'armée céleste, qui attendait l'instant où elle entrerait dans ses rangs; elle « chantait déjà la gloire du Seigneur avec ses anges. »

Elle resta depuis la chute du jour jusqu'au premier chant du coq dans un état de joie expansive, d'exaltation pieuse unie à la plus fervente dévotion. Au moment de la victoire, elle célébrait à bon droit les combats à jamais terminés. Déjà sûre de sa glorieuse couronne, elle dit à ses amies, un peu avant minuit : « Que ferions-nous si notre ennemi le diable venait à paraître? » Un instant après elle s'écria d'une voix très-haute et claire : « Fuis, fuis, méchant! je t'ai renié. » Bientôt elle dit : « Or il s'en va ; parlons maintenant de Dieu et de son Fils ; que cela ne vous ennuie pas, ce ne sera pas long. » Vers minuit, son visage devint tellement resplendissant, qu'on pouvait à peine le regarder. Au premier cri du coq, elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde le Seigneur et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu

« et de l'enfant Jésus : car voici minuit quand Jésus « naquit, quand il fut couché dans la crèche, et qu'il « créa une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue. « Voici l'heure où il vint racheter le monde; il me ra- « chètera aussi : voici l'heure où il ressuscita des morts « et où il délivra les âmes enchaînées ; il délivrera « aussi la mienne de ce monde misérable. » Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. « Je suis « faible, disait-elle, mais je ne sens aucune douleur, « pas plus que si je n'étais pas malade... Je vous re- « commande tous à Dieu. » Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit-Saint ; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous. Enfin elle dit : « O Marie, « viens à mon secours... Le moment arrive où Dieu « appelle ses amis à ses noces... L'époux vient cher- « cher son épouse. » Puis à voix basse : « Silence ! Si- « lence !... » En prononçant ces mots, elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe le dernier soupir. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints qui étaient venus au-devant d'elle. Un délicieux parfum se répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle, et l'on entendit dans les airs un chœur de voix célestes qui chantait avec une ineffable harmonie le sublime répons de l'Église : *Regnum mundi*, etc. C'était dans la nuit du 19 novembre de l'année 1231 : la sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année.

FIN

TABLE

3914. — TOURS, IMPR. MAME